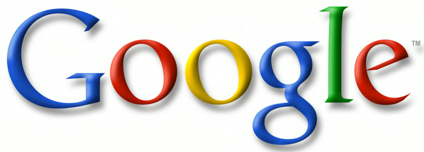
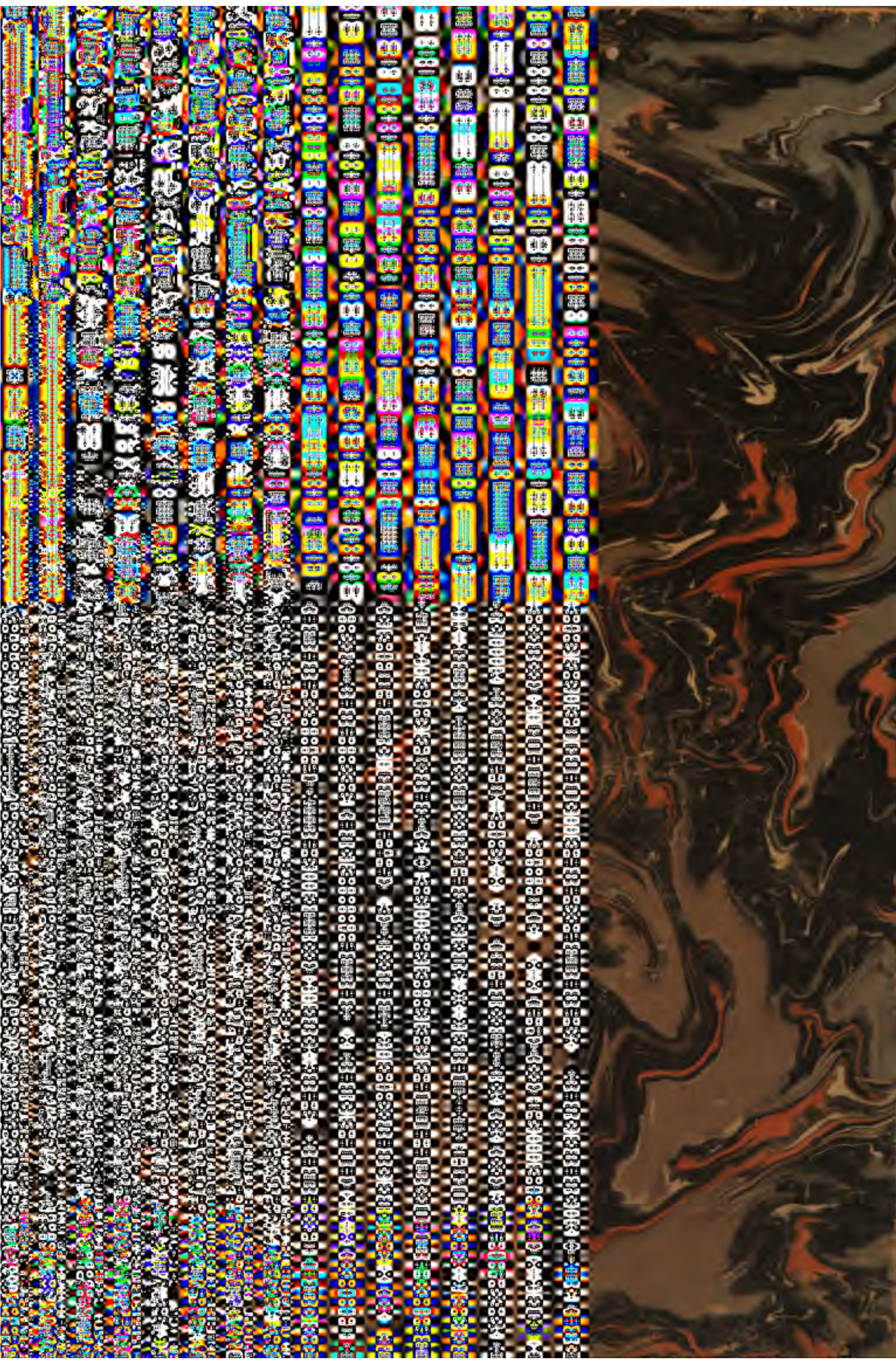
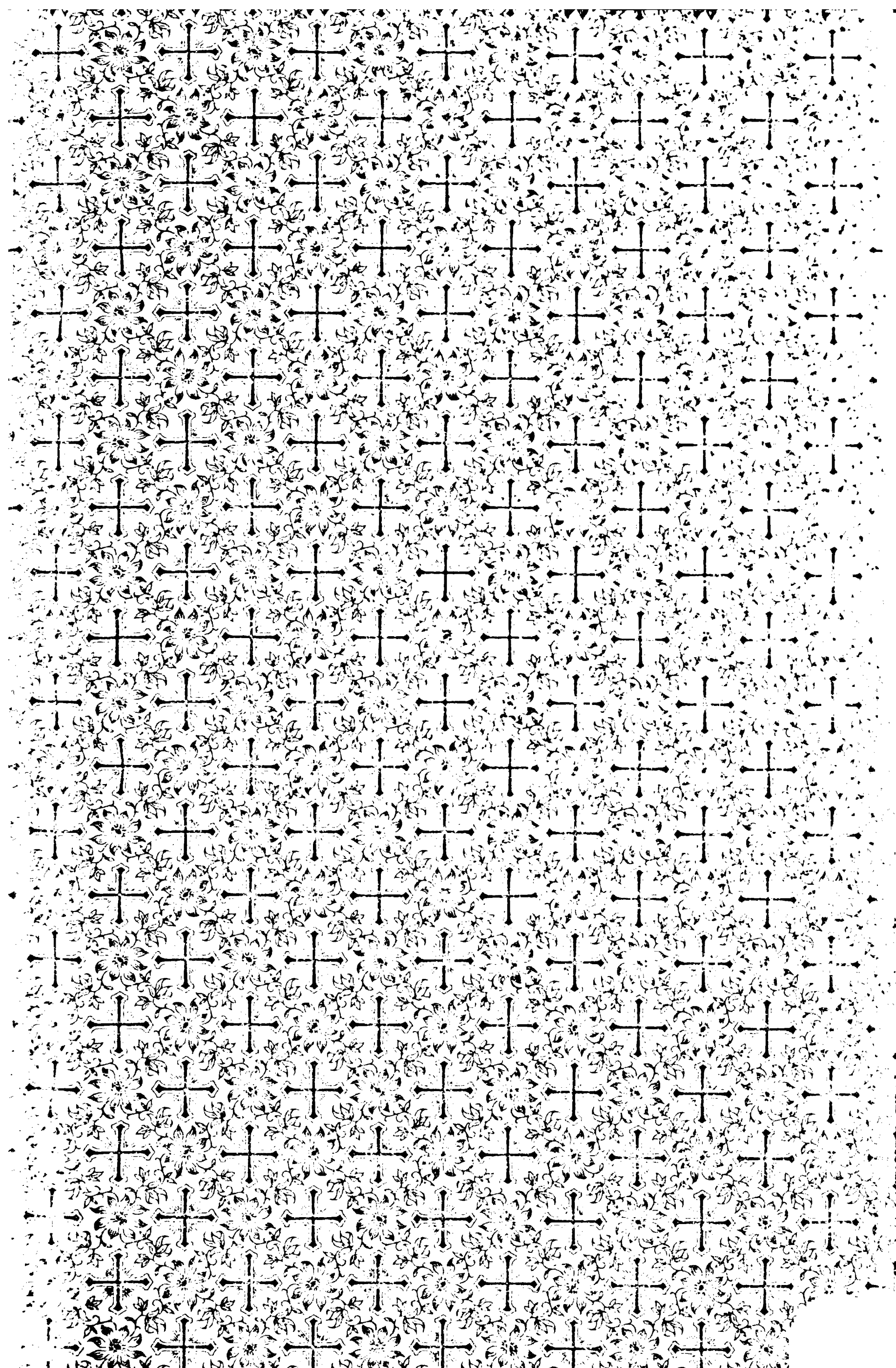








ŒUVRES DRAMATIQUES DE M. MERCIER.

TOME SECOND.

[illegible] S

[illegible] UES

[illegible] R.

[illegible] P.

[illegible]

[illegible] REVELT,

[illegible]

[illegible] Jacques,

[illegible]

[illegible]

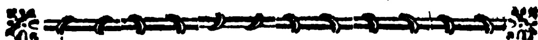
TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Volume.



L'INDIGENT,

DRAME.



PERSONNAGES.

DE LYS, *riche jeune-homme.*

JOSEPH, *Tisserand.*

CHARLOTTE, *Ouvriere en blonde.*

Le vieux REMI, *Laboureur.*

M. DU NOIR, *Procureur.*

FELIX, *Intendant, Maître-d'Hôtel de de Lys.*

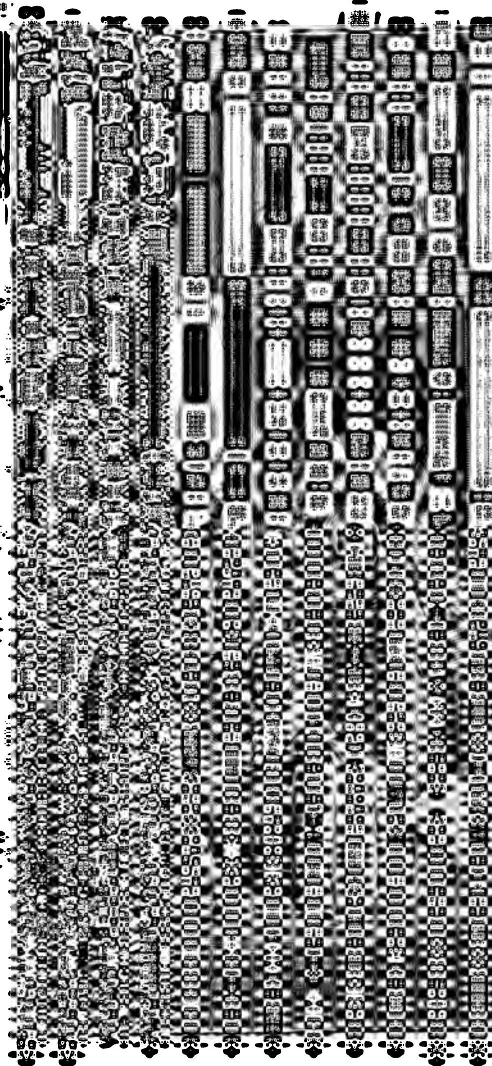
UN NOTAIRE.

DUBOIS, *Domestique.*

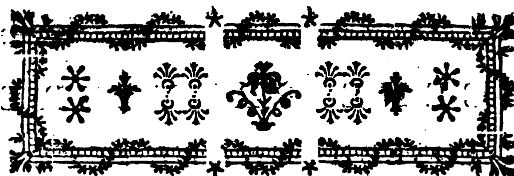
CLERCS.

LAQUAIS.

La Scène est à Paris.







L'INDIGENT,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une misérable salle basse sans cheminée. Les tabourets sont dépaillés. Les meubles sont d'un bois usé. Un morceau de tapisserie cache un grabat. On voit d'un côté un métier de Tisserand ; au-dessous d'un vitrage vieux, dont la moitié est réparée avec du papier, on apperçoit dans un petit cabinet dont la porte est entr'ouverte, le pied d'un petit lit.

Cette salle basse est située dans le vieux corps d'un logis qui fait l'un des côtés d'une maison dont le devant est rebâti à neuf & magnifiquement. Ce devant est occuppé tout entier par un riche jeune-homme.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, CHARLOTTE.

CHARLOTTE *est couchée toute habillée sur le lit du petit cabinet; on ne lui voit que les pieds.*

La Scène est éclairée par une lampe qui semble prête à s'éteindre. Joseph travaille à son métier, & releve, de tems en tems la meche de la lampe. Il se leve, marche sur la pointe du pied, & va voir si Charlotte qui s'est jettée sur le lit est endormie. Il paroît satisfait voyant qu'elle repose. Au même moment des éclats de rire éloignés se font entendre; C'est le tumulte d'une fête bruiante qui se mêle au son des instrumens. Ce bruit l'inquiéte; il craint que sa sœur ne s'éveille. Il leve les yeux au Ciel, & sa déclamation muette répond à sa situation. Il frappe légérement du pied & souffle dans ses doigts pour les dégourdir du froid.

JOSEPH.

QUATRE heures sonnent!... grace au Ciel, cette chere enfant, elle dort... Pauvre Charlotte! Le seul bonheur de ma vie est de t'avoir pour sœur.... Je me sens infatigable... Bon, j'ai beaucoup avancé son ouvrage, & le mien tire à sa fin. (*on entend encore les mêmes éclats de rire.*) Quel

tumulte ! leur débauche éclate dans la nuit & trouble le repos du pauvre. Ils se plaignent encore lorsqu'au milieu du jour nos travaux les forcent d'ouvrir les yeux.. Dans quel état sommes-nous réduits ?... Mais ce n'est point à nous à nous plaindre. O mon pere ! c'est toi qui souffres le plus, toi qui fus toujours si bon, si bienfaisant.... Ah !... (*il fait un geste de douleur.*) Mais j'aime encore mieux être ton fils dans la peine, dans l'indigence, que de tenir la vie de ces hommes opulens dont la conduite me révolte...... Mon pere a toujours sécouru son semblable, tout pauvre qu'il étoit, & j'ai vu des riches .... Allons, Dieu nous voit, & ma conscience est en paix. (*il va boire de l'eau à une cruche de terre, & revient à son travail.*) Je n'ai que deux bras, je les exerce nuit & jour & sans murmurer. Je supporte courageusement mon sort ; mais ce malheureux ouvrage n'est pas assez payé. (*avec une énergie douloureuse.*) Non, il n'est pas payé. L'incertitude me mine, je ne sais si je pourrai le vendre encore au bas prix où l'on réduit les travaux de l'ouvrier. Ce Marchand m'a promis, mais qu'il est dur ce Marchand ! il regorge de biens, & il rapine sur moi.... Le froid semble s'augmenter... Cruel hyver ! tu te joins aux cœurs durs qui nous oppriment pour ache-

ŒUVRES DRAMATIQUES DE M. MERCIER.

TOME SECOND.

[illegible] S

[illegible] UES

[illegible] R.

[illegible] D.

[illegible]

[illegible] AREVELT,

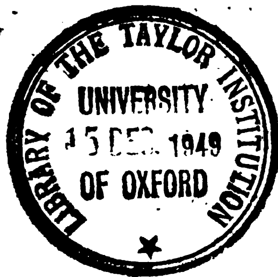
[illegible]

[illegible] Jacques,

[illegible]

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Volume.



L'INDIGENT,

DRAME.

point de la mort. Elle frappera deux coups à la fois, je le sais ....Mais réfléchis un instant & tu devineras....

CHARLOTTE.

Explique-moi.... Je ne te comprends point...

JOSEPH.

Si mon idée ne se présente point à ton esprit.... tant mieux, ma sœur tant mieux.... Je ne t'en parlerai plus ..., Adieu.

CHARLOTTE.

Non, tu m'as rendue inquiete, acheve & pourquoi nous quitter?

JOSEPH, *soupirant.*

Ma sœur .... bientôt le mariage ....

CHARLOTTE.

Je t'entends, Joseph; trop sensible frere! Va, tu te trompes; nous ne nous séparerons point: quand tu te marieras, ta femme sera ma sœur & nous vivrons toujours ensemble. Je l'aimerai, je l'aimerai.

JOSEPH.

Mais ce n'est pas de moi que je parle.... Charlotte; tu sais que mon pere a dit plusieurs fois, qu'au sortir de sa prison il vouloit te donner un mari; qu'il l'avoit trouvé tel qu'il te le falloit.

CHARLOTTE, *souriant.*

Et tu ne vois pas que c'est pour s'égayer dans sa tristesse qu'il tient ce langage. Ce

bon Vieillard veut tromper ainsi nos douleurs & les siennes.... Joseph, tu me connois; je suis sincere; je ne pourrois jamais me résoudre à prendre un époux. Je ne sais, mais je n'aime aucun homme. Ceux de notre classe ne me plaisent pas; ce n'est pas la pauvreté, ce sont leurs mœurs qui ne me vont point. Ceux qui sont au-dessus de moi me conviennent encore moins. Il faut que je te l'avoue; je n'ai vu que toi dont le caractere auroit pû me rendre heureuse..... Avec un pareil frere, qu'ai-je besoin d'un mari?... Mais ton sort est bien différent du mien. Joseph, ton cœur est sensible, & tu peux connoître l'amour.

JOSEPH, *avec joie.*

Ma Charlotte pensera-t'elle toujours de même?

CHARLOTTE.

Oh! toujours; je ne serai heureuse que près de toi.

JOSEPH, *lui tendant la main.*

Eh bien, chere sœur, touche-là.... Quelque chose qui arrive, nous vivrons l'un avec l'autre. Demeure fille, je resterai garçon. L'infortune d'ailleurs, nous fait un devoir du célibat. Ma sœur, privée des avantages de la fortune, trouveroit difficilement quelqu'un digne d'elle. Dans ce siécle on n'apprécie que l'argent, les autres

qualités paroissent nulles ; on ne voit pas les tiennes, moi seul les connois, moi seul.... Je perdrois à te donner une belle-sœur, elle y perdroit aussi ; car telle qu'elle pourroit être, je sens que je t'aimerai toujours davantage.

CHARLOTTE.

Rien ne me touche plus que cet aveu. J'ai appréhendé quelquefois que tu ne devinsses amoureux de quelque fille qui seroit peut-être venu mettre la discorde entre nous.... Ah ! j'en mourrois de chagrin.

JOSEPH.

Il n'est point de Démon capable de désunir nos cœurs ; non, il n'en est point ; mais j'avois les mêmes craintes quoique tout aussi mal fondées.... Quand on aime aussi vivement, on redoute tout.... L'heure m'appelle au dehors ; nous parlerons de cela tantôt en présence de notre bon pere.

CHARLOTTE.

Vole pour abréger le tems de ton absence.

JOSEPH, *l'embrassant*.

Allons, je pars ; mais j'ai toujours tant de peine à te quitter.

(Il se sauve avec une piéce de toile sous son habit, qui doit être une espèce de redingote d'un gris usé.)

SCÈNE II.

CHARLOTTE, *travaillant.*

QUE je me trouve heureuse avec lui! Depuis ma tendre enfance il est mon protecteur, mon ami, mon guide, mon consolateur. Je ne vous envie rien, riches du siécle; vos enfans sont toujours en discorde; ils préférent des sacs d'argent à la paix, à la confiance, à l'amitié fraternelle. Jamais contens, toujours avides..... Qu'ils ayent de l'or, j'ai Joseph... Quand il me dit, ma chere sœur, ma pauvre Charlotte! Que le son de sa voix m'intéresse, me touche, & les écus ne parlent point. Ah! Joseph, puisque tu consens de vivre avec moi, je m'estime riche; & si mon pere se trouvoit élargi, je n'aurois plus, je crois, rien à desirer au monde. Hélas! il en couteroit si peu pour lui rendre la liberté; mais ce peu nous manque, & tous ces gens à équipage n'employent jamais leur argent à secourir l'homme vertueux & captif... Amitié!... douce amitié! dure autant que notre vie, ô cher frere!... Ce cœur t'appartiendra dans tous les instans... Oh! si j'étois la seule à souffrir... Je ne sais, mais ce

matin je travaille avec plus de conſtance, & le froid me ſemble moins rigoureux.

(*On entend pluſieurs cris d'adieux, comme des gens qui ſe quittent d'une maniere folle & bruyante, qui ferment des portes, qui s'appellent réciproquement ſur les eſcaliers ; enfin, tout ce qui peut peindre le dernier acte d'une orgie*)

Enfin, leur feſtin eſt achevé, ou plutôt leur ſabat. Le jour commence.... Ce ne ſont point là des plaiſirs. Je le devine au ſeul ſon de leur voix ; c'eſt du bruit, & voilà tout.... Cependant je ſoupire quand je ſonge que la moitié de ce qu'ils ont dépenſé cette nuit, ſoit à table, ſoit au jeu, auroit ſuffi à tirer mon pere de la priſon où il gémit, & pluſieurs autres infortunés avec lui.



SCÈNE III.

CHARLOTTE, Monsieur DU NOIR, FELIX, *doit avoir l'air d'un homme qui a passé la nuit dans la fête.*

(*Monsieur du Noir frappe à la porte.*)

CHARLOTTE.

QUI est-là?

M. DU NOIR, *frappant plus fort.*

Ouvrez, ouvrez.

CHARLOTTE.

C'est la voix de notre Propriétaire.... Est-ce vous, Monsieur du Noir?

M. DU NOIR, *frappant plus rudement encore.*

Et oui, oui, ouvrez donc.

CHARLOTTE, *ouvrant.*

Votre très-humble, Monsieur.

M. DU NOIR, *entrant à grands pas suivi de Felix.*

Parbleu vous me faites bien attendre. Est-ce que des gens comme vous doivent s'enfermer?..... Avez-vous peur qu'on vous vole?...

(*Charlotte se retire & va se mettre dans un coin à travailler les yeux timidement baissés.*)

FELIX.

Est-ce-là cette chambre?

M. DU NOIR.

Oui... Hé bien?

FELIX, *d'un ton dédaigneux.*

Ceci?

M. DU NOIR.

Ma foi voilà tout ce qui reste dans la maison avec ce que vous venez de voir. Après vous avoir loué tout le corps du bâtiment neuf, vous me resserrez encore sur le vieux. En vérité je n'ai gardé de place juste que ce qu'il m'en faut, & je vous avouerai que M. de Lys s'étend bien depuis que vous êtes à lui.

FELIX, *lui frappant sur l'épaule.*

Mon cher Monsieur, nous ne pouvons rien faire de ceci, entendez-vous, rien du tout... De votre ancienne étude j'aggrandis mon office; c'est un contraste assez plaisant, n'est-il pas vrai? D'une étude de Procureur faire un garde-manger!... Cela me portera-t-il bonheur, Monsieur du Noir?

M. DU NOIR, *avec un demi sourire.*

Je souhaite que vos affaires s'y fassent comme j'y ai fait les miennes.

FELIX.

C'est-à-dire, aux dépens d'autrui.

M. DU NOIR.

Ah! Monsieur Félix, vous n'avez rien à me reprocher, je crois...

FELIX.

Point de fauſſe honte, cela n'eſt plus de mode. Soyons de notre ſiécle. Vous n'avez pas barbouillé toute votre vie du papier timbré pour rien, autrement d'où auriez-vous acquis tant de bien?

M. DU NOIR.

Tant de bien! Pas tant, pas tant; je vous jure.,..Mais s'il falloit du petit au grand, en tout état, éplucher chaque fortune, ce ſeroit un examen qui ne finiroit pas. Le meilleur eſt d'agir & de ne point parler là-deſſus.... Vous ne pouvez donc rien faire de ceci?

FELIX, *d'un ton important.*

Non; j'aurois déſiré au moins un coin paſſable pour loger ces deux levrettes blanches dont on a fait préſent à mon maître; mais cela eſt trop en mauvais état pour recevoir deux chiens de la meilleure eſpèce. M. de Lys ſeroit ſcandaliſé de les voir ici... Je ſens le vent qui ſouffle de tous côtés.

M. DU NOIR, *à voix baſſe.*

Mais écoutez, on fera en leur faveur une petite réparation Vous entendez bien qu'on ne laiſſera pas ſubſiſter ce vitrage entr'ouvert; on y mettra de bons carreaux: on calfeutrera les portes; tout ceci prendra un autre air.

FELIX.

Et pourquoi ne l'avez-vous pas déjà fait?

M. DU NOIR, *à voix basse.*

Et comment vouliez-vous que je dépensasse un sou? Ceci a toujours été loué à vil prix par de la canaille qu'il faut à chaque terme forcer de payer ou chasser.

FELIX.

Ne m'avez vous pas dit que c'étoit un Tisserand?

M. DU NOIR.

Oui, je ne sais trop; un ouvrier de cette espèce.... Je vais lui faire vuider le plancher tout de suite, parce que si vous ne voyez pas à pouvoir loger ici vos levrettes, je vous céderai la chambre de mes Clercs, & je les ferai monter plus haut.

FELIX.

Comment plus haut! Vous vous mocquez; vous les logerez donc sur les toîts?

M. DU NOIR.

Bon, bon, les voilà bien à plaindre. J'en ai essuyé bien d'autres... Je change d'avis. Non, je les ferai descendre ici.

FELIX, *arrêtant la vue sur Charlotte.*

Mais cette petite a un air de fraîcheur; elle me paroît jeune & jolie.

M. DU NOIR.

Et grandement pauvre... C'est la misere en personne.

FELIX.

On le devine; mais on ne le diroit pas à

ſon premier abord, ſur tout à ſon air de propreté ... Cette miſere-là me plairoit aſſez... Appartient-elle à quelqu'un?

M. DU NOIR.

Ce Tiſſerand l'appelle ſa ſœur .... C'eſt un faux nom peut-être; mais peu m'importe, s'ils me payoient...

FÉLIX.

Plus je la conſidere, plus elle me ſemble intéreſſante.

M. DU NOIR.

Vous êtes bien bon ... On a aujourd'hui tant de filles comme elle dans le beſoin .... On ne rencontre que cela.

FELIX, *faiſant l'avantageux.*

Il eſt bien vrai ... Ma foi je ſuis las d'en protéger. Vous avez vu cette petite Mimi, quel tour elle a joué à notre maître ! La ruſée ! Nous l'avions retirée d'un état pitoyable ; après cela, mêlez-vous encore d'obliger.

M. DU NOIR.

Pour moi, je n'ai jamais été dupe, jamais de ma vie, entendez-vous. Je me ſuis toujours tenu le cœur bien dur, afin de ne point faire d'ingrat.

FELIX, *riant.*

Bonne recette ! ... Il faut pourtant que je l'aborde & que je lui parle. (*il s'approche de Charlotte*). Belle enfant, parlez-nous donc

un peu; levez cette tête charmante ; comme vous travaillez !... Votre ouvrage presse-t-il si fort ?

CHARLOTTE, *modestement.*

Oui, Monsieur, dans nos métiers tous les momens sont comptés. Il n'y en a point à perdre si l'on veut vivre.

FELIX.

Mais vous devez avoir bien froid..... Comment sans feu !

M. DU NOIR.

Oh ! c'est-là ma premiere condition. Je ne souffre point de feu à ces gens-là ; avec leurs cendres chaudes, je tremble toujours pour ma maison.

FELIX.

Ils ne meurent pas de froid ?

M. DU NOIR.

Bon, bon, l'habitude...

FELIX.

Ma foi, votre serviteur; je ne fais que d'entrer & je suis déjà gelé.., Petite, il faudra venir vous chauffer à notre office ; nous entrerons en connoissance ; & suivant les choses, qui sait si peut-être je ne vous ferai pas faire votre chemin... comme j'ai fait à tant d'autres...

M. DU NOIR, *avec emphase.*

Savez-vous bien que si vous aviez le bon-

heur d'être considérée de Monsieur, vous n'auriez plus rien à desirer, & que...

FELIX.

Oh ! je ne m'engage point, nous verrons, nous verrons ; elle est jolie, en vérité, jolie, mais pas grande parleuse. A-t-elle toujours la tête ainsi baissée ? Est-elle vraiment ce qu'elle paroît être ?

M. DU NOIR.

Tout ce que je sais, c'est qu'elle est de campagne & loin d'ici.

FELIX.

De campagne ? tant mieux ; mais où ira-t-elle loger si vous la mettez dehors ? Ayez soin de la faire jaser, car je gêle ici ; (*plus haut*) qu'elle vienne dans notre salle, il y a bon feu, nous causerons là plus à notre aise.

M. DU NOIR.

Entendez-vous que Monsieur veut bien vous permettre de venir vous chauffer à l'office ?

CHARLOTTE.

Je ne quitte jamais la chambre qu'accompagnée de mon frere, & mon ouvrage me retient ici jusqu'à ce qu'il revienne. Je vous remercie bien, Monsieur.

M. DU NOIR.

Quelle petite sotte ! Elle voudroit se faire prier, je pense (*à part à Felix*). Laissez la

laissez-la, vous êtes trop bon, croyez-moi; elle sera trop heureuse d'y venir d'elle-même; fiez-vous en à mon expérience (*haut à Charlotte*). Vous direz à votre frere qu'il faut enfin me payer aujourd'hui, & chercher un autre gîte, s'il ne veut pas que mon Huissier lui enleve le reste de ses meubles... plus de quartier d'abord.

CHARLOTTE, *quitte son ouvrage, & court à lui en suppliant.*

Monsieur, Monsieur, de grace un peu de tems encore, un peu de tems; vous n'y perdrez rien.

M. DU NOIR.

Je suis sourd, je suis sourd... Si je pouvois payer les trois vingtiémes, les quatre sous pour livres, le rachat des boues & lanternes, le logement des soldats, les réparations, & *cætera*, avec des paroles, à la bonne heure; mais tous les secrets de mon art ne m'ont point appris à esquiver ces maudits payemens. (*Il va pour sortir.*)

CHARLOTTE.

Monsieur, je voudrois ne vous dire qu'un mot, un seul mot, je vous supplie, écoutez-moi.

FELIX.

Ah! pour un mot, restons.

CHARLOTTE, *à M. du Noir.*

Je voudrois bien vous parler à vous seul.

M. DU NOIR.

A moi ſeul ! & quoi me dire ?

FELIX.

Il faut l'écouter, Monſieur du Noir, vous me rejoindrez ; je ſerai à l'office ... Je vais m'y chauffer.

SCÈNE IV.

M. DU NOIR, CHARLOTTE.

M. DU NOIR.

SI c'eſt encore de vos jérémiades, je quitte tout de ſuite, d'abord : allons vîte, abrégeons, car je n'ai pas le loiſir de me morfondre ici ... Voyons vîte, parlez, parlez donc, parlez.

CHARLOTTE.

Hé ! Monſieur, vous me rendez toute interdite... Mon Dieu ! ... Je ne ſais comment vous parler.

M. DU NOIR, *avec rudeſſe.*

Eh bien ! finiſſons-nous ?

CHARLOTTE.

Mais vous êtes donc impitoyable ! au fort de l'hyver ! Vous ſavez dans quel état nous ſommes, & la ſituation déplorable où ſe trouve notre pere.

M. DU NOIR, *s'en allant.*

Ah ! c'eſt ainſi ... adieu, adieu.

CHARLOTTE, *le retenant par ſon habit, & ſe jettant à ſes pieds.*

Arrêtez, non, Monſieur, non vous ne vous en irez pas; vous m'écouterez; vous verrez mes larmes... Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, laiſſez-nous ici pendant ces grands froids, autrement nous périſſons; ou ſi cette chambre vous eſt abſolument néceſſaire, procurez-nous un autre azyle; je vous regarderai comme notre Sauveur; je vous bénirai le reſte de ma vie.... Hélas ! hélas ! Monſieur, ouvrez votre cœur à la compaſſion, ſecourez-nous, ayez pitié de nous.

(Il faut que ce langage ſoit touché par l'Actrice d'un ton douloureux & véhément, & avec toute la force d'un cœur qui demande grace).

M. DU NOIR, *effrayé, preſque touché, ou plutôt interdit par l'accent de Charlotte.*

Paix, paix donc ! ne criez point comme cela ... Levez-vous, levez-vous, nous verrons, oui je ... (*à part*). Elle m'attendrit, je crois; ſauvons-nous.

[Il s'élance à la porte & s'échappe.]



SCÈNE V.

CHARLOTTE.

MON Dieu ! se sera-t-il laissé toucher ... Que devenir.... S'il nous prend ces métiers, notre unique gagne-pain, il faudra donc mendier ! Oh ! jamais, plutôt la mort ..... Personne ne daigne nous voir de peur de nous soulager ... Tel nous donneroit peut-être quelques secours ; mais ce seroit au prix de l'honneur ... Ah ! ces gens de maison me font horreur ; ils ont tous l'air aussi débauché que leurs maîtres, & j'aimerois mieux endurer le froid toute l'année que d'approcher de leur foyer ... Pauvre Joseph, je souffre pour toi !... Je vois déjà ton désespoir, d'autant plus cruel, que tu voudras l'étouffer. (*elle se remet au travail.*) Que je suis en peine !... Aucune, aucune ressource... Tous les cœurs fermés, endurcis.... Ah ! comme j'apperçois ce monde !... Je l'entends ; il me faut ne lui rien dire d'abord.... Tantôt j'amenerai, puisqu'il le faut, cette triste conversation, le plus doucement qu'il me sera possible.

[*Elle essuye ses yeux & prend un air riant.*]

SCÈNE VI.

JOSEPH, CHARLOTTE.

JOSEPH, *allant à sa sœur & l'embrassant.*

HÉ bien? chere sœur, tu as dû beaucoup souffrir, car ce vent du nord est devenu plus piquant. Je courois, tandis que tu restois en place.

CHARLOTTE.

Je n'ai pas tant souffert que tu l'imagines.

JOSEPH, *avec intérêt.*

Mais... ma sœur... Tu as pleuré, mon enfant, tu as pleuré, je le vois; tu me caches tes peines.

CHARLOTTE, *prenant un visage serein.*

Non.

JOSEPH.

Si... à travers ce sourire j'apperçois ta douleur.

CHARLOTTE.

Ce n'est rien, mon frere... Dis-moi, as-tu trouvé?...

JOSEPH.

Je n'ai reçu qu'un léger à compte, & nous ne pouvons pas encore payer le terme; (*silence de Charlotte*) car le peu que j'avois, je l'ai employé à acheter un manteau pour mon

pere. (*il tire un manteau qu'il met ſur les genoux de ſa ſœur*). Le voici... il eſt encore bon... Mais donne-moi des ciſeaux.... (*avec nobleſſe*). Décous cette livrée; que jamais on ne la voie ſur le corps d'un pere reſpectable. Il a été cultivateur; il a arroſé la terre de ſes ſueurs; mais il a toujours eu en horreur les vils travaux de la ſervitude... Hélas! il eſt aujourd'hui plus à plaindre qu'un Valet.

CHARLOTTE, *découſant la livrée du manteau.*

Eloigne ces triſtes réflexions.

JOSEPH.

O ma chere ſœur! Ce n'eſt point ce grabat, ces murs dépouillés, ces meubles groſſiers, cette pauvreté renaiſſante qui laiſſe l'aiguillon dans l'ame; c'eſt l'inſolence du Riche; c'eſt ſon regard mépriſant qui bleſſe un cœur ſenſible.

CHARLOTTE.

Oublions qu'il exiſte de pareils hommes... Nous allons nous trouver réunis tous trois malgré nos Tyrans, malgré l'indigence... Songe à ce moment, ſonge que tu as de quoi ſoulager un pere adoré..... ſonge qu'il va ſourire en nous revoyant.

JOSEPH.

Il eſt vrai, j'ai tort; allons, Dieu ſoit loué... Prends cette ſoupiere dans laquelle

tu ſais qu'il mange plus commodément ; n'oublie point la petite bouteille, nous la remplirons ſur notre chemin. Enfin, je crois avoir trouvé du vin qui n'aura pas été falſifié.

CHARLOTTE.

Heureuſe découverte ! Je crains toujours d'empoiſonner mon pere en voulant réparer ſes forces. On nous fait boire la mort, & perſonne n'y ſonge ... Et le Géolier?

JOSEPH, *en ſoupirant,*

Il faudra ſacrifier encore quelque choſe pour le rendre moins inexorable.

CHARLOTTE.

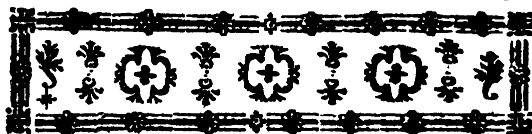
Il m'a ſemblé déjà moins dur, & mes prieres ont paru l'adoucir.

JOSEPH.

Ton regard en a donc fait un homme ... Viens, ma ſœur, viens.

[Joſeph donne le bras à ſa ſœur après avoir pris quelques uſtenſiles de terre.]

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre représente un grand cabinet de toilette faisant partie d'un très-riche appartement. Tout y désigne la volupté, l'aisance, le dernier goût. De Lys entre en robe de chambre à fleurs d'or; il sort du lit & se jette nonchalamment dans le premier fauteuil. Deux domestiques le suivent portant un miroir dans lequel il se regarde avec complaisance. On lui présente des eaux de senteur, & tout l'attirail de la toilette. Felix est debout à ses côtés, & enseigne par signe aux laquais ce qu'ils doivent faire.

SCÈNE PREMIERE.

DE LYS, FELIX, *Valet de chambre*, LAQUAIS.

DE LYS, *bâille & tire sa montre.*

COMMENT, il n'est encore que midi... Cette journée me semble d'une longueur

mortelle. Je ſens d'avance un mal de tête affreux .... (*à un domeſtique*) Du thé ... Que deviendrai-je d'ici à l'heure de l'opéra? (*à ſon Valet de chambre*) Monſieur, vous hâtez toujours ma toilette comme celle d'un Conſeiller; on m'accommode étourdiment, & comme ſi j'avois des affaires. Retenez bien cela de moi; ſans lenteur en tout art, point de perfection. (*à un laquais*) Vous laiſſez périr d'inanition ce pauvre Mouſtapha; il a cependant pour vous de l'amitié; faites ſa proviſion de gimblettes. (*à un autre*) Paſſez chez mon Sellier, qu'il acheve mon cul-de-ſinge, ma déſobligeante, mes trois diables. (*à Felix*) Et mon Cocher qui mene à l'Italienne, ne veut donc pas guérir?

FELIX.

Il a toujours une très-groſſe fievre.

DE LYS, *à un laquais.*

Vous porterez chez la Comteſſe le tul & les nœuds que j'ai faits; elle reconnoîtra ſon diſciple. (*les laquais ſortent*) (*en ſe frottant les dents & ſe regardant au miroir.*) Hé bien, vous dites donc que cette petite fille, la même dont j'ai eu l'honneur de vous parler, eſt ma très-chere voiſine?

FELIX.

Rien n'eſt plus vrai, Monſieur; j'avois rencontré ce minois ſans y faire beaucoup d'attention, mais je l'ai vu aujourd'hui dans

dans son gîte avec toutes les circonstances que je viens de vous raconter.

DE LYS.

La rencontre est singuliere ! Il y a quelques jours que je la lorgne sans qu'elle s'en apperçoive ; elle a de la fraîcheur & des graces ; il ne lui manque qu'un peu plus de teint.... Cela est pauvre, dis-tu, dans le dernier besoin.

FELIX.

Oh ! d'une pauvreté affamée ...

DE LYS.

Prête à se donner pour un morceau de pain.

FELIX.

Mais non, Monsieur..... Je l'ai trouvée fiere, sérieusement fiere ; elle est arrivée depuis peu en cette Capitale... Elle a une vertu de campagne, & son air en impose plus que le ton romanesque de toutes nos Prudes.

DE LYS.

Je suis enchanté de cette vertu-là ; car je suis bien dégoûté de toutes les filles que j'ai eues. Elles m'ont coûté l'impossible, tu le sais ; malgré cela elles m'ont excédé, trompé & ennuyé qui pis est. J'avois fait serment de ne plus en entretenir ;..mais, ma foi, je veux créer celle-ci, la mettre au monde ; je trouverai peut-être une ame

neuve & reconnoissante. Je ne sais quoi me plaît dans sa taille & dans sa démarche.... Elle est assez jolie pour me faire honneur; j'y compte, du moins : avertis-moi si elle devoit me déshonorer..... ce seroit un ridicule....

FELIX.

Si vous me permettez de vous le dire, Monsieur, je trouve qu'il y a quelque ressemblance entre vous deux.

DE LYS, *souriant complaisamment.*

Est-ce elle ou moi que tu flates ?

FELIX, *d'un ton adulateur.*

Monsieur, tout le monde sait que vous êtes d'une figure....

DE LYS, *se donnant des graces.*

Je ne suis point mal, je ne suis point mal; mais crois-tu que du premier coup d'œil je pourrai lui faire tourner la tête ? Puis-je me flatter d'emporter d'assaut son jeune cœur ? J'aime les victoires rapides. Penses-tu enfin que j'acheverai promptement la conquête de cette haute & sévere... Comment l'appelles-tu ?

FELIX.

Charlotte.

DE LYS.

Il faudra lui donner un nom plus honnête.... (*il rit.*) Il est singulier que la beauté aille se loger là, tandis qu'elle délaisse nos

femmes de qualité... Au reste, c'est bien fait... c'est bien fait...

FELIX.

Si j'avois pu deviner plutôt la nouvelle fantaisie de Monsieur, les choses seroient déja fort avancées.

DE LYS.

Mais je ne l'ai bien remarquée qu'hier.... Malgré une certaine pâleur, on voit que son front est tout formé pour être embelli des roses de la volupté...

FELIX.

Je me félicite de l'occasion qui m'a conduit vers elle; elle est arrivée fort à propos. Ce qui m'inquiete, c'est ce frere.

DE LYS.

Est-ce bien son frere?

FELIX.

On ne peut en douter...

DE LYS.

Eh bien ce frere.

FELIX.

J'appréhende, Monsieur, qu'il ne soit de ces pauvres à sentiment, qui meurent héroïquement de faim en gardant leur honneur.

DE LYS.

L'honneur dans l'indigence! (*il sourit*

amèrement.) J'ai vu plus d'une fois l'effet d'une bourse de louis ; elle abrege bien du tems ; elle surmonte les obstacles. La morale la plus farouche se taît à la voix de l'or. C'est le meilleur opium pour endormir voluptueusement la vertu la plus consommée. Je commence d'abord par en donner une bonne dose, afin d'étourdir à la fois la tête & le cœur. Rien n'est plus puissant que cette premiere amorce, & j'ai remarqué que l'espérance fait plus dans la suite que la libéralité même... Tu as dit qu'on me le fît venir ?...

FELIX.

Suivant vos ordres on guette l'instant où ils rentreront tous deux.

DE LYS, *avec dérision.*

Je suis impatient de faire connoissance avec mon futur beau-frere.

FELIX.

Dans le fond, c'est un grand avantage pour lui.

DE LYS.

Il feroit beau de les voir garder leurs tristes préjugés avec leur misere. Cela ne se peut pas ; il est trop d'exemples du contraire, il en est trop. Qu'est-ce que j'ai à souper ?

FELIX.

Monsieur, voici le menu. (*lui présentant une grande feuille de papier.*)

DE LYS, *parcourant le papier.*

Dix couverts ſervis à cinq ſervices de ſept plats chacun ... bon ... voilà ce que j'aime ... Un coq vierge ! ... excellent ! ... Une croquante au temple de Vénus ... délicieux ! Point de vin, nous boirons de l'eau & des liqueurs fines ... Vous voudrez bien vous ſouvenir que demain nous allons à la chaſſe.

FELIX.

Oui, Monſieur ... j'ai tout préparé ; votre gibeciere, votre fuſil à deux coups ... On vient annoncer, je crois.

DE LYS.

Vois un peu.

UN DOMESTIQUE.

Monſieur, c'eſt cet homme que vous avez fait mander.

FELIX.

Le voici.



SCÈNE II.

DE LYS, JOSEPH, FELIX.

DE LYS, *penché sur son fauteuil, tourne la tête de son côté d'un air demi-hautain, demi-riant; il mange quelques bonbons d'une petite boëte qu'il tient en main, & avec laquelle il joue.*

QU'IL approche.

JOSEPH, *à Félix.*

On m'a dit que...

FELIX.

Avancez, parlez à Monsieur.

JOSEPH, *saluant.*

Monsieur...

DE LYS

Oui, mon ami, je t'ai mandé; on m'a parlé de toi; tu es bien pauvre, n'est-il pas vrai?

JOSEPH, *avec une simplicité noble.*

Monsieur, je suis Joseph, un ouvrier, & non pas votre ami; si je l'étois, nous pourrions nous tutoyer, c'est pourquoi ne me faites pas rougir; je ne suis pauvre que parce qu'il y a trop de riches.

DE LYS.

Comment donc! mais tu parles d'un ton...

JOSEPH.

Encore un coup, Monſieur, ou parlez-moi vous-même ſur un autre, ou je me retire. Vous n'êtes pas le premier à qui je n'ai pu le ſouffrir. Quand ma fortune en dépendroit, je marquerois le même courage. C'eſt un droit inſultant & injuſte que vous vous arrogez la plupart ſur nous autres infortunés. Ne peut-on être dans l'indigence ſans être avilli?

(*Il marche vers la porte.*)

FELIX, *d'un air étonné.*

Voilà qui eſt nouveau.

DE LYS, *ſe levant.*

Il eſt ſingulier. Je ne veux pas qu'il s'en aille. (*à Joſeph.*) Ecoutez, Monſieur Joſeph; vous vous fâchez bien promptement. Vous ne ſavez pas encore ce que je vous veux. Un moment, & vous n'aurez point à vous plaindre.

JOSEPH.

Je ſuis fâché de vous avoir parlé ainſi; mais cela eſt plus fort que moi...., Je ſais trop que j'ai beſoin d'autrui.

DE LYS.

Eh bien, mon intention eſt de vous mettre un peu à votre aiſe. Je puis, ſans me gêner, vous procurer une vie plus commode. Ce que je vous dis eſt du fond du cœur. Voici un à compte que je vous prie

d'accepter ; cela ne ſe refuſe pas : prenez ; il y a cinquante louis.

(Il lui préſente une bourſe.)

JOSEPH.

Dans quelle ſurpriſe vous me jettez, Monſieur ! Cinquante louis ! à moi ! Et quel ſervice vous ai-je rendu ? ... Que voulez-vous de moi ? A quel prix mettez-vous cet argent ?

DE LYS.

Je poſſede quelques biens ; d'après votre propre aveu, vous êtes pauvre. Je vous donne cette bourſe, je vous la donne.

JOSEPH, *fierement.*

Je n'ai rien fait pour accepter un tel don ; permettez-moi de vous le dire, Monſieur, je crains ce préſent ... Vos pareils ne prodiguent pas l'or gratuitement.

DE LYS.

Je ne reſſemble point à mes pareils, je ne mets dans mon offre qu'une pure générosité. D'où naîtroit votre défiance & vos refus ? Me croyez-vous homme à ne faire jamais le bien ? Enfin, puiſque vous héſitez, je vous dirai que c'eſt un vœu que j'ai fait, & que je l'accomplis en votre faveur.

JOSEPH.

Monſieur, vous voulez vous jouer de moi ...

DE LYS, *lui mettant la bourſe entre les mains.*

Non, pour preuve emportez-la, elle eſt à vous.

JOSEPH.

Elle eſt à moi ! (*avec tranſport.*) Homme généreux ! je tombe à vos pieds, je les embraſſe... Oui, je l'emporterai... Je ſerois dénaturé ſi je la refuſois. (*élevant la bourſe dans ſa main.*) C'eſt là-dedans, c'eſt là-dedans qu'eſt la délivrance d'un pere, le bonheur de nous trois, mais je tremble de m'abuſer... Je ne ſais ſi je dois... Vous me la donnez, dites, vous me la donnez ?

DE LYS, *riant.*

Oui, oui, je vous la donne... je vous la donne.

JOSÈPH, *la ſerrant avec force & avec une eſpèce de délire.*

Eh bien, l'Univers entier ne me l'arracheroit pas... Or ſacré, je te preſſe ſur mon ſein. Tu vas ſervir la nature & ma tendreſſe... Je ſens, pour la premiere fois, que l'on peut te chérir, t'idolâtrer. (*à de Lys*) Je reviendrai, Monſieur, je reviendrai ; vous verrez quel uſage j'en aurai fait... Vous ſerez forcé de pleurer de joie avec nous, & ce ſera là votre recompenſe... Que le Ciel vous comble de véritables biens ! Mon pere ! Ah courons, j'ai peur de mourir en chemin.

SCENE III.

DE LYS, FELIX.

FELIX.

JE crois qu'il en deviendra fou.

DE LYS.

Tu vois l'effet immanquable de ma recette. Va, il n'aura pas besoin d'une plus forte dose.

FELIX.

C'est beaucoup pour lui, & même une somme prodiguée comme cela...

DE LYS.

Ah ça, Monsieur mon Intendant, parce que je vous ai emprunté cet argent, vous vous mêlez de faire des remontrances... je n'en veux plus, je n'en écouterai plus.

FELIX, *à part.*

Bon, voilà ce que je voulois. J'aime qu'un Maître parle ainsi.

DE LYS.

Ces cent mille écus que ce Notaire voudroit m'empêcher de toucher, remettront l'équilibre dans ma dépense. Je veux jouir, moi; & depuis que je seme l'argent, je n'ai trouvé rien de piquant. (*il bâille.*) Si l'on

me fâche, je me ruinerai... Le plaisir est quelque part; je le poursuivrai tant, que je l'enchaînerai sans doute. (*il bâille encore.*) Si elle vient, il faut, comme je t'en ai supplié, qu'on lui fasse entendre que son cher frere est ici, sans cela peut-être...

FELIX.

En vérité, Monsieur, c'est une insulte faite à ma pénétration. Vous me répétez d'anciennes leçons que je sais par cœur... Faites-moi l'honneur de penser...

DE LYS.

Va, va... Je crois vraiment que j'en suis amoureux, car je brûle de la voir ici.

UN LAQUAIS *entre.*

Monsieur du Noir.

DE LYS.

Qu'il entre... Sois aux aguets au moins, & songe à m'avertir aussitôt.

FELIX, *fâché.*

Eh! Monsieur, est-ce mon coup d'essai! Je sais, je conçois, j'entends...



SCÈNE IV.

DE LYS, Monſieur DU NOIR.

DELYS.

BON jour, Monſieur du Noir; prenez un ſiege.

M. DUNOIR.

Je viens dans un moment favorable; vous êtes ſeul, & nous parlerons d'affaires.

DE LYS.

D'affaires! oh! non s'il vous plaît.

M. DU NOIR.

Mais il faut... Voilà dix fois que je viens... Il faut que nous parlions.

DE LYS.

Pas pour long-tems donc, je vous prie; car j'attends une petite perſonne...

M. DU NOIR.

Quand elle viendra, je me retirerai.

DE LYS.

Ah ſoit... Dépêchez toujours; de quoi s'agit-il?

M. DU NOIR.

C'eſt encore au ſujet de cette ſœur que feu Monſieur votre pere s'eſt aviſé de déclarer dans ſon teſtament.

DE LYS.

Eh bien, auroit-on eu quelques nouvelles?

M. DU NOIR.

Vous m'aviez donné ordre de faire ſecrettement des perquiſitions pour prévenir l'orage qui pourroit fondre un jour. Je n'ai encore reçu aucun éclairciſſement; on ne ſait ce qu'ils ſont devenus. Votre oncle, ſon nourricier, après la mort de ſa femme, accablé de malheurs, m'a-t-on écrit, s'eſt ſauvé de ſon village avec elle & ſon fils. Ils ont erré je ne ſais où...

DE LYS.

Tant mieux.

M DU NOIR.

Tant pis... Car ſi nous ſavions poſitivement où elle eſt, nous prendrions de juſtes meſures pour lui lier les bras.

DE LYS.

Sans tant s'inquiéter, peut-être y a-t-il longtems qu'elle n'eſt plus de ce monde... Lorſque mon pere quitta ſon miſérable pays pour courir après la fortune qu'il a rencontrée, je n'avois que ſix ans. A peine me ſouviens-je de cette ſœur délaiſſée en nourrice chez ſon Oncle bon homme de campagne. Le paſſé ne me ſemble plus qu'un rêve. J'ai vu tant de choſes depuis. Je ne ſais par quel ſcrupule mon pere a eu la folie de ſonger à cette enfant, dans le moment

précis où mes intérêts sembloient exiger qu'il l'oubliât entiérement. C'est un fort mauvais tour qu'il m'a joué. Il devoit l'emmener avec lui, l'élever comme moi, lui donner une éducation brillante, ou n'en jamais faire mention ; dans l'état où je suis, je ne pourrai jamais reconnoître une paysanne pour ma sœur.

M. DU NOIR.

Ah ! cela ne seroit pas décent ; & M. votre pere, par les soins qu'il a pris de se tenir inconnu à son frere, a bien senti de son vivant le tort que lui causeroit une telle parenté. Pourquoi a-t-il voulu vous obliger, en s'en allant dans l'autre monde, à souffrir ce qu'il n'a pu endurer dans celui-ci ? Ces mourans semblent toujours à leur départ oublier tous les usages.

DE LYS.

Non parbleu ; je ne consentirai point à perdre la moitié d'un bien, qui à peine me suffit en entier. Je ne sais pas comment l'on peut vivre avec quatre-vingt-dix mille livres de rente : cela étoit bon pour mon pere il y a vingt ans ; mais à moi, à moi, il me faut le double nécessairement.

M. DU NOIR.

Sans doute, le Financier doit briller ; autrement, par où attireroit-il les regards. Soit dit entre nous, ce n'est gueres la naiſ-

ſance ni les actions illuſtres qui peuvent les diſtinguer.

DE LYS.

Mais... cependant, M. du Noir.

M. DU NOIR.

Pardon... Je vous parle peut-être avec trop de franchiſe ; mais vous ſavez combien j'étois familier avec Monſieur votre pere. Nous nous ſommes connus tous deux, non pas dans l'opulence au moins ; il étoit loin alors de prétendre à un équipage ; & les ſix maiſons que j'ai dans Paris, appartenoient encore aux familles, qui depuis me les ont troquées contre du papier timbré.

DE LYS, *ſouriant.*

Mais on auroit tort de dire que vous êtes un ſot, M. du Noir.

M. DU NOIR.

Je me rappelle ce tems avec volupté, tout gueux que j'étois ; mais je n'ai pas été ſi heureux que M. votre pere. Nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre. Un Fermier-Général venoit de le créer petit Commis, lorſque j'obtins la place de ſecond Clerc dans ma premiere étude. Enfin devenu, grace à Dieu, Procureur après dix années d'aſſiduité conſtante, nous nous ſommes rendus mutuellement bien des petits ſervices, & je lui ai fait gagner plus d'un procès, qui, ſans vanité, étoient des plus difficultueux ; auſſi m'a-t-il toujours beaucoup diſtingué... Il m'aimoit, je puis le dire.

DE LYS.

Il vous en a donné de fortes preuves en vous nommant l'Exécuteur de ce teſtament, qui me fait appréhender un partage.

M. DU NOIR.

Ce Notaire lui aura fait peur ; c'eſt un Moraliſte éternel ; un moment de foibleſſe eſt pardonnable dans cette paſſe-là. Moi-même je ne ſais pas trop comment je m'en tirerai ; mais après tout, nous n'y ſommes pas. (*après un moment de réflexion.*) Ne craignez rien, je vous ôterai cette épine-là du pied. Il y a tant de reſſources dans notre art ; il eſt ſi vaſte, ſi profond, ſi compliqué, que ſi jamais elle ſe préſente, je ſaurai l'égarer dans un labirinthe d'où elle ne pourra ſortir... Il n'y a que ce Notaire qui nous arrête ; nous aurons de la peine à le gagner.

DE LYS.

Il faut que nous allions le voir encore.

M. DU NOIR.

C'eſt bien dit... Je ſuis à vos ordres.

DE LYS.

Il ne vous aime pas, M. du Noir.

M. DU NOIR.

Entre gens de notre robe, on ſe raccommode tout comme on ſe brouille.

(*Felix entre.*)

DE LYS.

On vient ; je vous ai dit...

M. DUNOIR, *ſe levant & ſaluant.*

Je me retire.

SCENE

SCÈNE V.

DE LYS, CHARLOTTE, FELIX.

DE LYS.

Est-ce elle ?

FELIX, *tout bas.*

Oui.

DE LYS.

Bien, bien...

FELIX, *sort & fait avancer Charlotte.*

Avancez, Mademoiselle ; je vous dis que votre frere est là qui parle à mon maître.

(*A peine Charlotte a-t-elle fait un pas dans la chambre, qu'il sort en fermant la porte précipitamment.*)

DE LYS, *allant à Charlotte.*

Venez donc, ma belle enfant, venez... De quoi avez-vous peur ?

CHARLOTTE, *voulant r'ouvrir la porte.*

Monsieur, pardonnez-moi... On me dit que mon frere est ici... Mon frere n'y est pas... On me trompe...

DE LYS.

Eh bien, votre frere.... Il ne fait que de sortir... Il va rentrer, attendez-le une minute.

CHARLOTTE, *s'efforçant toujours d'ouvrir.*

Monſieur, je l'attendrai au logis, s'il vous plaît... Mais cette porte, cette porte, s'eſt fermée.

DE LYS, *ſouriant.*

Oh! nos portes ne s'ouvrent pas comme cela; il y a un petit reſſort inviſible... Mais craignez-vous de reſter un moment avec moi? J'ai tant de choſes à vous dire.

CHARLOTTE, *prenant un ton grave, & impoſant, dans lequel on entrevoit cependant un peu de timidité.*

Non, Monſieur, je ne crains rien, vous pouvez dire ce que vous me voulez.

DE LYS, *lui prenant les mains qu'elle retire.*

Beaucoup, beaucoup de bien... Mais il faut nous aſſeoir... Qu'avez-vous à regarder toujours à la porte?... Vous dites n'avoir pas peur... Ah! La fauſſe brave! Ces petites mains là ſont toutes tremblantes.... Aſſeyez-vous... Nous parlerons enſemble.

(*Il lui préſente un fauteuil.*)

CHARLOTTE.

Monſieur, nous avons coutume de parler debout.

DE LYS.

Ah! Charmante mutine! Allons, à votre fantaiſie... Oh ça, dites-moi; regardez bien ce bel appartement, ces meubles, ces trumeaux; n'aimeriez-vous pas de loger dans un appartement ſemblable; d'avoir de belles robes, des bijoux, & de vous mirer dans

ces grandes glaces ? Tout ceci n'est-il pas bien délicieux, bien désirable, & tout ce qui s'ensuit ?... Des domestiques, une bonne table, un carosse.... Oh ! un carosse roulant : pour celui-là, c'est un grand plaisir, n'est-il pas vrai ?

CHARLOTTE.

Je ne devine pas encore ce que Monsieur veut dire.

DE LYS.

Mais en effet ; il n'est pas facile de se l'imaginer..... Ecoutez ; si l'on vouloit tout-à-l'heure vous donner un grand état.... Par exemple, vous faire la femme d'un homme bien riche, à-peu-près comme moi ; que donneriez-vous pour une fortune semblable ?

CHARLOTTE.

Rien, Monsieur.

DE LYS.

Rien !... La chere enfant, elle est naïve ; elle croit pouvoir ne rien donner.

CHARLOTTE.

Je vous le dis sincerement, Monsieur ; je n'envie point cette grande aisance où l'on oublie tout, où l'on s'oublie soi-même. Je ne pourrois point vivre dans cette abondance, sans songer que tout ce superflu est pris sur tant de malheureux qui sont dans le besoin... Je parle ainsi, parce que je sais ce que c'est que l'indigence.

DE LYS, *d'un ton appuyé.*

Vous ne la connoîtrez plus, ni vous ni votre frere. Je veux faire sa fortune; je viens déjà de lui donner une bourse de louis. Comme il est parti joyeux! Comme il m'aime!

CHARLOTTE, *avec étonnement.*

Mon frere! Vous lui avez donné de l'argent! Ah! Monsieur, laissez-moi courir à lui... laissez-moi... Qu'il vous le rende.

DE LYS.

Comment!

CHARLOTTE.

Une générosité si extraordinaire ne peut avoir en vous que des vues qui m'effrayent.

DE LYS.

Voilà de grands mots! Mais je n'exige qu'un peu de reconnoissance... Vous direz encore que vous ne pouvez rien, que vous ne m'entendez pas...

CHARLOTTE.

Je crains au contraire de vous avoir trop entendu... Je ne puis rester; faites-moi ouvrir, Monsieur, faites-moi ouvrir, je vous en supplie... je vous en supplie...

DE LYS.

J'y perdrois trop, & cette complaisance seroit cruelle à moi-même. Pourquoi voulez-vous que je me haïsse à ce point? Je m'aime un peu, voilà tout mon crime, si c'en est un. Si vous daigniez m'imiter, rien ne vous manqueroit; vous seriez mieux avec moi, que si vous étiez la femme d'un Duc, ou celle d'un Prince.

CHARLOTTE, *avec une fermeté noble.*

C'eſt pour me faire de pareilles propoſitions que vous m'avez fait entrer ici, ſous l'appas trompeur que mon frere m'y demandoit. Vous nous outragez ainſi, parce que nous ſommes pauvres & ſans protection. Vous ne rougiſſez point de nous tendre de pareils piéges, d'augmenter le ſentiment de notre infortune par le mépris que vous faites de nous. Vous ne daignez pas nous ſuppoſer des vertus. Vous croyez facile de nous deshonorer, parce que vous ne doutez pas même de votre triomphe. Vous le fondez peut-être ſur l'excès de nos beſoins. Que je ſuis heureuſe d'avoir reçu une éducation honnête ! Sans elle, je riſquerois peut-être d'être ſéduite par ces faux biens que vous me propoſez. Je perdrois le plus précieux des tréſors; cette eſtime de ſoi-même qui n'appartient qu'à qui ſait ſe reſpecter; ce calme qui ſuit l'innocence; je les perdrois ces biens ineſtimables : on m'appelleroit une malheureuſe; je le ſerois; je ne pourrois plus rien regarder autour de moi que la rougeur ſur le front.

DE LYS.

Elle parle comme Pamela... Mais ce n'eſt point-là un langage de campagne... Dites-moi un peu, où avez-vous vécu ? .. Vous avez donc vu du monde ?

CHARLOTTE.

Depuis que nous avons quitté le village

que je regrette, nous avons été forcés de demeurer dans plusieurs villes, & toujours avec d'honnêtes-gens qui nous ont appris à bien parler, & à penser encore mieux. Mon frere & moi aimons à lire ensemble dans les courts momens de notre loisir : c'est un plaisir bien doux & qui ne nous coûte rien. Il suspend quelquefois nos peines. Parmi les livres que l'on nous a prêtés, je me souviens parfaitement de cette histoire de Pamela ; & si vous l'avez lue, elle devroit vous avoir touché.

DE LYS.

(*A part*). Je me doutois bien qu'elle avoit lu.... Vous avez donc été formée par des livres.

CHARLOTTE.

Et par le malheur plus instructif encore.

DE LYS.

Vous croyez donc à tous ces romans, à ces tableaux chimériques ? .. L'exemple de Pamela est un peu fort ... Eh bien, moi je vous prêterai des livres tout aussi estimés. J'ai là une bibliothéque avec des estampes telles que vous n'en avez jamais vûes...., Sur ma parole, vous prendrez goût à cette lecture.

CHARLOTTE.

Je ne lis que les livres que mon frere approuve, & l'on a voulu nous en prêter qu'il a rendus tout de suite, & sans vouloir en lire les premieres pages.

DE LYS.

Il eſt donc bien ſcrupuleux auſſi votre frere ? ... Eſt-il lecteur ?

CHARLOTTE.

Nous avons été élevés enſemble aux mêmes occupations comme aux mêmes vertus.

DE LYS.

C'eſt-à-dire, que vous avez reçu les mêmes préjugés ... il eſt bon de moraliſer, mais c'eſt quand on ne trouve pas à faire mieux ... Tous ces Faiſeurs de livres ſont les premiers à rire ſous le maſque de ce qu'ils ont écrit. Quand on eſt jeune & jolie, on doit monter ſur le trône des plaiſirs. C'eſt là qu'on eſt adorée & ſervie en Reine. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour découvrir cette route facile & fortunée. Ces brillantes créatures couvertes de diamans, que l'on rencontre dans toutes les fêtes, & qui en paroiſſent les Divinités, mourroient de faim, ſi elles n'avoient ſecoué un joug qui les captivoit dans le malheur .. La volupté ne ment jamais, jamais ..... (*avec paſſion & ſe ſaiſiſſant d'elle*). Belle comme Pſyché, auſſi timide, auſſi farouche qu'elle, tu te fais un monſtre de l'amour; (*avec tranſport*). Va, oſe-le regarder ſeulement, & bientôt tu en ſeras folle.

CHARLOTTE, *reculant toute agitée.*

Monſieur, faites ouvrir à l'inſtant ... à l'inſtant même, ou j'oſerai tout ...

DE LYS.

Eh doucement, doucement ; votre frere...

CHARLOTTE.

Je n'attends plus mon frere .... Ah ! s'il ſavoit ...

DE LYS.

Comment s'il ſavoit ? .. Mais ne craignez rien de lui ; il eſt d'accord avec moi. J'en fais mon favori. Il ſent mieux que vous que c'eſt votre bonheur que je veux faire.

CHARLOTTE, *avec indignation.*

Homme vil ! c'eſt devant moi que vous oſez le calomnier auſſi indignement ! Vous l'avez ſurpris en lui faiſant accepter cet argent. Il vous le remettra dès que ... Vous ſaurez combien nous mépriſons tout ce qui vient de vous. Le beſoin aura beau nous pourſuivre, il ne pourra que nous faire mourir.

DE LYS.

Mais quelle fauſſe idée ! ... Sachez que je ne veux que votre aiſance, votre félicité.... Je vous offre un ſort envié de tant d'autres, ma fortune, mon cœur. Une premiere propoſition effarouche, d'accord ... Mais revenez à vous ... Je ferai reſpectueux ..... Diſcutons ſeulement ...

CHARLOTTE, *regardant de tous côtés comme cherchant quelque choſe.*

Pour la derniere fois, Monſieur, faites ouvrir.

DE LYS.

Oh, d'honneur, non... je m'en garderai bien... Nous ne pouvons nous quitter que bons amis d'abord.... En conſcience, tout autre parti devient inutile... (*Charlotte ſe ſaiſit intrépidement d'un fuſil à deux coups, qu'elle apperçoit dans un coin*). Mais que faites-vous, que faites vous là?

CHARLOTTE, *avec force.*

Je ſortirai... N'approchez pas.

DE LYS, *effrayé.*

Laiſſez ce fuſil, Mademoiſelle, laiſſez-le.... Il eſt chargé à balles... prenez garde.

CHARLOTTE, *d'un ton déterminé.*

Malheur à lui s'il approche. (*Elle frappe à la porte avec la croſſe du fuſil, & à grands coups redoublés en criant*). Ouvrez, Meſſieurs, ouvrez, ouvrez, de grace.

(*Auſſi-tôt un des deux canons part, & le fuſil tombe des mains de Charlotte.*)

DE LYS, *tombant dans un fauteuil.*

Ah!

FELIX, *en dehors, ouvrant la porte tout au large & avec précipitation.*

Au ſecours... au ſecours... au ſecours.

CHARLOTTE, *ſe ſauvant.*

Ah Dieu!

(*Felix & de Lys reſtent immobiles dans leur premiere attitude, en ſe regardant ſans pouvoir parler.*)

SCÈNE VI.

DE LYS, FELIX.

FELIX, *après une longue pause.*

UN coup de fusil !.. D'où part-il?.... Qui est blessé? ... En vérité, je ne reviens point de mon premier effroi.

DE LYS.

Je suis moi-même tout-étourdi.

FELIX.

Je ne devine pas comment...

DE LYS.

Pour m'échapper, elle enfonçoit la porte avec ce fusil ... Un des canons a pris feu.... Elle a failli parbleu à me casser la tête...

FELIX.

Rien moins que cela, Monsieur... Quelle audace avec sa vertu ! (*ramassant le fusil avec précaution*). Mais c'est un scandale affreux. Toute la maison est en l'air ; on va venir....

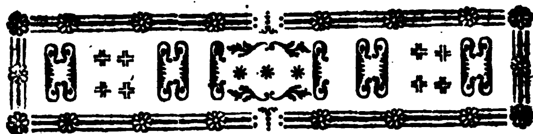
DE LYS.

Courons vîte au-devant. Montrons que ce n'est rien .... Fais semblant de rire. (*avec humeur*). Eh ris donc.....

FELIX, *s'efforçant de rire.*

Oui, oui, Monsieur, je rirai.... Ah ! ah ! ah !

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

La ſcene ſe paſſe ſur un large pallier d'eſcalier, qui communique à l'anti-chambre de l'appartement de de Lys.

REMI, JOSEPH.

(*Le vieux Remi eſt conduit par Joſeph ; il l'amene comme en triomphe, & dans le délire de la plus grande joie.*)

JOSEPH.

C'EST ici la maiſon de notre bienfaiteur. Voici ſon appartement ; courons embraſſer ſes genoux... Après vous, c'eſt lui que mon cœur chérit & honore. Par quel bienfait il a conſolé les chagrins de ma vie.... Mon pere ! il n'eſt plus, il ne ſera plus de douleur ni pour vous, ni pour moi.

REMI, *s'aſſeyant.*

Ah ! mon fils, je me ſens déjà las. De-

puis dix mois que mes jambes ne prennent qu'un foible exercice, je m'étonne moi-même de me voir marcher... Comme le plaisir succede à la peine ! Que dis-je ? Ai-je souffert ? Non, le Ciel m'a donné un bon fils ; & tandis que les Riches ont des enfans barbares & dénaturés, les miens ont essuyé mes larmes ; leurs tendres soins m'ont fait bénir la pauvreté & l'esclavage.

JOSEPH, *embrassant son pere.*

Comme j'étouffois en vous embrassant dans la prison ! Je vous déguisois les tourmens de mon ame ; mais c'est ici que ma joie est pure, entiere, inaltérable.... Ah Dieu ! je n'ose encore reporter la vue sur vos souffrances.

REMI.

Mes souffrances ! Je suis homme, mon fils, j'en ai dû essuyer les peines. J'ai vu d'autres malheureux souffrans à mes côtés... Il étoit une douceur secrette que l'infortune n'a pu me ravir ; c'étoit de sentir mon ame en paix, de me juger, de me connoître innocent. Si les coups de l'injustice m'ont fait verser quelques larmes, le désespoir n'est jamais entré dans mon cœur. Dieu voyant ma soumission, m'a prêté le courage.

JOSEPH.

C'est votre cœur généreux qui vous a conduit dans les prisons. C'est la répugnance invincible que vous avez eue à faire enlever

les meubles de vos freres les Cultivateurs de la terre ; & n'ayant pu justifier ces poursuites iniques qui révoltent l'humanité, vous avez été considéré comme ayant dissipé les deniers Royaux.

REMI.

Ah ! plutôt mourir que d'être le Ministre de ces cruautés... Va, lorsqu'au milieu des murs élevés de mon étroite prison, je pouvois découvrir un coin du Ciel, je me trouvois consolé. Je me disois ; là réside le Protecteur des malheureux. La terre les oublie ; mais il n'en est pas un seul qui ne soit présent à ses regards.

JOSEPH, *avec véhémence.*

Mon pere !.. Et cependant la faim vous auroit dévoré dans ce séjour de larmes & d'horreur, si...

REMI, *fort & vivement.*

Arrête, & qu'est la Providence ?... Dieu m'aimoit, puisqu'il m'a conservé mon Joseph... Et ma Charlotte, où est-elle ?

JOSEPH.

Je l'ai apperçue, je l'ai appellée, elle accourt... Viens, ma sœur, viens...



SCÈNE II.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *accourant & tombant aux pieds du Vieillard.*

MON pere, vous êtes libre!.. Mon pere eſt délivré!.. Et quel Dieu!.. Ah mon frere!.. Félicité inattendue!

REMI.

Mes enfans, mes enfans, remercions tous le Ciel... J'ai toujours eſpéré en lui. Mon contentement redouble des marques de votre tendreſſe... Nous ne ſerons plus ſéparés.

JOSEPH, *appercevant de Lys.*

Il vient à nous, mon pere! le Bienfaiteur qui nous rend tous trois à la vie.



SCÈNE III.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE, DE LYS.

REMI, *s'en allant au devant de de Lys.*

AH! Monſieur, comment m'acquitter de ce que je vous dois, & payer ce que vous me faites goûter en ce moment? ..

JOSEPH, *l'interrompant.*

Jouiſſez de votre généroſité... Mon pere, que voici, étoit détenu en priſon pour des dettes malheureuſes. Il y ſeroit peut-être mort dans les horreurs de la miſere; mais par le moyen de cet or que vous m'avez donné, j'ai obtenu ſon élargiſſement. Ses enfans le poſſedent... Voilà l'emploi, Monſieur, que j'ai fait de cette ſomme qui me fut ſi chere.

DE LYS, *un peu interdit.*

C'eſt bien, c'eſt bien. Aſſeyez-vous bon homme. J'aime à faire du bien, moi... Vous verrez.

JOSEPH.

Vous êtes un Dieu pour nous; nous vous chérirons, nous vous reſpecterons juſqu'au dernier ſoupir... Mon pere, ma ſœur, jettons-nous à ſes pieds. (*à Charlotte qui*

pleure.) Tu pleures de joie. (*Remi & Joseph vont pour s'incliner, de Lys les releve.*) Monsieur, que ces larmes muettes vous expriment la plus vive reconnoissance! (*à Charlotte qui est demeurée debout.*) Eh quoi! tu ne te joins pas à nous! Charlotte seroit-elle insensible, ingratte?.. Tu m'étonnes! tu m'affliges!

CHARLOTTE, *tenant les mains de son pere.*

Ah! Joseph, Joseph! suspends un moment.... Non, non.

(*Elle ne peut continuer, sa voix s'étouffe dans le sein de son pere.*)

DE LYS, *voulant séparer Charlotte d'avec son pere.*

Allons, c'est assez, laissez un peu respirer ce vieillard en paix, ne l'accablez pas tant. Il auroit besoin de prendre quelque restaurant. Qu'il descende, je vais avertir qu'on le traite bien à l'office.

CHARLOTTE, *tenant toujours les mains de son pere.*

Mon pere! je ne saurois parler... Je ne puis...

REMI.

Eh bien ma fille!.. Tes sanglots...

CHARLOTTE.

Hélas!.. Il vous faut retourner en prison.

JOSEPH, *avec une surprise mêlée de douleur.*

Que dis-tu, Charlotte?

CHARLOTTE.

On te trompe, mon frere, on t'abuse, & tu ignores...

DE LYS.

Paix, paix de grace... Voulez-vous?..

CHARLOTTE.

Non, Monsieur, non; si je me taisois je serois coupable; je trahirois leur honneur & le mien... Je ne leur ai jamais rien caché... Ils sauront tout.

REMI, *se levant.*

Comment donc, ma fille?..

CHARLOTTE.

Cet or qui vous a rendu libre, fut prodigué pour séduire mon frere & moi. Tout le bien qu'il veut nous faire, n'est qu'au prix de mon deshonneur... Mon pere, retournez en prison.

REMI, *avec noblesse.*

Oui, sansdoute, j'y retournerai dès ce moment & avec plus de joie que je n'en suis sorti. L'esclavage, Monsieur, me sera moins dur que la liberté; parce que je vous la dois, & que je rougis de vous la devoir. Peut-être un jour l'aurois-je dû à la piété de cœurs vraiment désintéressés; alors mon ame se seroit livrée au doux sentiment de la reconnoissance, au lieu qu'elle est déchirée de regrets amers. Je préfere les chaînes à vos offres honteuses. Je vais vous signer un billet, & vous offrir un titre qui vous donnera le même droit, car

mon corps est le seul bien que je posséde ; mais plutôt mourir elle & moi, que de souffrir son infamie !

DE LYS.

Vous vous emportez bien vîte. Suspendez un moment. . . . Ecoutez-moi. . .

REMI.

Qu'écouterois-je désormais ? Que direz-vous, Monsieur ? Parlez, achevez votre ouvrage ; poignardez le cœur d'un pere ; osez le corrompre pour faire une infâme de sa fille. Je suis pauvre, mais honnête ; je n'ai jamais rougi de l'infortune, mais je me sens humilié de l'idée que vous avez conçue ; & de quel droit comptez vous me rendre votre complice ?

DE LYS.

Je ne veux point vous humilier. Je suis riche, je puis ajouter libéral. Il est en mon pouvoir de vous faire toutes sortes de biens. Est-ce-là être criminel ? Vous êtes l'unique auteur de vos maux. Vous préférez votre misere à la fortune qui vous rit, vous. . .

(*Il demeure interdit, muet devant le regard du vieillard.*)

REMI, *le fixant avec une noblesse tranquille, mais ferme.*

Achevez, Monsieur, achevez, vous n'osez, vous ne pouvez soutenir les regards d'un pere. . . Misérable, dénué de tout,

il vous anéantit ; il vous revele la turpitude & la bassesse de vos desseins, ou plutôt il vous éclaire en ce moment ; car je me plais à croire que vous n'êtes pas un méchant. Non, vous ne l'êtes pas... Vous sentez que vous vous dégradez, que vous vous rendez vil à mes yeux. Allez, j'oublie mon injure pour vous faire connoître à quelle honte vous vous livrez...

JOSEPH, *furieux.*

Ah ! Barbare dont je n'ai pu deviner le cœur, pourquoi m'avoir abusé, pourquoi me montrer une ombre de félicité pour me précipiter tout-à-coup dans le désespoir ? Ah ! que n'ai-je su lire sur ce front perfide. J'aurois foulé aux pieds cet or que j'ai béni, j'aurois...

REMI, *en pere qui commande.*

Paix, mon fils, paix, je vous l'ordonne.

JOSEPH, *à part.*

O tourment inconnu !.. L'opprobre nous attendoit, & ces coups partent de lui !

DE LYS, *avec un peu de contrainte.*

Mais vous ne m'avez point laissé achever... Cet attachement pourroit devenir sérieux ; épris de ses charmes, je pourrois former avec elle des liens qui banniroient tous vos scrupules : ce ne seroit pas là, sans doute, le premier exemple que vous auriez vu, dans le cours de votre vie, du triomphe de la beauté, & la sienne est faite...

REMI.

Nouvelle insulte que je méprise, ou plutôt que je pardonne à un malheureux jeune-homme qui n'a jamais conçu ce que c'est que l'honneur, ce qu'il exige, ce qu'il ordonne, ce qu'il inspire. Il est une juste & louable fierté qui convient plus souvent aux pauvres qu'aux riches mêmes. Je la sens, Monsieur; & quoique vous fassiez, vous ne m'abaisserez point. Non, jamais... Vous seriez dans les sentimens de l'épouser, que je ne vous jugerois pas digne d'elle : ce n'est point par l'opulence que l'on s'égale à la vertu. Allez; je lui destine un autre époux, & qui saura la rendre heureuse. (*Scène muette entre Joseph & Charlotte.*) De ce pas je cours accomplir ce que depuis longtems mes vœux demandoient au ciel : c'est pour ce seul bonheur que j'aspirois au moment d'être élargi ; il ne me faut qu'une heure. Je reviendrai, Monsieur, m'engager votre débiteur, & me livrer à vous... Vous croyez à ma parole.

DE LYS, *à Remi.*

Demeurez, soyez libre.

REMI.

Non, je ne veux vous rien devoir. (*en montrant Charlotte.*) Vous l'avez outragée.

DE LYS, *allant à Charlotte.*

Et vous, Charlotte; eſt-il vrai que vous me déteſtez?

(Geſte muet de la part de Charlotte.)

REMI.

Il nous feroit impoſſible d'accepter aucun de vos bienfaits; ils ſont trop cruels, & malheur à qui les attire... Ma fille! mon fils! (*ils vont comme pour s'éloigner.*) Mais non, reſtez; & vous, Monſieur, puiſque le vice eſt encore étranger à votre ame, qu'elle peut être changée par l'exemple d'une vertu victorieuſe de l'infortune, & par celui des révolutions de la fortune qui nous joue tous tant que nous ſommes; ſoyez témoin d'un aveu que mon cœur ne ſauroit garder plus long-tems. (*à ſes enfans.*) Voici le moment que je vous ai promis, & je dois ſurtout m'expliquer devant Monſieur, pour éteindre dans ſon cœur juſqu'aux dernieres lueurs d'une eſpérance coupable... Charlotte... Joſeph... Vous vous croyez frere & ſœur... Mes enfans, l'un de vous deux...

JOSEPH.

Qu'allez-vous dire!... L'un de nous deux n'eſt pas votre enfant?

CHARLOTTE.

Je tremble pour lui... Je tremble pour moi...

REMI.

Je ferai toujours votre pere ; je vous aimerai toujours également : vous ne cesserez point d'être à moi ; vos cœurs me resteront, j'en suis bien sûr... O ma Charlotte ! Je t'ai souvent parlé de ton oncle & de son fils qui vivoient dans l'opulence ; vous savez l'un & l'autre combien j'ai fait de recherches, & toutes hélas ! infructueuses... Hé bien, Charlotte, apprends que c'est ton pere, que c'est ton frere que je cherchois.

CHARLOTTE, *avec douleur.*

Je ne suis pas votre fille !

JOSEPH.

Je ne serois pas ton frere ! O ciel !

REMI.

Un moment, chers enfans, & ne m'interrompez pas. (*à Charlotte.*) Tu m'as été confiée en naissant par mon frere. Ma femme te nourrit de son lait, & te servit de mere. Elevée avec mon fils comme sa propre sœur, & forcé de vous laisser l'un à l'autre, je n'ai pas trouvé de moyen plus assuré pour vous conserver dans une union pure & fraternelle, que de vous laisser ignorer un secret dont j'ai toujours porté sur moi les preuves écrites en cas d'évènement. Vous savez, comme frappé de plusieurs revers, errant de côté & d'autre, j'ai perdu jusqu'à

l'espérance de retrouver les deux parens que j'ai inutilement redemandés à toute la terre. Ils avoient changé de nom. On les disoit établis dans cette capitale; mais le sort m'a toujours enlevé jusqu'aux moindres indices.... Charlotte, mon enfant, tu devrois vivre aujourd'hui dans l'opulence, & tu demeureras pauvre; mais tu auras la vertu, le courage, l'innocence & la paix de l'ame. Que ces biens te consolent de ceux que tu as perdus...

DE LYS, *à part.*

Il me faut écouter jusqu'au bout.... Voilà qui m'intéresse fort.

REMI.

J'ai bien gagné le droit de disposer de toi. Il te faut un époux qui sache te connoître & t'aimer; il te faut un protecteur. Une union fortunée n'est pas interdite aux pauvres: c'est même un avantage que les riches semblent leur envier (*Joseph & Charlotte entrelassent leurs mains, & leurs regards expriment leurs sentimens mutuels.*) Oui, mes enfans, je connois vos cœurs; ils sont nés l'un pour l'autre, & Joseph doit retrouver une épouse en perdant une sœur. (*à Charlotte*) Parle; ne le préféreras-tu pas non-seulement à ce riche, mais encore à tout autre?

[*Ils s'embrassent.*]

CHARLOTTE.

Ai-je besoin de le dire ?

DELYS. *à part.*

Quelle scene ! quel rapport ! quel trouble s'empare de moi !

JOSEPH.

Charlotte !... Ah ! c'est pour la vie.

CHARLOTTE.

Mon...

JOSEPH.

Oublie le nom que tu allois prononcer, oublie-le pour un autre non moins cher... Sous quel titre que je l'obtienne, il ne me sera pas possible de t'aimer d'avantage.

REMI, *à de-Lys qui reste pensif en les contemplant.*

Voyez si tout ce que vous possédez vaut un seul de nos tressaillemens. Ah ! si vous pouviez sentir ces mouvemens purs & doux... (*avec transport.*) Riches malheureux, gardez votre or indigent, & laissez-nous la volupté des larmes. (*Il presse ses enfans dans ses bras.*) Allons, mes enfans, je vous conduirai, suivez-moi : l'air que l'on respire ici n'est pas bon... Monsieur, j'ai voulu vous rendre le premier témoin de la déclaration que je dois faire publiquement. Il faut qu'il en soit dressé un acte dans les formes ; ensuite je reviendrai... Je vous ai déja en-

gagé ma parole, adieu. (*Joseph & Charlotte se sont déjà éloignés.*)

DE LYS, *arrêtant Remi, & le tirant à part.*

Un mot.

REMI.

A mon retour, Monsieur, à mon retour, & je suis tout à vous... Craignez-vous pour votre somme; je vais vous signer un billet... Accordez-moi seulement une heure.

DE LYS.

Je ne vous demande qu'un mot. Dites-moi de grace votre nom & de quel pays vous êtes.

REMI, *en s'en allant.*

Remi, de Montboson, en Franche-Comté... Serviteur.

SCÈNE IV.

DE LYS, *extrêmement agité, & se promenant à grands pas.*

C'EST lui, c'est elle, ce sont eux... Oh! je ne puis en douter... Rencontre fatale! Sort perfide! J'ai manqué de me trahir. Il faut ici de la prudence, de l'activité. Le premier pas, sans doute, est de ne point les laisser échapper par la ville. Je leur don-

nerai de l'argent & les renverrai ſur le champ hors de Paris. (*il ſonne, un Domeſtique entre.*) Dubois, courez vîte apres eux ; engagez-les à revenir tout de ſuite. Dis-leur que j'ai quelque choſe d'important à leur communiquer, & que cela ne ſouffre aucun retard. Acquitte-toi bien de ta commiſſion. (*Le Domeſtique ſort.*) Je les retiendrai ici. J'abjurerai devant eux cette frivole fantaiſie qui m'a ſurpris je ne ſais comment. Je prodiguerai l'or avec les démonſtrations d'un zele purement généreux. Dès demain je les ferai embarquer pour la Province. Avec une chaumiere & quelques arpens de terre, je les rendrai bien contens. Oui, voilà ce qu'il faut faire pour réuſſir ... Mais je ſuis tout tremblant : je voudrois, je ne ſais ... Que deviendra tout ceci ?

(*Il marche à pas précipités.*)



SCÈNE V.

DE LYS, M. DU NOIR.

DE LYS.

AH, Monſieur du Noir, bon jour; vous venez fort à propos.

M. DU NOIR.

Dieu merci, je vous trouve. Je craignois fort de ne pouvoir vous rencontrer; car...

DE LYS.

Ecoutez-moi... J'ai à vous dire...

M. DU NOIR.

Laiſſez-moi vous annoncer auparavant..

DE LYS, *avec impatience.*

Eh! non, c'eſt moi qui dois vous apprendre...

M. DU NOIR.

Mais, de grace, prêtez-moi l'oreille...

DE LYS.

Volontiers, après que je vous aurai dit...

M. DU NOIR.

Mais ſi vous ſaviez...

DE LYS.

Je ſais cela.

M. DU NOIR, *avec vivacité.*

Vous, vous ? C'eſt étrange ; vous ſavez que je viens de recevoir de leurs nouvelles. Vous ſavez cela ?

DE LYS, *frappant du pied.*

Oui, je le ſais mieux que vous,

M. DU NOIR.

Vous m'impatientez : apprenez, apprenez que cette ſœur eſt à Paris avec un vieil oncle & un couſin.

DE LYS.

Je le ſais, je le ſais, morbleu ; je ne le ſais que trop.

M. DU NOIR, *étonné.*

Vous le ſavez ! Et d'où s'il vous plaît ?

DE LYS.

Nous les cherchions bien loin ; ils étoient ſous nos yeux.

M. DU NOIR.

Sous nos yeux !

DE LYS.

Ce Tiſſerand dans ce galetas, frere & ſœur ſuppoſés ; ce pere en priſon ; tout cela ſort d'ici.

M DU NOIR.

Eſt-il poſſible !..

DE LYS.

Ils étoient-là ; à ce qu'ils ont dit, je les ai reconnus.

M. DU NOIR, *stupéfait.*

Là, ils étoient-là ?

DE LYS.

Eh oui... Si vous ſaviez ce qui s'eſt paſſé entre moi & cette famille indigente. J'avois donné cinquante louis à ce Tiſſerand ; ils ont ſervi à tirer le pere de priſon.

M. DU NOIR, *avec humeur.*

Que diable vous aviſiez vous auſſi de donner votre argent ? Cela porte toujours malheur.

DE LYS.

Le pere m'a fait l'offre de me faire un billet.

M. DU NOIR.

Un billet ! prenez, prenez ; mais ſurtout faites m'en faire le modele : qu'il n'y ſoit pas dit que la ſomme dont il ſe reconnoît Débiteur a ſervi à le retirer de priſon ; car nous ne pourrions plus l'y faire rentrer.

DE LYS.

Oh ! ce n'eſt point cette miſérable ſomme qui m'inquiete.

M. DU NOIR.

Vous avez tort... Mais cette canaille va faire du train... Ils ſavent donc que vous êtes...

DE LYS.

Rien à mon égard ; ils ne ſe doutent ſeulement pas...

[illegible]

SCÈNE VI.

DE LYS, Monsieur DU NOIR, DUBOIS.

DE LYS, *avec impatience.*

HÉ bien ?

DUBOIS.

Monsieur, il ne m'a pas été possible de les faire revenir sur leurs pas. Le Vieillard m'a juré qu'il seroit ici dans une heure ; mais il m'a dit vouloir auparavant parler à un Notaire. Il m'en a demandé un de confiance, un honnête homme ; un bon humain. Je lui ai enseigné le vôtre ; ils y courent.

DE LYS, *furieux.*

Malheureux . . . Tu périras de ma main.

DUBOIS, *tremblant.*

Eh ! Monsieur, est-ce que j'ai mal fait ? Ce Notaire n'est-il pas un fort honnête homme?

DE LYS.

Retire-toi, crains ma colere.... Retire-toi.

SCÈNE VII.

DE LYS, Monsieur DU NOIR.

M. DU NOIR.

MAIS il y a une destinée qui nous joue... C'est un sort, c'est un sort.

DE LYS, *allant & venant.*

La fureur me transporte.

M. DU NOIR.

Au surplus, quand votre Valet n'eut pas indiqué votre Notaire, le premier auquel ils se seroient adressés, n'auroit pas manqué de les instruire de tout, parce qu'il est annoncé qu'on a quelque chose de très-intéressant à dire à votre sœur ou à ses héritiers. On a même promis une récompense à celui qui pourroit en donner des nouvelles; & dans les affiches d'aujourd'hui, un Commis de Receveur des Tailles y fait savoir qu'elle est à Paris, ainsi que son frere, & que son oncle est détenu en cette ville pour deniers Royaux, ses meubles n'ayant pas suffi pour le libérer.

DE LYS.

Mais que faire? Comment parer ce coup terrible?

M. DU NOIR.

M. DU NOIR.

Habillez-vous, & faites avant courir chez ce Notaire, afin qu'il vous attende & qu'il ne soit visible pour personne . . . . Prévenez-le bien d'être seul, & mettez la plume à la main sur le champ.

(De Lys est comme un fou, il sonne tous ses laquais.)

(Les laquais arrivent).

DE LYS.

Mon Secrétaire ?

UN LAQUAIS.

Monsieur, il est sorti.

DE LYS, *se promenant.*

L'impertinent ! le fat ! Quand j'ai besoin de lui. Allez, allez . . . . Restez . . . . Sortez tous . . . Comme tout s'enchaîne ! . . . . Si je n'avois pas donné une bourse de louis, il ne seroit pas sorti de prison, il ne seroit pas venu ici, il n'auroit pas eu l'adresse de mon Notaire . . . Jour fatal ! Maudite fantaisie.

M. DU NOIR.

Mais, Monsieur, il faut écrire deux mots absolument.

DE LYS, *se désespérant.*

Mon Secrétaire absent, puis-je écrire?

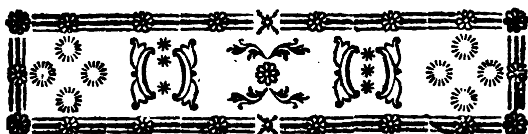
M. DU NOIR.

Eh ! Monsieur, je vous en servirai.

DE LYS.

A la bonne heure, que ne me disiez-vous?... Passons dans mon cabinet. (*Il sonne.*) De l'encre, une plume. Vous me dicterez tout au long comme il faudra mettre, entendez-vous, tout au long. (*regardant ses Domestiques*). Je chasserai tous ces coquins-là.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

Le Théâtre représente le Cabinet d'un Notaire. Il est assis en robe de chambre devant son bureau garni de papiers & de cartons.

SCÈNE PREMIERE.

LE NOTAIRE. *Il lit & signe.*

QUE d'emprunts ! On n'a jamais vu de siécle plus affamé d'argent... Où passe-t il ? *(Il secoue la tête.)* Mauvaise affaire que tout ceci. Plus de fonds, plus de crédit !... Ce Particulier jouissoit de la confiance publique; c'étoit pour lui une mine inépuisable ... Le mal-adroit l'a imprudemment fermée, & il voudroit encore ... *(Il leve les épaules)*. Quelle impéritie !... *(Un Clerc entre, & lui présente des papiers à signer)*. Qu'est ceci?... Ah! c'est cet Usurier qui a fait banqueroute... On arrange tout aujourd'hui. Quel brigandage !

Et ces héritiers ſont-ils venus? Prendront-ils jour enfin pour finir?

LE CLERC.

Un inſtant après que vous êtes ſorti, Monſieur Durand les a voulu accorder définitivement, & trois heures entieres de conteſtations n'ont rien avancé... Ils vont plaider.

LE NOTAIRE.

Quelles petites ames avec leurs titres & leurs biens ! Que de baſſeſſes l'intérêt leur fait faire ? Je les ai vu au moment du décès venir m'aſſaillir comme une troupe de loups acharnés l'un contre l'autre. Leurs yeux affamés me diſoient tout eſt à moi, rien à mon frere, & cependant le moins riche a plus de quarante mille livres de rente.

LE CLERC.

Monſieur, il eſt encore venu ce pere avec ſon gendre futur.

LE NOTAIRE.

Hé bien !

LE CLERC.

Ils ne ſont pas encore tout-à-fait d'accord ; ils ne ſe tiennent plus qu'à mille écus.

LE NOTAIRE.

Eſt-il poſſible de marchander ainſi un lien heureux ! Le bon-homme de pere eſt attaché à ſes écus. Il lui en a coûté pour les amaſſer, d'accord ; mais il me paroît moins mépriſable que celui qui, malgré l'amour

qu'il prétend avoir pour sa fille, s'obstine impudemment à ne vouloir l'épouser qu'à tel prix... J'ai beau voir de ces choses-là depuis trente ans, je ne peux m'y accoutumer.

LE CLERC.

Ce Financier a envoyé... C'est celui-là qui retient au couvent sa fille de force.

LE NOTAIRE.

Faute, dit-il, d'avoir assez d'argent pour l'établir, tandis que tout le monde sait les dépenses ruineuses où le jettent les petits soupers qui le deshonorent... Quelles gens !

LE CLERC.

Tantôt doit repasser cet homme veuf pour son contrat. Ce n'est qu'à vous, Monsieur, qu'il prétend avoir affaire.

LE NOTAIRE.

A moi !... Je le remercie. Jamais il ne m'induira à lui dresser son acte dans ses intentions perverses. Quelle voie criminelle cet aveugle pere veut prendre pour ruiner des enfans en bas âge, à l'avantage d'une seconde femme !... Je ne crois pas qu'aucun de mes confreres se prête à de pareilles supercheries ; je ne le crois point, & malheur à celui qui en seroit l'instrument. (*il signe*). Monsieur Renaud ; souvenez-vous bien, si jamais vous parvenez à une de nos Charges, souvenez-vous des devoirs dont un Notaire est

comptable à la ſociété. Ce n'eſt pas aſſez de les remplir avec cette intégrité ordinaire qui le met à l'abri des reproches, il faut veiller avec une ſcrupuleuſe ſévérité, à ne rien laiſſer faire que dans la rigide équité : c'eſt à nous enfin à ſonder, à pénétrer le fripon, à le démaſquer, à le faire rougir, s'il eſt poſſible, en lui dévoilant ſa propre turpitude... C'eſt ainſi qu'on ſe rend utile à la Patrie, & qu'on dort ſatisfait & content de ſoi-même.

LE CLERC.

Monſieur, votre exemple m'en dit aſſez. Il ſeroit à ſouhaiter que tout homme en place regardât ſon état comme vous regardez le vôtre.

LE NOTAIRE.

Paix, paix, mon cher ami.... Ne parlons ici de perſonne ; marchons droit, & n'appercevons pas ceux qui s'écartent. Que ce qui n'eſt pas honnête ſoit abſolument étranger même à notre penſée. (*Un domeſtique apporte une lettre de la part de Monſieur de Lys.*) Donnez (*il lit*). Il me prie de n'être viſible que pour lui ſeul ; il me dit qu'il va venir avec ſon Procureur, pour concerter... Je ſais de quoi il s'agit. Ce Procureur & ce jeune homme... Nous ne nous accorderons point enſemble ; & ces informations que j'ai fait faire... Quoi, on n'auroit reçu aucune nouvelle !

LE CLERC.

Aucune, Monſieur.

LE NOTAIRE.

Au moins les petites affiches ne ſont pas encore arrivées.

LE CLERC.

Pas encore, Monſieur.

LE NOTAIRE.

Vous me les apporterez ſur le champ.... Cette affaire m'attriſte toutes les fois que j'y ſonge : c'eſt bien malheureux... Ils ſouffrent peut-être la plus extrême miſere, tandis qu'ils poſſédent une fortune qu'ils ignorent. (*Il ſoupire*). Donnez-moi ce carton n°.307 ; de ce côté... Mettez-le là. (*On dépoſe le carton ſur le bureau*). *Un petit Clerc entre & apporte des groſſes*). C'eſt collationné ? bon... Emportez ces papiers... Pour peu qu'on ait beſoin de moi, avertiſſez-moi tout de ſuite, & ne faites attendre perſonne. Rien n'eſt plus cher à Paris que le tems.... Le mien eſt conſacré au Public, & je me dois tout entier à ſon ſervice.

Le dernier CLERC.

Mais, Monſieur, il y a dans l'étude un vieux payſan, un garçon & une fille... Cela a l'air d'un mariage. Ils voudroient ne parler qu'à vous ; mais je n'ai pas cru devoir vous interrompre à cette heure. Ils attendent.

LE NOTAIRE.

Pourquoi ne m'avoir pas averti plutôt? Je vous ai préveru plus d'une fois de me laiſſer toutes ces bonnes gens... Que mon Maître-Clerc faſſe les Marquis, les Ducheſ-ſes, les Financiers. Oh! tant qu'il lui plaira, j'y conſens; mais pour les pauvres, je me les ménage; c'eſt-là ma récréation... Allez vîte, qu'ils montent.

SCÈNE II.

LE NOTAIRE.

VOYEZ un peu comme l'étourderie les rend négligens... Je ne veux plus auſſi que l'on cire mon eſcalier ni mon cabinet. Ils ont peur de venir juſqu'à moi, & je ne ſuis jamais plus content que lorſque leurs ſouliers à clous ont bien rayé mon parquet. J'ai ſouvent trouvé des ames neuves & grandes dans ceux que l'orgueil appelle petites gens. Je ſuis dégouté des joues & des talons rouges. Je les ai vu de près. Triſte beſogne! Affligeant travail! Je ne veux plus avoir affaire aux Grands; mon cœur ſouffre trop à les entendre.

(*Ici on voit le vieux Remi, Joſeph & Charlotte. Ils ſe frottent les pieds au dernier paillaſſon & héſitent pour entrer. Le Notaire ſe leve & va au devant d'eux.*)

SCÈNE III.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

ENTREZ, entrez mes amis, entrez donc... Laissez, laissez, cher papa; vous êtes bien, très-bien, entrez...

REMI ET JOSEPH.

Monsieur, Monsieur, nous venons...

LE NOTAIRE.

Premierement asseyez-vous tous trois...

JOSEPH.

Nous craignons...

REMI.

Ah! Monsieur...

LE NOTAIRE.

Mettez-vous à votre aise avant tout.... Asseyez-vous, je vous en prie... (*ils s'asseyent*). Là bien... Parlez, présentement... Est-ce un contrat de mariage dont il s'agit?

JOSEPH.

Monsieur! comme vous devinez!.. Oui, Monsieur.

LE NOTAIRE.

Tant mieux... Voilà une bien jolie fille, qui, de plus, eſt fort modeſte : c'eſt un plaiſir pour moi que de voir un pareil couple.... Hé bien, mes chers amis, vous devez être d'accord. Il n'y a plus que vous autres qui faſſiez des mariages, car pour ceux des villes, pour peu qu'il y en ait, on ne peut plus les appeller que des marchés.

REMI.

Hélas ! Monſieur, nous ſommes parfaitement d'accord ; mais il y a quelque choſe qui peut nuire à cet accord mutuel, c'eſt pour cela que j'ai demandé à ne parler qu'à vous. Je deſire que ces deux enfans ſoient unis ; il le faut, c'eſt tout mon eſpoir, le ſeul bonheur que j'attende ici-bas avant que de deſcendre au tombeau. Mais, Monſieur, le croiriez-vous, à nous trois nous n'avons pas... Je n'oſe achever ; cependant il faut parler...

JOSEPH.

Mon pere, permettez, je vais dire pour vous.

REMI.

Non, Joſeph, laiſſe-moi dire, Monſieur, je viens vous implorer, vous révéler notre triſte ſort... Je viens... Ah ! mes idées ſe troublent.....

LE NOTAIRE.

Pourquoi héſitez-vous? Il ne faut jamais

trembler comme cela devant votre semblable, dont le devoir est, dans tous les tems, de vous écouter & de vous être utile.... Je vous respecte, car vous me paroissez un bien digne homme.

REMI, *se levant & tendant les bras vers lui.*

Sans argent,.., Nous n'avons rien à vous donner, Monsieur, & je ne sais comment m'y prendre pour vous prier de protéger leur mariage. Je demande seulement qu'ils puissent être unis : car quant à la vie, ils sont laborieux & sobres, ils auront toujours du pain ; & la Providence qui les a aidés jusqu'ici, daignera peut-être les favoriser davantage.

LE NOTAIRE

Je vous loue. & vous avez raison de penser ainsi. Oui, sans doute, je veux les voir unis. Mon cœur même en éprouve une joie secrette : ce qui concerne mon ministere, sera bientôt fait, & je ne demande rien pour l'heureux pouvoir de l'exercer.

(*Geste muet entre Joseph & Charlotte.*

REMI.

Hélas ! Monsieur, que de bonté ! Cependant ils peuvent concevoir des espérances, voilà pourquoi je desire que le contrat se fasse ; car le pere de cet enfant... Vous saurez tout.... Mais on m'a dit qu'il y auroit

quelques difficultés : l'une eſt ma niéce, l'autre mon fils ... Je voudrois ſavoir ...

LE NOTAIRE, *d'un ton ſérieux.*

Couſins-germains !... Il eſt vrai ... c'eſt un obſtacle.

JOSEPH

Un obſtacle !... Je ſuis perdu !... Ah Charlotte !

LE NOTAIRE.

Ne vous allarmez point. Quoique par le Concile de Trente, il ſoit défendu d'accorder des diſpenſes pour les mariages des couſins-germains, ſi ce n'eſt à de grands Princes & pour des raiſons d'Etat, d'autres raiſons font qu'on en accorde depuis long-tems à tous ceux qui les demandent, ainſi avec un peu de tems & un peu d'argent, on aura plein pouvoir.

JOSEPH, *à Charlotte.*

On aura plein pouvoir.

LE NOTAIRE.

J'avancerai cette ſomme. Ils me paroiſſent trop bien aſſortis pour les laiſſer languir.

REMI.

Ah ! Monſieur ... Votre générofité ...

LE NOTAIRE, *la plume en main.*

Quel eſt votre état ?

REMI.

Je vivois du labourage.

LE NOTAIRE, *avec ame.*

Bon, si vous saviez combien j'honore, combien je chéris les Agriculteurs.

REMI.

Accablé de plusieurs calamités qui ont fait ma ruine, & poursuivi pour des deniers Royaux, dont le recouvrement me devint impossible, je fus traîné dans les prisons...

LE NOTAIRE.

Je vous entends... Il y a des hommes bien durs; mais abandonnons-les à leur propre insensibilité... Ils seront punis... Dites-moi, mon pere, dans quelle Province étiez-vous établi?

REMI.

En Franché-Comté, à Montboson.

LE NOTAIRE, *avec intérêt.*

A Montboson? Mais c'est tout juste-là l'endroit. Vous m'allez faire plaisir. (*Il se leve & fouille dans le carton*). Je suis à la recherche d'une certaine famille, peut-être en saurez-vous quelques nouvelles. (*Il lit plusieurs papiers à voix basse, & l'élevant tout-à-coup*). En 1750, le nommé Pierre-Alexis Remi....

REMI.

Hélas! Monsieur, que ce soit une nou-

velle infortune prête à m'accabler, je ne puis nier la vérité, c'eſt moi...

LE NOTAIRE, *étonné & jettant un cri.*

Vous ! Pierre-Alexis Remi !

REMI.

Bien moi, Monſieur, bien moi.

LE NOTAIRE, *les mains tremblantes de joie.*

Prenez garde ; êtes-vous frere d'Iſidore Remi, ſurnommé depuis de Lys ?... lequel fut abſent...

REMI.

Oui, Monſieur, c'eſt mon frere, c'eſt le pere de cet enfant, c'eſt ce frere que je cherche & dont je n'ai point eu de nouvelles depuis tant d'années ; vous allez voir des papiers qui conſtatent ce que j'avance. (*Il fouille dans ſes poches*).

LE NOTAIRE, *y jette un coup d'œil, & s'écrie transporté.*

Ah ! mes chers amis ! Le Ciel vous amene à moi. Jour heureux !... Je ne me ſens pas de joie.. La voilà donc cette chere enfant que nous cherchions de tous côtés.... Eh vous ne liſez donc pas les petites affiches ?

REMI.

Jamais, Monſieur ; je ne ſais même ce que c'eſt... Son pere vivroit-il ? Le connoîtriez-vous ? Le connoîtriez-vous ? Ah ! parlez ; quels que ſoient ſes torts, il eſt mon frere.

CHARLOTTE.

Je ſuis toute émue... Joſeph!.. Joſeph!..

JOSEPH.

Ecoutons, écoutons. Ah! Monſieur, achevez...

LE NOTAIRE, *à Charlotte d'un ton grave & avec ſentiment.*

J'ai connu votre pere, je l'ai connu.... Je ſuis celui qu'il envoya chercher à ſes derniers momens...

CHARLOTTE, *avec un ton douloureux.*

Il eſt mort!...

LE NOTAIRE.

En regrettant de ne vous avoir pas à ſes côtés pour fermer ſa paupiere. Il eſt mort en vous aimant, en appellant ſa fille, en voulant réparer l'oubli... Il m'a dicté un teſtament que voici.... Il a laiſſé cent quatre-vingt mille livres de rente: vous n'êtes que deux enfans à partager. Il faut aujourd'hui que je vous préſente à votre frere, qui vit ici dans l'opulence ſous le nom de Monſieur de Lys, que ſon pere avoit pris.

(*Les trois Perſonnages expriment leur ſurpriſe par un langage muet. Leurs yeux ſe parlent, & ils s'écrient preſque enſemble.*)

JOSEPH.

Ah! Charlotte.

REMI.

Voilà tes vertus récompenſées.... Le Ciel eſt juſte.

CHARLOTTE.

Eſt-ce une illuſion? .. Mon pere... Quoi! Ce Monſieur de Lys ſeroit mon frere!

LE NOTAIRE, *à Charlotte.*

Vous le connoiſſez?

CHARLOTTE.

Je ne le connois que trop.

JOSEPH.

Oui, ſi c'eſt lui qui demeure rue du Coq...

LE NOTAIRE.

C'eſt lui-même.

REMI, *ſe levant.*

Monſieur, nous ſortons tous trois de chez lui.

LE NOTAIRE, *ſurpris.*

Eh! comment donc? Vous! chez lui! Apprenez-moi . . . . . Que je ſois informé de tout ce qui a pu vous amener dans ſa maiſon . . .

REMI.

Ah! diſpenſez-moi, Monſieur, de vous faire un détail qui feroit rougir notre front. Dans quelles mœurs a-t-il été élevé! Le malheureux, avec ſes viles richeſſes! Que n'eſt-il plutôt reſté dans la pauvreté avec nous! Dumoins il eût été honnête & vertueux Mais hélas! corrompu par l'opulence; c'eſt un ſéducteur, un débauché . . . . Il croyoit ce matin pouvoir acheter ſa vertu... Il a oſé à moi m'en propoſer le prix.

LE NOTAIRE.

Etes-vous toutefois demeurés inconnus l'un à l'autre ?

REMI.

Je ne me suis nommé que prêt à le quitter.... Se souviendroit-il de mon nom?

LE NOTAIRE.

S'il s'en souvient ! Oui, certes, & d'une maniere qui humilie son orgueil & qui allarme son avarice.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur de Lys descend de voiture.

REMI.

Lui ? Il viendroit... Il nous poursuivroit ici...

CHARLOTTE.

Ah ! Que je sois préparée à soutenir sa vue.

LE NOTAIRE, *au Domestique.*

Qu'il attende un moment ; quand je sonnerai, vous l'introduirez (*Le Domestique sort*). Mes bons amis ! Voici un des plus beaux jours de ma vie. Oh que je rends grace au Ciel de cette rencontre fortunée ! Que je bénis la main de la Providence !... Vous n'allez plus être pauvres : vous n'aurez plus besoin de personne ; vous serez riches ; vous jouirez du bien qui vous appartient, & que méritoient vos vertus. (*Il met la main sur un papier qui est à sa droite*). Voici un

teſtament que je dois vous lire . . . Charlotte, voici la ſignature d'un pere que vous ne pouvez vous rappeller d'avoir vu. Hélas ! Il a bien ſongé à vous dans ſes derniers inſtans....

CHARLOTTE, *ſe penchant avec reſpect & baiſant la ſignature en larmes.*

Ah ! pourquoi n'eſt-il plus !

JOSEPH.

Laiſſe-moi baiſer auſſi ſon nom... Ton pere doit être le mien.

LE NOTAIRE, *ſe levant.*

Vous allez entendre ce qu'il a dicté. Je vous lirai ce teſtament ; & puiſque votre frere eſt là, je vais le faire entrer ; mais pour rendre le premier abord plus tranquille, paſſez tous trois dans ce cabinet. De-là vous entendrez ma voix. Quand il ſera tems, je vous en ferai ſortir. Je veux preſſer, frapper, changer ce cœur endurci. Ah ! s'il pouvoit ſe rendre ! Que je ſerois content de moi-même !

REMI.

Monſieur, qui vous rend ſi bon envers nous ?

LE NOTAIRE.

J'ai fait le ſerment d'être juſte ; je n'accomplis qu'un devoir . . . Entrez, mes bons amis . . .

(Il ouvre la porte du cabinet & la referme ſur eux.)

SCÈNE IV.

(Le Notaire ſonne, un Domeſtique entre.)

LE NOTAIRE.

MONSIEUR, de Lys peut être introduit... *(le Domeſtique ſort.)* Nous verrons s'il gardera ſon injuſte projet. Il n'y a plus à diſſimuler. Le partage eſt de plein droit. Je ſuis fâché néanmoins que ce Procureur ſoit l'Exécuteur teſtamentaire. C'eſt ſon conſeil; & comme la chicane lui eſt familiere... Les voici.

(Il les ſalue, fait approcher des ſieges, & va s'aſſeoir très-gravement dans ſon fauteuil.)

SCÈNE V.

LE NOTAIRE, DE LYS, Monſieur DU NOIR.

DE LYS.

MONSIEUR, nous venons toujours pour cette affaire. Il eſt ſingulier d'agir de la ſorte. Nous avons les bras liés; car enfin, une moitié ſur laquelle on eſt toujours inquiet, il faudroit cependant finir cela...

LE NOTAIRE, *froidement.*

Meſſieurs, avez-vous reçu quelques nouvelles? Sauriez-vous où peut-être celle ſans laquelle on ne peut rien terminer.

DE LYS, *s'emportant.*

Rien terminer... Voilà votre langage, Meſſieurs; vous vous reſſemblez tous; cela eſt affreux. Des délais qui n'ont pas le ſens commun. Elle n'eſt plus ſans doute, depuis long-tems, & je dois, moi, demeurer encore fruſtré parce qu'elle eſt morte... En vérité, Monſieur, mes affaires ne s'arrangent point de ce retard.

LE NOTAIRE.

Je vous l'ai déja dit, Monſieur, il vous faut un jugement qui vous envoye en poſſeſſion des biens de cette ſœur que vous ſuppoſez morte ſi gratuitement. Vous avez vu qu'il n'y a eu qu'un Officier public qui ait pu ſuppléer cette ſœur, lors de la levée des ſcellés, la confection d'inventaire & la vente des meubles. La loi prend les abſens ſous ſa protection. Elle ne veut pas confier leurs intérêts à leurs parens; & ſi après un certain tems d'abſence prouvée, elle leur permet de s'emparer des biens de l'abſent, ce n'eſt qu'à la charge de les lui rendre. Cet envoi en poſſeſſion ne donne pas même la propriété à l'héritier apparent; mais une ſimple adminiſtration dont il eſt comptable

envers l'abſent en cas de retour ; & cet héritier ne peut vendre, aliéner ni hypothéquer les biens de l'abſent, qu'après cent ans, pendant leſquels la loi le fait préſumer vivant. Il eſt étonnant que Monſieur du Noir, votre conſeil, ne vous ait pas confirmé toutes ces vérités. Ainſi l'extrait mortuaire de votre ſœur peut ſeul faire diſparoître cette préſomption de la loi ; car cette ſœur peut fort bien être en pleine ſanté, & venir à l'inſtant même réclamer ſa légitime.

M. DU NOIR.

Mais vous entendez bien qu'on ne partage pas ainſi avec une inconnue ; & quand la ſœur de Monſieur s'offriroit à l'inſtant, nous la repréſenterions comme un impoſteur qui veut s'emparer du nom & du bien d'une famille. Permettez-moi de vous le dire, Monſieur, une tentative comme celle-là réuſſit bien difficilement ; parce qu'on ne préſume pas qu'un pere ſe ſoit déterminé à priver ſon enfant de ſon état : auſſi les Juges ne prononcent jamais en faveur de l'inconnu, que quand ils ſe voyent ſubjugués par des preuves éclatantes & victorieuſes ; mais heureuſement que rien n'eſt ſi difficile à ſaiſir que la chaîne des faits qui conduiſent à la découverte d'un état. Elle rapportera, me direz-vous, ſon extrait-baptiſtaire ; hé bien nous verrons s'il eſt ſigné du pere. La naiſſance établie avec certitude, ne ſuffit

pas ; il faut pousser la preuve de l'identité jusqu'à la derniere évidence ; c'est-à-dire qu'il faut appliquer la preuve de la naissance spécifiquement & exclusivement à l'Individu qui réclame la filiation, & cette application ne peut se faire que par une suite de preuves qui établissent la possession d'état acquis par la naissance.

On demandera, me direz-vous encore, à être admis à la preuve testimoniale. Nous nous y opposerons de toutes nos forces ; & si cette preuve est permise, nous détruirons les témoignages par des reproches, par des faits justificatifs, par des enquêtes contraires. Enfin, nous prendrons l'inscription de faux...

DE LYS, *couché sur son fauteuil.*

Oui, c'est bien dit, l'inscription de faux...

LE NOTAIRE.

Contre ce que vient de dire Monsieur, à la bonne heure. (*s'adressant à M. du Noir.*) Vous comptez apparamment parler à cette sœur, ou votre but est de ruiner votre Client par une condamnation de dépens.

M. DU NOIR, *s'adoucissant & s'approchant du Notaire.*

J'aurois encore des moyens ; mais, tenez, il faut vous parler naïvement. Nous venons ici à dessein. Entrez un peu dans les vues

de Monsieur, & je vous réponds d'une entiere reconnoissance. Il a besoin de ses fonds en entier... Que feroit cette fille d'une somme pareille?.. Peu de chose la contentera. Écoutez; n'avez-vous pas vu ici de pauvres gens? nous savons qu'ils y sont entrés; nous le savons; je vois le dessous des cartes. Allons, vous ne voudrez pas être méchant avec nous, nous faire la guerre; & je vous jure que vous pouvez compter sur... Vous serez content, vous serez content... (*à de Lys, tout bas.*) Il faut le gagner.

DE LYS.

Oui, oui.

LE NOTAIRE, *avec tranquillité.*

Je ne vous comprends pas, expliquez-vous...

M. DU NOIR, *avec un rire forcé.*

Vous comprenez très-bien qu'il ne s'agit plus que de s'arranger amiablement. Monsieur est raisonnable; Il veut bien lui accorder quelque chose pour retourner en son pays; il pourra même lui faire une petite pension fort honnête, toute fois après qu'elle aura fait une renonciation en forme. Cet article est préalablement nécessaire. Elle n'aura pas un sou avant, d'abord.

LE NOTAIRE, *à de Lys.*

Monsieur se flatte-t-il de pouvoir réussir dans ce projet?

DE LYS.

Il ne tiendra qu'à vous de nous prêter les mains, car Monſieur étant l'Exécuteur teſtamentaire, il ſait comme il faut l'interprêter.

LE NOTAIRE, *prenant le teſtament, & ſe mettant en devoir de le lire.*

Voulez-vous bien avant tout écouter ce teſtament dicté par un pere, dont les volontés dernieres doivent être pour vous des loix ſacrées,

DE LYS.

Il étoit bien mal alors; car autrement, je ſais qu'en bonne ſanté...

LE NOTAIRE, *d'un ton ferme & haut.*

Voulez-vous bien me permettre de vous le lire,

DE LYS.

Je l'ai déja entendu,

LE NOTAIRE, *avec fermeté.*

Fort mal; voilà pourquoi je recommence,

M. DU NOIR, *à de Lys.*

Laiſſez; écoutons; peut-être y trouverons-nous des moyens de nullités qui nous ſont échappés...

[*Le Notaire lui jette un coup d'œil d'indignation.*]

LE NOTAIRE, *d'un ton haut & posé.*

Testament d'Isidore Remi.

« Je me trouve trop accablé pour
» espérer quelque retour à la vie : elle
» m'échappe au seul instant où j'entrevois
» comment j'aurois dû l'employer. Quel
» moment ! Vous qui lirez ce que je fais
» écrire, songez-y de bonne-heure. Un
» jour vous vous y trouverez comme moi :
» c'est alors que la vérité s'agrandit, & qu'il
» faut la reconnoître & lui rendre hommage.

M. DU NOIR.

C'est de la morale, passons, passons.

LE NOTAIRE, *le regarde encore d'un œil indigné.*

» Je déclare donc par cet acte testamentaire.

M. DU NOIR.

Ah ! nous y voici.

LE NOTAIRE.

» Avoir laissé une enfant, second fruit de
» mon mariage, entre les mains de mon
» frere Pierre-Alexis Remi, Laboureur à
» Montboson en Franche-Comté, ma pa-
» trie. Je déclare que cet enfant est ma
» fille légitime, sœur cadette de Louis Remi
» mon fils, appellé depuis de Lys, surnom
» que j'ai pris. Je déclare avoir délaissé cette
» enfant d'abord, faute d'avoir pu m'en

» charger ; & qu'ensuite entraîné par l'am-
» bition, l'avidité & le tumulte des affaires,
» errant d'ailleurs dans des pays éloignés,
« je l'ai bannie, pour ainsi dire, de ma mé-
» moire. Parvenu à un état que l'homme
» trouve heureux tant qu'il n'est pas éclairé
» par le flambeau de la mort, j'ai eu la du-
» reté de faire taire dans mon cœur tout
» ce qui me rappelloit cette enfant, dans
» le seul dessein d'accumuler tous mes biens
» sur la tête de mon fils. Sous un nouveau
» nom, j'ai oublié mes proches ; j'ai rompu
» volontairement avec eux. Endurci par la
» fortune, & rougissant de cette parenté de
» campagne, dans la fausse prévention qu'elle
» me feroit honte, j'ai manqué aux devoirs
» les plus sacrés, dont je demande pardon
» à Dieu bien sincerement ; mais mes plus
» grands remords sont d'avoir donné une
» éducation à mon fils d'après ces faux
» pricipes. Mes remords sont de l'avoir in-
» duit moi-même à cacher sa naissance,
» son pays, ses parens, & le nom de cette
« sœur que je regardois comme un obsta-
» cle à sa grande fortune. J'abjure par cet
» acte une indigne éducation ; & je crains
» bien, pour juste punition, qu'elle n'ait
» que trop germé dans son cœur. Je le
» prie en grace de me pardonner ma faute,
» & de réparer lui-même le mal que j'ai fait.
» Je le prie de rechef, & lui ordonne en

» pere de chercher sa sœur, & de lui porter » tous les regrets, tout l'amour, tous les » sentimens que j'ai manqué d'avoir envers » elle, & qui sont au fond de ce cœur ex- » pirant. Je veux qu'il partage avec elle, » en égale portion, tous les biens qui se » trouveront m'appartenir au jour de mon » décès. Je fais des vœux au Ciel pour » qu'elle vive & qu'elle entende mes der- » nieres paroles... O mon fils ! si tu la re- » vois ; si tu retrouves encore avec elle ce- » lui qui lui a servi de pere, regarde-le » comme le tien. Sans l'ambition qui m'a » emprisonné dans ces grandes villes, & qui » même a abrégé mes jours ; je mourrois » entre leurs bras, arrosé de leurs larmes, » honoré de leurs regrèts.

» Je nomme pour Exécuteur de ce tes- » tament, mon ancien ami Monsieur du » Noir, afin de lui donner les moyens de » réparer certaines fautes, persuadé que » mes derniers sentimens feront sur lui tout » l'effet que j'en attends. Nous sommes à peu- » près de même âge. Que ma fin lui serve » d'avertissement. Il entendra bien ce que » je veux lui dire. »

M. DU NOIR.

Mais tout ceci n'est pas en stile de Pratique.

DE LYS, *à M du Noir.*

Quel parti prendre, Monsieur du Noir ?

LE NOTAIRE, *se leve & dit avec énergie.*

Quel parti! Eh! Monsieur, demandez-le à vous même, à votre conscience, à votre propre cœur, & répondez d'après lui.

[Il se promene chagrin & rêveur.]

M. DU NOIR, *à demi-voix.*

Je ne vois pas comment on pourroit casser ce testament; je n'ai pas découvert le moindre mot... Mais tâchons de l'intimider. (*un peu plus haut.*) Vous n'avez rien à craindre de ces bonnes-gens; ils n'ont pas l'air bien fin; d'ailleurs ils sont si pauvres. Avec quoi suivroient-ils un procès qu'il est aisé de bâtir, & qu'on peut faire durer toute leur vie, par des retours qui me sont familiers. Je sais comme je m'y prendrai; je me fais fort de les faire mourir de faim avant qu'ils ayent obtenu par premiere sentence aucune provision.

[Le Notaire a sonné pendant ce dernier couplet, entre un domestique.]

LE NOTAIRE, *au domestique d'un ton décidé.*

Conduisez cet homme-là hors de chez moi & veillez à ce qu'il ne touche de sa vie le seuil de ma porte.

M. DU NOIR, *se levant & embarrassé.*

Comment, Monsieur, comment! Un Officier comme moi!

LE NOTAIRE, *au domestique.*

Obéissez ; qu'il sorte. (*à de Lys.*) Vous, Monsieur, restez ; j'ai à vous parler.

M. DU NOIR, *en s'en allant.*

Je me mocque de cet affront ; je me vengerai bien ; nous plaiderons, nous plaiderons.

SCÈNE VI. & *dernière.*

LE NOTAIRE, DE LYS.

LE NOTAIRE.

De pareils propos doivent être punis, & ce n'auroit pas été assez de les mépriser.

DE LYS.

Mais c'est comme Procureur qu'il parloit.

LE NOTAIRE.

Non, non, ne vous y trompez pas : ce sont de pareilles gens qui deshonorent l'état : il ne comporte pas moins qu'un autre l'obligation d'être homme de bien, de chercher la justice & la paix. J'en connois plusieurs de cette intégrité ; & tout rares qu'ils sont, ils peuvent servir d'exemple. Je vous les aurois souhaité pour conseil. Au reste, je vous le répete, ce n'est que vous même que

vous devez consulter; interrogez votre cœur & répondez.

DE LYS.

Mais une moitié dans l'héritage, une moitié, je ne puis, c'est trop .. c'est trop.

LE NOTAIRE, *avec un courroux noble.*

Hé bien, Monsieur, suivez votre indigne conseil; allez vous rendre méprisable comme lui : c'est à moi que vous aurez affaire. J'épouse le procès, & croyez qu'il ne traînera pas en longueur comme vous l'espérez. J'irai moi-même, je préviendrai les Juges de vos intentions iniques; ils ne laisseront pas languir l'honnêteté dans l'indigence : elle ne soupirera pas longtems après la justice qui lui est due. (*De Lys demeure interdit, & ne sachant ni sortir ni rester.*) Est-il possible que l'or soit ainsi votre tyran, étouffe en vous tout sentiment de vertu, & même d'équité. Si ce pere reparoissoit accusant votre avare insensibilité, vous reprochant de trahir ses volontés dernieres, méconnoîtriez-vous sa voix ?.. Hé bien, tremblez; elle va vous confondre : elle va sortir du fond de son tombeau pour vous accuser & vous faire rougir. Oui, c'est son sang qui va paroître & déposer contre vous. (*Il court au cabinet, & ouvre la porte.*) Approchez, vénérable vieillard &, vous, fille vertueuse, approchez.

(*Ils sortent tous trois en larmes; & voulant embrasser les genoux du Notaire.*)

CHARLOTTE.

O mon Bienfaiteur !

REMI.

Homme de Dieu !

JOSEPH.

O notre Protecteur !

DE LYS, *étonné, & reculant de surprise.*

Ciel ! ce sont eux ; ils ont tout entendu !

LE NOTAIRE, *avec transport.*

Levez-vous, mes amis, levez-vous... Chere fille, si vous perdez un frere, je vous en tiendrai lieu ; ma maison sera la vôtre, jusqu'à ce qu'il ait été forcé à vous rendre votre portion héréditaire.

CHARLOTTE, *allant à de Lys.*

Vous rougissez, Monsieur, de vous trouver mon frere ; & moi qui veux vous aimer, je gémis de vous trouver un cœur si peu semblable au mien. Allez, si les biens dont vous êtes idolâtre vous ont assez corrompu pour vous rendre injuste, moi je les méprise trop pour vous les disputer. (*Revenant au Notaire.*) Monsieur, qu'il rende seulement à mon pere de quoi rentrer dans cette chaumiere qu'on lui a ravie ; qu'il lui donne de quoi racheter les précieux instrumens du labourage ; c'en est assez, & nous irons con-

tens y vivre, y travailler & y mourir ensemble.

LE NOTAIRE, à de Lys.

Entendez-vous ?

CHARLOTTE.

Je ne veux point deshonorer mon frere par un procès, & lui arracher l'ame en lui demandant ce qu'il ne veut point restituer. Je lui apprendrai que peu de chose suffit à une ame courageuse. N'est-il pas vrai, mon pere, que nous n'avons pas besoin de superflu ? N'est il pas vrai, Joseph, que je serai toujours assez riche pour toi ?

JOSEPH.

Ah ! tu le sais.

REMI, *en soupirant.*

C'est donc-là cet enfant que j'ai vu si petit, que j'ai porté dans mes bras, que j'ai caressé, que j'ai pressé tant de fois contre mon sein. Je lui parlerois bien, mais il m'a dédaigné. Son ame ingrate est loin de la mienne, & nous ne nous entendrions pas...

DE LYS *est resté près de la porte, sans pouvoir sortir.*

(*Avec une exclamation sourde.*)

Ils me fuyent ! Leur mépris m'est insupportable... Ah ! je l'ai mérité.

LE

LE NOTAIRE.

[*Dans une action pleine de feu & une vivacité inattendue, court vers la porte, le saisit par le bras, le traîne rapidement en face de son oncle, en face de sa sœur. Il faut que cela soit fait avec noblesse, précision, force, grandeur, avec le vrai mouvement de l'ame.*]

Non, vous ne garderez pas cette ame avide & méprisable. Vous en prendrez une autre. A travers vos combats j'ai démêlé votre caractere... Si vous eussiez passé la porte, je ne voudrois plus vous regarder; mais vous ne vous dégraderez pas à ce point. Toute sensibilité n'est pas éteinte dans votre ame, & vous serez ému... Livrez-vous avec moi au doux plaisir d'embrasser ce vieillard dont les vertus ne peuvent que vous honorer. Cedez à son digne fils que vous aimerez, à cette sœur dont le cœur tendre appelle votre cœur. La voix de ce pere expirant ne vous auroit-elle rien dit? J'en ai été touché, moi.. Ah! voyez les larmes de cette vertueuse famille qui coulent encore; elles attendent les votres. (*dans la chaleur du sentiment.*) Allons, du courage, jeune-homme, du courage, sois des nôtres: oublie ta dorure, ton opulence, ton luxe; sois homme; sois juste; prends un cœur, pleure & connois la nature; elle ne te trompera pas, &, crois m'en, tu seras récompensé par elle.

DE LYS.

[*Pendant ce tems a les deux mains sur son visage. Il est dans l'attitude d'un homme chez qui il se fait une révolution forcée & prompte. Il ouvre les bras ; & cachant tout d'un coup sa tête dans le sein du Vieillard, il crie d'une voix étouffée.*]

Oui, j'ai un cœur, j'ai un cœur . . . je le sens . . Mon oncle, je crois revoir en vous mon pere. Je cede à vos vertus, tout me frappe malgré moi.

CHARLOTTE, *volant à lui.*

Mon frere !

JOSEPH.

Mon cousin !

DE LYS, *embrassant Charlotte & Joseph.*

J'ai été injuste, barbare, dénaturé ; je ne le suis plus ; je ne le serai plus ; je ne pourrai plus l'être. . . Je vous imiterai. . . Je vous aimerai. . . .

LE NOTAIRE, *le serrant dans ses bras.*

Bien, bien ; il est de la famille ; il est de votre sang ; il est votre frere à tous. . . . Il est digne de vous.

DE LYS.

Me pardonnerez-vous ? M'aimerez-vous encore ? Etes-vous satisfaits de mon repentir ? (*On l'embrasse pour toute réponse.*) J'éprouve un sentiment qui m'étoit inconnu. Voilà le premier vrai plaisir de ma vie ; je l'ai senti dans vos embrassemens.

REMI.

Sois toujours mon neveu : va, je n'ai point d'habits galonnés ; mais ſous cette bure groſſiere ce cœur eſt tendre & tout à toi.

LE NOTAIRE, *à de Lys.*

N'eſt-il pas vrai que la reſpiration eſt maintenant plus libre ? Il y a beaucoup de gens qui ne ſavent pas le charme qu'il y a à être bien dégagé de-là.

(De Lys embraſſe le Notaire.)

JOSEPH, *à de Lys, montrant Charlotte.*

J'étois ſon frere, & vous devenez le ſien.... Vous approuverez nos nœuds.

DE LYS

Oui ; que le partage ſoit fait ; qu'on en dreſſe l'acte, & je vais le ſigner.

CHARLOTTE.

Ecoutez-moi, mon frere ; vous êtes accoutumé au train de l'opulence, aux dépenſes que le grand monde entraîne. Non, je le répete, le néceſſaire ſuffit à notre bonheur. J'exige, & mon pere l'exige auſſi, car je lis ſes intentions dans ſes regards, j'exige que vous conſerviez ce qui eſt indiſpenſable au rang que vous avez pris ; que ſurtout les meubles & la terre ſeigneuriale ſoient à vous ſans partage.

DE LYS.

Cette générosité que j'admire me trace mon devoir. Je ne garderai rien de ce qui ne m'appartient pas. Vous êtes trois, & d'ailleurs il est des pauvres. (*en montrant le Notaire.*) Monsieur sera notre Juge, & Juge févere.

REMI.

Eh bien, Monsieur ; vous ordonnerez à notre priere qu'il accepte ce don de notre amitié : tu nous donneras ce contentement, ou tu seras un orgueilleux...

DE LYS.

Je ne le serai point ; je m'éléverai jusqu'à vous ; je consentirai à vous devoir beaucoup, parce que je me plairai, dans tous les tems, à l'avouer comme à le sentir.

LF NOTAIRE.

Ce dernier trait m'enchante ; votre cœur est né droit, juste & sensible, & tous les artifices d'un traître n'ont pu le corrompre. Il est raisonnable pourtant que vous ayez une portion un peu plus forte, parce que vous avez plus besoin de fortune que ces honnêtes-gens-ci assez riches par leur modération; mais il n'y aura point de mal que notre cher Remi & ses enfans ayent plus qu'ils ne demandent ; parce que s'ils retournent habiter la campagne, comme je le

crois, ils trouveront assez de voisins à secourir.

REMI.

Hélas ! il est bien vrai ; si je deviens heureux, je ne veux pas l'être seul. Quand j'aurai quelque chose, beaucoup d'honnêtes-gens, compagnons de ma misere qu'ils ont partagée avec constance, ne seront pas sûrement oubliés... Joseph ! Joseph ! Quelle joie nous attend ! Nous pourrons répandre quelques bienfaits.

LE NOTAIRE, *en souriant.*

Tenez, ne voilà-t-il pas déjà de l'argent placé ; mais bien avantageusement. Mes amis ! Que ce jour soit consacré à la joie ; demain nous terminerons cette affaire. Ma journée est heureusement remplie ; nous souperons ensemble. Je me trouve trop bien pour chercher d'autre compagnie.

DE LYS.

Et moi je renonce à toute autre.

LE NOTAIRE.

Voilà une famille rassemblée ; imaginez que j'en suis aussi.

(Il sonne.)

JOSEPH.

Vous en serez le Roi.

LE NOTAIRE.

Non pas, s'il vous plaît... l'ami.

(Les domestiques apportent des flambeaux, & le Notaire conduit dans son sallon le bon Remi, Joseph, Charlotte & de Lys qui tient la main de sa sœur.)

FIN.

LE
FAUX AMI,
DRAME.

PERSONNAGES.

MOnsieur MERVAL, *homme de robe.*

Madame MERVAL.

Mademoiselle CORBELLE, *sœur de Madame Merval.*

JULLER, *Célibataire.*

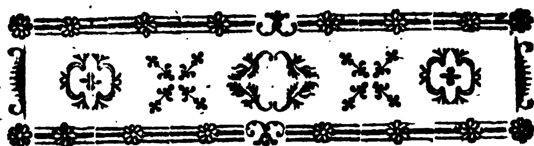
NERVILLE, *Cousin de M. Merval.*

Le petit MERVAL, *âgé de sept ans.*

UN DOMESTIQUE.

La Scène est à Paris, dans la maison de M. Merval.


E. De Ghendt sculp.



LE FAUX AMI,

DRAME.



ACTE PREMIER.



SCÈNE PREMIERE.

MERVAL.

(Il est en robe de chambre & se promene.)

JE ferai mieux ici qu'auprès d'elle... Tâchons de nous posséder... Remontons à la source de nos querelles ; & voyons, là, sans prévention de ma femme ou de moi, lequel a tort : c'est elle... oui, c'est elle... assurément, c'est elle... *(en soupirant.)* Cruel examen ! Ah ! lorsque je soupirois après l'instant qui devoit nous unir, je ne pensois pas

qu'un jour viendroit... Mais quoi ! me repentirois-je des liens que j'ai formés ? Voudrois-je les brifer s'il étoit en mon pouvoir?.. Non, non... Je l'aime donc encore... Ah ! fi je ne l'aimois pas, mon cœur éprouveroit-il le tourment qui le déchire ?

(Il s'affied & porte la main à fon front comme pour rêver en filence.)

SCÈNE II.

MERVAL, JULLER.

JULLER, *entrant & lui frappant fur l'épaule.*

EH bien ! Que fait donc-là notre ami ? A qui en a-t-il avec cet air rêveur ?.. Oh ! pour le coup voilà bien le tableau des charmes du mariage. Ces Époux, quand ils fe levent le matin avec leur bonnet de nuit, ils font une mine...

MERVAL.

Mon Dieu, Juller, laiffe-moi. Je n'ai ni fujet ni envie de rire. Jamais je n'eus plus befoin de repos.

JULLER.

Oh ! te voilà, te voilà à merveille. Lorfque Monfieur fe promene au milieu de fes belles penfées, il feroit fâcheux de le trou-

bler en si bonne compagnie. Il faut respecter les graves méditations d'un pere de famille .. Eh bien, tu peux rêver à ton aise; je te souhaite le bon jour.

MERVAL, *l'arrêtant.*

Eh non ! demeure... Mais ne viens point aigrir ma tristesse par une joie déplacée.

JULLER.

Veux-tu que je boude aussi? Soit... Eh je veux te dissiper, te distraire...

MERVAL.

Je le crois... Mais à quelle heure êtes-vous donc rentrés ce matin? Tu promenes donc comme cela toute la nuit notre petit cousin. C'est un honnête garçon; ne vas point le gâter. Nerville a rapporté de sa Province cette candeur qui s'y est réfugiée : voudrois-tu l'engager dans ce tourbillon qui lui feroit tourner la tête... Pour toi, tu as pris ton pli; tu seras toujours un vaurien... aimable.

JULLER.

J'ai conduit Nerville, dans ces jours de fêtes, au milieu de tous ces bals qui se succedent & s'éclipsent, parce qu'il faut qu'il voye tout : va, le pauvre garçon n'est pas né pour la fatigue du grand monde. La quiétude sera son lot. Il est allé se reposer depuis une heure; moi je venois passer mon sommeil avec toi; car je n'aime gueres à dormir : c'est du tems perdu.

MERVAL.

Mais feroit-il mieux employé à courir la nuit ? Quel goût trouves-tu dans un train de vie fi bizarre ?.. Et Nerville a du plaifir ?

JULLER.

Son goût tarde à fe former... Je ris encore de tout mon cœur, lorfque je fonge au fingulier contrafte que fa mine philofophique faifoit avec le ton de nos délicieufes orgies.

MERVAL.

Pour moi, je l'en eftime davantage.

JULLER.

Je veux qu'il connoiffe fon Paris. Ce n'eft pas pendant le jour que l'on voit ce qu'il y a de plus curieux. Ah ! mon ami, quelle ville ! Il y a beaucoup de gens qui y vivent foixante années fans foupçonner les merveilles qui les environnent.

MERVAL.

Je fuis peut-être de ces gens-là ?

JULLER.

Tu l'as dit. Il n'y a que deux mois que Nerville nous eft arrivé, & je gagerois qu'il eft déjà plus au fait que toi, fur le local & fur mille particularités...

MERVAL.

Nerville ne pourroit-il pas échanger toutes ces belles connoiffances contre d'autres plus utiles, plus importantes, & pour lefquelles

ſes parens l'ont envoyé préciſément en cette capitale? Les Arts, par exemple, mériteroient de l'emporter ſur toutes ces frivolités dont tu t'occupes.

JULLER.

Les Arts auront leur tour; mais au fond, que ſont-ils ſans la connoiſſance du monde? Privé de cette étude préliminaire, on n'a la clef de rien. Que de ſots ſavans! Tu ignores cette chaîne continuelle de petits plaiſirs qui renaiſſent à chaque inſtant. Soupers fins; rendez-vous; doubles intrigues menées de front & filées à bas bruit; déſeſpoir de femmes, leurs plaintes, leurs jalouſies, leurs lettres, leurs querelles, l'hiſtoire du jour ſi variée, ſi amuſante...

MERVAL.

Et l'on peut s'occuper ſérieuſement de ces bagatelles!

JULLER.

Merval; vous êtes un fort honnête homme, mais vous n'avez pas vécu... Tu n'as payé aucun tribut aux mœurs du ſiécle...

MERVAL.

Et je ne m'en repens point.

JULLER.

D'accord... Dès ta jeuneſſe l'himen s'accommodoit avec ton caractere naturellement grave & ſérieux: il te falloit une con-

duite paisible & monotone : ton bonheur fut d'être lié à tes devoirs ; ta volupté, d'être l'esclave de la chere Madame Merval ; tu portes ses chaînes presque avec orgueil. Vous imaginez vrai tout ce que vous dites ensemble : vous prenez vos rêves pour des réalités : vous êtes heureux à votre maniere ; mais, crois moi, c'est faute de connoître d'autres plaisirs. Tu n'as point joui, mon cher, tu n'as point joui... Si tu voyois comme moi l'intérieur de chaque maison, comme chacun se joue tour-à-tour ; femme, époux, fille, pere, mere ; c'est une Comédie toujours renaissante ; & le moyen de s'ennuyer sur la brillante scène du monde, sur ce théâtre si fertile en personnages changeans.

MERVAL.

Le bal t'a un peu échauffé... Quoi ! chaque maison t'offriroit un pareil scandale !

JULLER.

Oui, d'honneur ; excepté la tienne.

MERVAL.

Grand merci de la grace signalée que tu veux bien me faire.

JULLER.

Remercie le ciel qui t'a donné en partage la plus vertueuse des femmes. Je pense que c'est pour toi tout exprès qu'il l'a formée. Avoue que c'est la plus insigne faveur

qu'il ait pu t'accorder ; car si la chere Madame Merval eût été pétrie comme les autres ; oui, je gage que tu serois homme à faire du bruit, & tu conçois bien qu'on te riroit au nez.

MERVAL.

S'il y a une exception pour moi, pourquoi n'y en auroit-il pas pour d'autres?

JULLER.

C'est que le cas est si rare, si rare, qu'il est presque unique. Je connois un peu le monde. Sur quelque femme que tu arrêtes les yeux, sois sûr qu'il y a ample matiere à composer de jolis petits contes, mais tout-à-fait moraux. Que de secrettes avantures couvent dans le sein de cette jeune fille qui marche le regard baissé & d'un air si modeste ! elle paroît tranquille, ingénue, & sa main savante ourdit une trame amoureuse, travaillée de mille fils secrets qui se croisent & se répondent : cette autre femme semble n'avoir des yeux que pour son mari, l'idolâtrer ; cette apparence n'est dans la société qu'un *domino* dont on est convenu de se couvrir. Toute l'adresse consiste à le déposer subtilement, à le reprendre de même. C'est peu ; je connois plus d'un mari dont l'artifice surpasse celui de sa femme : il trompe la perfide avec un art supérieur au sien. C'est-là un vrai chef-d'œuvre ; qu'en dis-tu?

MERVAL.

Beaux portraits de pure imagination !

JULLER.

Si je te nommois avec qui nous nous ſommes rencontrés cette nuit, & la découverte que nous avons faite... Mais non. Où eſt la femme qui n'ait pas le ſecret d'éloigner ſon mari à propos, de le rappeller ſelon ſes vues ? De ſon côté il entend fort bien ce que cela veut dire : il trouve des dédommagemens : il faudroit être bien ſot pour mourir victime de cette fidélité, qu'un moment de frénéſie a fait promettre ſi ſingulierement, & qu'on a enſuite tout le tems de ſa vie pour abjurer à loiſir.

MERVAL.

Tu ne finiras pas ſitôt : te voilà retombé ſur le chapitre du Mariage.

JULLER.

Que n'es-tu venu hier avec nous ? Que n'as-tu préféré ce bal étincellant à l'uniformité du lit conjugal ? Que de folies heureuſes ! quel déſordre ! quel tumulte charmant !

MERVAL.

Je n'ai rien de caché pour toi. J'eus hier certaine criſe avec ma femme. La quitter dans ſes momens d'humeur auroit été aggraver l'affaire.

JULLER, *riant.*

L'excellent mari ! il falloit abſolument

te

e raccommoder avec elle le ſoir même, afin qu'une autre fois elle ſe mît dans le cas du raccommodement. Ce que c'eſt que l'himen ! on ſe boude ; on ſe querelle, & le tout pour mieux accomplir ſes devoirs.

MERVAL.

Tu me déſoles avec ce ton léger : c'eſt d'un ami ; c'eſt d'un confident ſenſible dont j'ai beſoin...

JULLER.

Ah ! je vous attendois là ; je vous y prends... Pourquoi m'avoir dit tantôt, laiſſez moi ; je ſavois bien que ce cœur demandoit à s'épancher. On vouloit cependant être ſeul : on n'a qu'un ami ; il eſt de trop.

MERVAL.

Pardon.

JULLER.

Tu ſais que je plaiſante volontiers ; mais qu'ami ſincere & vrai, je prends un vif intérêt à ce qui te regarde. Si je donne carriere à mes folies, c'eſt parce que je t'aime, & que ce cœur t'eſt bien connu.

MERVAL.

Sois toujours mon ami.

JULLER, *avec ſentiment.*

Eh bien, révele-moi donc le ſujet de tes peines.

MERVAL.

La plaie qui me fait ſouffrir eſt ſi ſenſi-

ble, qu'on ne peut y toucher ſans que je gémiſſe. Non, Juller, non, je ne comprends pas ce déſordre de mœurs dont tu me parles. Tu veux que je m'amuſe de ces trahiſons honteuſes. Tu as beau accumuler les exemples, ils ne juſtifient point les coupables, & je ne les crois point en auſſi grand nombre que tu le ſuppoſes. Quand ce ſeroit une vérité, il faudroit la taire, l'enſevelir. Pour moi, j'ai toujours ſuivi le bonheur en ligne droite: J'ai cherché, j'ai béni le lien conjugal; il m'uniſſoit pour la vie à celle que j'aimois, que j'eſtimois. Si la loi n'eût pas exiſté, je l'aurois créée pour aſſurer mon entiere félicité. Je n'ai jamais trouvé de loi plus ſimple, plus raiſonnable, plus digne d'être reſpectée. Tout y flatte les intentions ſecrettes de mon cœur; mais, dis-moi, pourquoi mon attente eſt-elle trompée? Je défiois le ſort de nous ôter l'amour, & ce n'eſt qu'à préſent que je reconnois quelle étoit ma préſomption. Quoi, le plus doux ſentiment de notre être eſt ſujet à s'éteindre! Ce flambeau ſi brillant & ſi pur pâlit & ne jette plus qu'une foible lueur! L'aurois-je cru, dans les premieres années de notre mariage, que ces feux ſi vifs devoient être un jour altérés. Je l'aime toujours; elle paroît encore m'aimer; qu'avons-nous donc à nous plaindre toujours l'un de l'autre? Quel eſt le démon qui nous ſuſcite à chaque inſtant de nouvelles querelles, & cela ſur un rien, abſolument ſur

rien? D'une parole à l'autre, allons, nous voilà partis, brouillés... Il y a un an que nous vivions dans une meilleure union. Dis-moi, mon cher, lorsque tu nous fis le plaisir de venir demeurer sous le même toît, d'augmenter notre société des charmes de ton esprit, elle étoit encore bien loin du point où elle est parvenue... Si cela va en continuant, tu verras un homme au désespoir.

JULLER.

Mon ami, je vais t'affliger, je le sens; mais dois-je taire la vérité? Tout charme cesse. Le tems, par une loi plus forte que nos sermens, a un effet inévitable sur nos cœurs, comme sur le reste de la nature. En émoussant la pointe du plaisir, il rallentit la tendresse, rend au caractère sa pente naturelle, le dépouille de sa sensibilité primitive. Le tems, destructeur impitoyable, éteint tout, affection, amitié, & jusqu'à l'amour des peres pour les enfans...

MERVAL.

Tu me fais frémir!

JULLER.

L'Amant le plus passionné cherche dans son cœur flétri un reste de tendresse, & surpris de lui-même, ne le trouve plus.

MERVAL.

Quoi, je perdrois par degré un sentiment plus précieux que la vie!

JULLER.

Il faut t'y attendre... Sois Philosophe.

MERVAL.

Non, si pour l'être il faut être insensible.

JULLER.

Tu as bu dans la coupe de la volupté... le vase est à sec. Plus raisonnable, cherche ailleurs le plaisir; un peu de diversion peut le faire renaître. Ris des tracasseries de ta femme; ne te brouilles pas à demi, rien n'est plus dangereux. Une rupture décente, polie & ménagée vous mettra tous deux fort à votre aise. Il viendra bientôt un âge où vous vous raccommoderez à coup sûr.

MERVAL.

Tu me connois mal. Je ne puis vivre sans l'aimer... Va, sois bien assuré qu'il ne sera pour moi aucun plaisir dans le monde, tant que nous serons éloignés l'un de l'autre.

JULLER.

Je voulois voir si ton amour étoit à toute épreuve. Il est d'un tempéramment robuste; (*avec un sourire forcé.*) j'en suis enchanté, ravi... Va, oublie ce que je t'ai dit; aime toujours ta femme. Le meilleur moyen, cependant, seroit de te dissiper, de la quitter quand la mauvaise humeur la saisira; de revenir à elle le front gai, ouvert, content, radieux, comme s'il ne s'étoit rien passé... Te voyant moins sensible, elle sera plus circonspecte.

MERVAL.

Mais, dis-moi; Je trouve un plaisir secret à pénétrer dans son cœur, à remonter à la source de nos débats, à discuter ce point intéressant. Ah! si je pouvois une bonne fois la convaincre de ses torts!..

JULLER.

Eh bien?

MERVAL.

Je lui sacrifierois les reproches que je serois en droit de lui faire; elle sentiroit....

JULLER, *feignant d'applaudir.*

Oui, oui, c'est un sentiment fort délicat, digne d'un amant... Mais prends garde qu'elle ne devienne ton tyran; car si la tête acheve de te tourner, tous mes conseils n'y feront plus rien... Allons, veux tu faire un tour de promenade?

MERVAL.

Je ne sais... Non.

JULLER.

Eh, dissipe-toi .. Veux-tu mourir d'ennui dans ta lugubre robe de chambre?

MERVAL, *d'un ton mélancolique.*

Je ne sortirai point... Nous nous rejoindrons tantôt. Nerville vient; je me sens le cœur trop serré pour parler à qui que ce soit. (*à Nerville qui entre.*) Bon jour, Nerville, bon jour; nous nous verrons une autre fois.

(*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE III.

JULLER, NERVILLE.

NERVILLE.

VOILA un bon jour bien séchement prononcé. Il m'a coupé la parole... Est-ce moi qui cause sa retraite ?

JULLER.

Non, je sais ce qui occasionne son humeur.

NERVILLE.

Eh puis-je être de moitié ?

JULLER.

Tu ne devines pas ?..

NERVILLE.

Comment, encore une nouvelle tracasserie ?..

JULLER.

Justement.

NERVILLE.

En vérité, ce train-là me désole. Mais comment s'arrangent-ils donc ?.. Merval est cependant le meilleur homme du monde, le plus indulgent, le plus doux, le plus confiant, & sa femme est honnête, complai-

ſante, affable; enfin, elle eſt en tout point le portrait de ſa ſœur; on ne ſauroit, je crois, faire de comparaiſon plus vraie, plus heureuſe, & tu ſais que Mademoiſelle Corbelle eſt jolie, ſpirituelle, charmante, douce, & ſi vive en même-temps! Non, je n'ai encore rien vu qui me plaiſe autant qu'elle; & tenez, toutes ces femmes que vous m'avez fait paſſer en revue, je ne ſais; elles ont toutes un caractere d'effronterie qu'elles veulent en vain couvrir d'une modeſtie ſimulée. Leur artifice perce, leur ame échappe dans leurs regards, tantôt hardis, tantôt froids ou dédaigneux. Elles ne me plaiſent point. Ah! quelle différence lorſqu'on rapproche d'elles, ces deux ſœurs... Quelle différence!

JULLER.

Vous avez été bien long-tems à me faire cette confidence; mais apprenez que malgré vos petites ruſes, vous n'avez point échappé à mon coup d'œil. Ah, ah! te voilà donc ſérieuſement épris.

NERVILLE.

Oui, & je voudrois bien qu'elle m'aimât.

JULLER.

Je ne crois pas l'affaire bien difficile; mais toi, tu ſeras encore fort inept à remporter une victoire aiſée.

NERVILLE.

Je n'ai d'autre ſecret pour toucher un cœur, que d'aimer beaucoup.

JULLER.

En ce cas tu éprouveras des obſtacles qui feront ton ouvrage. Tu n'es pas formé, & ces petites fillettes vous menent loin, ſurtout lorſqu'elles ont des Adorateurs de ton eſpece... Prends-y garde.

NERVILLE.

Je ne crains que de déplaire ; mais crois que je ferai l'impoſſible pour être aimé.

JULLER.

L'impoſſible !.. L'expreſſion eſt plaiſante.

NERVILLE.

N'eſt-elle que plaiſante ?.. Tiens, Juller, je t'ouvre mon cœur avec franchiſe ; ouvre-moi le tien. Ne ſerois-tu pas mon rival ? J'en tremble de peur, & je ne te parle ainſi que pour me tirer de l'incertitude où je ſuis... S'il étoit vrai qu'elle t'aimât & que tu euſſes projetté de l'épouſer, il m'en coûtera, ſans doute, il m'en coûtera ; mais je ſaurai céder à ma fatale deſtinée ; ainſi, réponds...

JULLER, *avec fatuité.*

Non, mon ami ; heureuſement pour toi, je ne ſuis point ton Rival.

NERVILLE.

Embraſſe-moi... Je ſuis au comble de ma joie, & tu ſeras déſormais le dépoſitaire de toutes mes penſées.

JULLER.

Tu le dois, & je l'exige... Nous autres hommes, dans nos mouvemens d'ouverture, nous ne nous faiſons pas ſcrupule de nous révéler mutuellement les ſecrets des femmes. Il n'eſt point d'indiſcrétion à redouter. Le nom d'ami ne permet jamais à un galant homme de n'être pas diſcret; & d'ailleurs, nos projets ſont à-peu près-les mêmes.

NERVILLE, *avec joie.*

Tu veux auſſi te marier?

JULLER, *froidement.*

Non, mon antipathie pour le mariage eſt ſi violente, que deux Époux, même heureux, me font pitié.

NERVILLE.

Tu t'abuſes étrangement.

JULLER, *riant.*

Écoute... Oui, d'honneur... Cela ſe rencontre à merveille, & nous nous accorderons fort bien enſemble.

NERVILLE.

Je ne t'entends point.

JULLER.

Tu vois par toi-même combien cette chere Madame Merval eſt adorable. Quelques obſtacles ajoutent des charmes à ſa beauté ! J'ai des vues ſur elle...

NERVILLE.

Des vues ſur Madame Merval ! Mais elle eſt mariée ; elle a ſon Époux.

JULLER.

C'eſt juſtement à cauſe de cela. Nos Demoiſelles ſont fort aimables ; mais avec elles on éprouve des embarras ſans nombre, des accidens preſque inévitables ; & toi-même, avant peu, n'en ſeras peut-être que trop convaincu.

NERVILLE.

Mais aimer une femme mariée, c'eſt s'ôter toute eſpérance, c'eſt vouloir aſpirer après un bien dont un autre eſt le poſſeſſeur légitime. Te préſerve le Ciel...

JULLER, *lui faiſant ſigne & regardant au tour de lui.*

Prends garde... Non... Heureuſement perſonne ne t'a entendu. Comme on riroit à tes dépens ! Mais je ſerois obligé d'en rougir pour toi.

NERVILLE.

Et moi je crains qn'on ne t'ait entendu

parler d'amour envers une femme aussi respectable... Où cela peut-il te conduire?

JULLER.

Mon pauvre Nerville! Je t'assigne à un an & à pareil jour; alors tu feras toi-même la réponse; elle te divertira beaucoup... Cependant tu as rencontré plus d'une femme à laquelle on pouvoit raisonnablement aspirer; & pour le peu de tems que nous avons été ensemble, je t'en ai fait connoître qui n'étoient pas douées d'une austérité farouche.

NERVILLE.

De qui me parles-tu? Sont-ce là des femmes dignes d'être aimées? On a beau dire; toutes celles qui n'ont pas un cœur honnête, fussent-elles pourvues des plus rares attraits, n'obtiennent à la fin que des mépris; & Madame Merval, je pense, est bien éloignée de cette classe...

JULLER.

Sans doute, sans doute qu'elle est l'honneur de son sexe; mais en est-elle moins femme? Ce mot dit beaucoup. Le Commentaire le plus long n'effleureroit pas la matiere. J'ai assez bien étudié son sexe, pour savoir qu'il ne se connoît pas lui-même.

NERVILLE, *ironiquement.*

Et tu le connois mieux, toi?

JULLER, *d'un ton important.*

Oui, la femme est ce que nous la faisons.

NERVILLE, *en le badinant.*

En ce cas, tu perds bien du tems & des paroles ! Cette nuit, que d'extravagances infructueuses je t'ai vu faire ! Comme tu te tourmentois ! Et tu crois que les femmes ajoutent foi à toutes ces simagrées.

JULLER.

Lorsque je les badinois ; que je les plaisantois ; que je leur faisois un ridicule de leur pudeur, ne les as-tu pas vues toutes rougir : c'est par ces petits riens qu'on familiarise les femmes avec l'habitude de céder à nos desirs.

NERVILLE.

Tu meurs d'envie de t'étendre sur le chapitre de tes exploits.

JULLER.

Mais je ne puis dire à une femme que je l'aime, qu'elle ne me croye. Elles trouvent tant de plaisir à être aimées, qu'elles souffrent volontiers des hommages équivoques, pour peu qu'elles les interprêtent comme un effet de leur beauté. Celle même qui ne veut appartenir qu'à un seul, aime à être recherchée de plusieurs, & la plus sage n'a jamais pu se résoudre à détruire d'un seul coup l'espoir de ses adorateurs.

NERVILLE.

Tous ces difcours ingénieux ne gâteront jamais dans mon efprit le tableau que je me fuis fait d'une union heureufe où régneroit cette confiance mutuelle, inviolable, qui rapproche deux cœurs. Je ne crois pas que la volupté puiffe habiter avec le crime : ce font deux chofes incompatibles, abfolument incompatibles.

JULLER.

N'eft-ce point là la morale avec laquelle tu donnas dernierement des vapeurs à fix femmes ? Toutes déferterent la place, & toi feul n'apperçus pas l'ennui dont tu étois la caufe.

NERVILLE.

Peu m'importe de déplaire à des femmes amoureufes de futilités, à de franches coquettes...

JULLER.

Avec quels yeux les as-tu obfervées ; pour ofer affurer qu'elles ne le font pas toutes? Il n'en eft pas une qui n'ait fon genre de prétention ; & la petite Corbelle, avec fa vertu d'apparat, fi elle étoit conduite avec art & préparée par degré au dernier enchantement, ne réfifteroit pas au tranfport d'un amant aimé.

NERVILLE.

Tu te trompes : sa pudeur ne ment pas ; elle est bien vraie, bien sacrée : on diroit qu'elle n'a jamais songé qu'elle est belle.

JULLER.

C'est la fureur des femmes de vouloir passer pour insensibles aux yeux de leurs amans. J'ai souvent obtenu les plus précieuses faveurs, tout en les accusant de cruauté... Use de ma recette, & tu verras par expérience qu'il y a à y gagner de toute façon.

NERVILLE.

Qui, moi ? Je pourrois faire son bonheur & le mien, & je méditerois sa ruine ! Non, je ne serai point assez faux, assez perfide, pour exciter la tendresse d'une fille sensible & sage, & pour l'avilir ensuite pour prix de sa confiance.

JULLER.

La perfidie ! Quel terme ! Et tout cela n'est qu'un jeu.

NERVILLE.

Quoi ! le deshonneur d'une femme, la discorde d'une maison, le désespoir d'un honnête homme trompé... Ce sont-là des objets plaisans ?

JULLER.

Mais elles y consentent. Il faut être de son siécle : l'esprit dominant fait loi.

NERVILLE.

Et l'amitié, la religion, l'honneur seront comptés pour rien?

JULLER.

L'amitié, la religion, l'honneur... Oh! finis avec tes grands mots. Ces conventions humaines sont des conventions factices; & le cœur né libre, ne sait point les reconnoître.

NERVILLE.

Il le doit. Il est un frein nécessaire, utile à la société, fait pour assurer à chacun son bonheur en paix, & surtout sans remords... Si tu avois des principes.

JULLER

Tu es bien bisarre avec tes grands principes! Allons, mets-les en évidence, nous en verrons les fruits. Suis ton aventure avec la petite Corbelle... Elle te menera jusqu'au sacrement, je t'en avertis.

NERVILLE, *avec noblesse.*

Ce n'est point-là ce que je redoute.

JULLER.

Oh! cela fera beaucoup d'honneur à ta sagacité.

NERVILLE.

Avant tout, je me pique d'être honnête homme.

JULLER.

Elle a de certains yeux gris... Crois-moi, ne te presse point de devenir son époux : c'est un pacte cruellement litigieux que celui qui embrasse toute la vie... Toute la vie ! songe donc.

NERVILLE.

J'y songe fort bien ; & plus j'y songe, plus je trouve qu'il n'est point de trésor au-dessus de la possession de celle avec qui je désire d'unir à jamais ma destinée.

JULLER.

Mais tente un peu l'aventure, quand ce ne seroit que par curiosité. (*Nerville s'éloigne.*) Tu ne veux plus m'écouter.

NERVILLE.

Tranchons-là. Nous avons deux âmes bien différentes. J'aime cette chere Corbelle plus que moi-même. Je n'userai point de desseins artificieux. Je ne saurai que la respecter & ne voudrai que chercher à lui plaire, à m'en faire aimer. Tant que la sœur n'aura point trahi la foi qu'elle doit à son époux, je croirai à la vertu, & j'y croirai long-tems.

JULLER.

Et si je te rends incrédule

NERVILLE.

Avoue que tu es assez avantageux.

JULLER.

JULLER.

Mais on se connoît... Si je t'annonçois sa défaite?

NERVILLE.

Sa défaite!.. Visionnaire!.. Va, je ne doute point qu'elle ne te force à des sentimens conformes à la probité, & je ris d'avance de l'embarras où te jettera ton extravagante fatuité.

JULLER, *un peu déconcerté.*

Je veux te rendre faux Prophête. Tu ne recuseras peut-être pas un fait... Mais j'entends Madame Merval. Laisse-nous, & vas mettre le tems à profit près de sa chere petite sœur.

NERVILLE.

Avant toi, mon cœur m'avoit ordonné d'y voler.



SCÈNE IV.

Madame MERVAL, JULLER.

Madame MERVAL, *entre sur la scène inquiète & rêveuse.*

JE croyois le rencontrer ici.

JULLER, *saluant Madame Merval.*

Madame, vous cherchiez...

Madame MERVAL.

Bon jour, Monsieur Juller; l'avez-vous vu ce matin?

JULLER.

Qui?

Madame MERVAL.

Qui? vous savez bien.

JULLER.

Ah! oui, Merval?

Madame MERVAL, *soupire.*

Vous n'êtes donc pas restés ensemble?

JULLER.

Non; il falloit tout de suite voler à une petite maison de campagne, pour je ne sais quelle partie de plaisir. Je ne connois point d'homme qui ait des goûts plus changeans?

Madame MERVAL.

Mais, eſt-ce qu'il n'avoit point l'air chagrin, le ton ſombre ?

JULLER.

Bon ; il rioit à gorge déployée. L'air chagrin ! oh ! ce n'eſt point là la phiſionomie qu'il porte avec nous.

Madame MERVAL.

(*à part.*) Le traître ! Après nous être quittés avec autant de froideur.

JULLER.

Il faut que vous l'ayez rendu bien heureux, bien ſatisfait ; car, je vous dis, il étoit d'une gayeté...

Madame MERVAL.

(*à part.*) Eſt-il poſſible !.. Et vous ne ſavez pas où il eſt allé ? Pardon, M Juller ; mais vous l'accompagnez ordinairement. Oh ! je n'aime point quand il s'en va ſeul & fâché.

JULLER.

Comment fâché ! encore ?

Madame MERVAL.

Oui, M. Juller ; & chaque jour ne luit que pour m'affliger davantage.

JULLER.

Mais ſa joie étoit donc ſimulée... Ah Madame, qu'il m'eſt cruel de voir la méſin-

telligence qui règne ici ! Vous ? faite pour rendre un homme fortuné, vous ne l'êtes pas. Je vous dirois... mais l'amitié me force à me taire.

Madame MERVAL.

Dites-moi par quelle contrariété deux époux que tout semble avoir réunis pour s'aimer jusqu'au dernier instant de leur vie, travaillent chaque jour à se désunir, & cela malgré une certaine voix secrette qui les rappelle sans cesse l'un vers l'autre... Monsieur Juller, vous êtes son ami.

JULLER.

Oui; mais je ne m'aveugle point sur ses défauts.

Madame MERVAL.

Il en a donc ?

JULLER.

Je lui souhaiterois, entre nous, un cœur plus riche en sensibilité. Il manque d'une certaine délicatesse qu'on ne doit pas toujours attendre d'un mari, il est vrai; mais dont il seroit redevable envers une femme de votre mérite. Je lui ai fait sentir cela plus d'une fois... Mais il n'écoute pas volontiers ce qu'on lui dit à ce sujet .. Je voudrois qu'il eût mon cœur ; il sentiroit ce qu'il doit au rare assemblage de vos perfections.

Madame MERVAL, *essuyant une larme.*

Je vois tout; mais je garderai le silence.... C'en est fait, Merval ne veut plus rien être pour moi... Qui l'eût dit dans ces jours heureux où il m'a donné tant de preuves de son amour! Jours fortunés! vous ne reviendrez donc plus... Une autre a su lui plaire. Je n'en doute plus; mon malheur est certain... Il seroit inutile, monsieur, de vous interroger. Par un ménagement cruel, vous me tairez la vérité; mais son infidélité est trop visible pour que vous puissiez la déguiser à mes yeux.

JULLER.

Madame, il ne faut jamais ajouter foi à tous ces rapports; la calomnie les invente & les perpétue; on doit toujours les supposer faux, pour sa propre tranquillité. La vérité afflige, tourmente, & ne guérit point la douleur.

Madame MERVAL.

Ah! je ne suis que trop informée des desseins qui ce matin l'ont sitôt séparé de moi.

JULLER.

Cette partie qui étoit liée?.. Elle est rompue.

Madame MERVAL.

Il se fait chaque jour un jeu de nos que-

relles : elles pourront un jour devenir plus férieufes qu'il ne l'imagine. L'ingrat ne connoît aucun ménagement. Il fe plaît à aigrir la douceur de mon caractere. Je fuis laffe de fes froideurs. Que dis-je? Il ofe dans certains momens affecter de la tendreffe.

JULLER, *d'un air furpris.*

Quoi, Madame !

Madame MERVAL.

Que je fuis malheureufe !

JULLER.

Je partage vos peines; mais ce qui me défole, c'eft que vous vous rendez telle volontairement. Il faudroit un peu plus de courage, prendre un parti...

Madame MERVAL.

Et quel parti voulez-vous que je prenne?

JULLER.

Vous avez un cœur qui s'eft fortement épris. Il y a du danger à trop aimer un mari, ou du moins à paroître l'aimer. Prenez un extérieur plus indifférent : vous le gâtez par vos careffes, par vos attentions fans nombre. On vous voit toujours livrée à mille inquiétudes déplacées. Votre tendreffe eft trop vive; un mari s'y accoutume, & reçoit

comme un tribut, ce qui, plus habilement ménagé, deviendroit une grace précieuse.

Madame MERVAL.

O ciel! comment aimer & ne point livrer son âme à l'effusion des sentimens dont elle est remplie? Comment contraindre des mouvemens si doux? Quel sera donc celui que je devrai désormais fixer avec tendresse? Où s'attachera ce cœur sensible? Qui sera mon ami si ce n'est mon époux?

JULLER.

Vous vous êtes fait sur le mariage un sistême peut être trop élevé. Vous croyez à une tendresse éternelle & sans bornes. Mais de mille personnes mariées, les trois quarts & demi, au bout d'un an, ne sont plus gueres liées que par l'estime, par un simple attachement, par une amitié tranquille & raisonnée. Si l'on conservoit la flamme & les transports du premier mois, l'on tomberoit dans un état dangereux; & le cœur, à force de sentir, s'épuiseroit & perdroit son activité pour tout autre objet.

Madame MERVAL.

Ah! c'est un effort bien cruel que de ne plus aimer celui qu'on a une fois choisi! Il me semble pour moi que je préférerois autant de ne pas exister, que de sentir mon cœur changé à ce point.

JULLER.

Que vous reviendra-t-il de vous livrer toute entiere au chagrin, de vous abſorber dans un ſeul objet, de ne plus vivre que dans les larmes.. Il eſt dangereux de fonder ſon bonheur ſur le cœur d'un époux; c'eſt-à-dire, ſur ce qu'il y a de plus inconſtant dans le monde.

Madame MERVAL.

Je ne change point; pourquoi ſeroit-il autoriſé à changer? Mon cœur n'eſt pas formé autrement que le ſien; & ſi je chéris la conſtance, pourquoi ne la connoîtroit-il pas?

JULLER, *comme ſortant d'une profonde rêverie.*

Employez un ſtratagême innocent... Feignez de l'imiter; cela pourra le ramener. Plus on accorde à un mari, plus il s'attribue de droits nouveaux. Ils ſont tous des Deſpotes altiers qui augmentent la ſervitude des Eſclaves de leurs caprices, à meſure qu'ils paroiſſent plus ſoumis. Paroiſſez vouloir vous dérober au joug, & il voudra vous retenir. Il s'endormoit dans le charme de l'abſolu pouvoir; il s'éveillera pour ſentir que le bonheur pourroit lui échapper, s'il ne s'appliquoit à le mieux mériter.

Madame MERVAL.

Quoi, il ne m'aimeroit plus ! Eh ! qu'ai-je donc fait pout le rendre infidele? Aurai-je recours à des moyens qui feront encore plus cruels pour moi que pour lui... Non, cher Merval, tu dois régner abfolument fur ce cœur ! Malheur à toi fi tu abufes de ton empire! Ah! tu ne fais pas combien tu me fais fouffrir... Pardon, Monfieur, j'ai befoin d'être feule.

[*Elle fe retire.*]

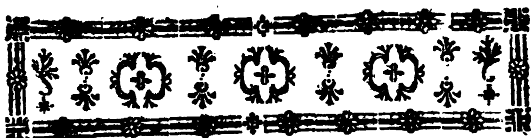


SCÈNE V.

JULLER.

Elle revient toujours à Merval. Je ne puis voir ses larmes sans ressentir un dépit secret..., Mais une femme aime à se venger d'un ingrat. Si j'ai bien étudié son cœur, elle ne connoît pas elle-même tout le fond de sensibilité qu'il renferme. Qui sait jusqu'à quel point peut varier une femme livrée à de si heureuses dispositions?.. Observons ses pleurs : mettons chaque soupir à profit. La douleur d'une femme est un véritable état de tendresse. Il vient un moment favorable ; & mon génie me serviroit mal, si je ne savois pas le saisir.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

Mlle. CORBELLE, NERVILLE.

Mademoiselle CORBELLE.

EH quoi! vous voilà encore? Il n'y a qu'un moment qu'à vos adieux, je vous croyois abſent au moins pour deux heures.

NERVILLE.

Auſſi Mademoiſelle il y a bien plus longtems que je vous ai quittée, je vous le proteſte.

Mademoiſelle CORBELLE.

Oh! point du tout, s'il vous plaît; voyez plutôt; (*elle regarde à ſa montre.*) vous êtes parti à dix heures quinze, & je penſois....

NERVILLE, *avec vivacité.*

Et que penſiez-vous? achevez, dites...

Penſiez-vous que je pourrois revenir bien

vîte ... Auriez-vous remarqué la minute de mon départ, ou celle de mon arrivée? J'aime à m'abuser : j'aime à vous représenter à mon imagination telle que je voudrois vous voir. Non, je ne puis me trouver content qu'à vos côtés. C'est-là que je suis bien. Il semble que le bonheur que vous enchaînez près de vous, fasse rejaillir sur moi ses plus purs rayons.

Mademoiselle CORBELLE.

Voilà une belle image.

NERVILLE.

J'aurai beau les choisir, les assembler toutes, jamais je n'exprimerai qu'imparfaitement ce que mon cœur sent si bien.

Mademoiselle CORBELLE.

Patience : les louanges, les protestations, les sermens mêmes, vont bientôt couler de source ... Oui, Monsieur Nerville, vous savez conter les plus jolies choses du monde. Je me fais quelquefois un plaisir de vous entendre. Je vous écoute avec intérêt; mais parlez-moi avec franchise. Si mon cœur alloit ajoûter foi à tous ces propos d'amant, en vérité je vous amuserois trop, & votre rôle ne dureroit pas assez longtems. Je sais ce que je dois penser ; ainsi je crois que nous pouvons l'un & l'autre continuer sur le même pied.

NERVILLE.

Quoi, vous voulez toujours me désespérer... Oui, dites moi plutôt une bonne fois: Nerville, vous me déplaisez; je ne puis vous souffrir; jamais vous ne parviendrez à trouver le chemin de mon cœur: dites-moi cela, Mademoiselle, plutôt que de m'outrager, plutôt que de me croire du nombre de ces vils adulateurs, qui se font un passe-tems de feindre les plus beaux sentimens du cœur humain. Je ne conçois point ces êtres faux qui osent avouer une passion qui n'existe pas; mais le mensonge de leur cœur doit passer sur leur front... Voyez le mien; appercevez-vous en lui quelques traits d'un vice si bas, si odieux, si révoltant?..

Mademoiselle CORBELLE.

Là, là, tout doucement; comme vous allez... Je vous redoute, au moins. Je ne veux pas disputer avec vous. & j'aurai plutôt fait, je pense, de vous croire.

NERVILLE, *lui baisant la main.*

Charmante, adorable & seule amie de mon cœur! Ah! n'en doutez pas... Je voudrois renfermer un aveu, peut-être trop vif, trop précipité, & toujours il s'échappe malgré moi. J'ai beau me dire: modere le penchant qui t'entraîne; ne t'abandonne

pas tout entier à son charme, peut-être hélas trompeur; il faudroit savoir avant si tu es aimé; si ce cœur, que tu adores, consent d'être à toi. Je ne puis imposer des loix au sentiment qui me maîtrise. Il s'exprime dans ma voix, mon geste, mes regards... Dès que vous paroissez mon âme entiere vole vers vous. Tout décéle un amant passionné, vrai, sincere... Méconnoîtrez-vous l'empire que vous avez sur moi, ou feindrez-vous de l'ignorer pour mieux me tourmenter?

Mademoiselle CORBELLE.

Paix, paix... Mon Dieu, comme ces hommes savent se transporter!.. Je n'ai qu'une réponse à vous faire. Il y a huit ans que ma sœur avoit mon âge; j'ai entendu Merval lui tenir les mêmes propos. Je me souviens de l'avoir vu près d'elle, & la regarder d'un air... là, tout comme vous me regardez, justement, avec ces yeux là... Eh bien, j'aurois répondu de l'union la plus parfaite, la plus durable; ma sœur ne l'espéroit pas moins. Elle croyoit à son époux de la meilleure foi du monde; elle est devenue Madame Merval. Dites, vous êtes témoin aujourd'hui, aussi bien que moi, des scènes journalieres qui se passent: après cela, prononcez sur ce que je dois penser

de toutes les proteſtations que fait un amant.

NERVILLE.

Et pourquoi m'offrir une ſituation qui nous ſeroit étrangere?.. Ah! mon cœur ne me trompe point. Je ſerois trop fortuné pour que vous ne fuſſiez pas heureuſe. Le deſir de votre félicité me dévore, me conſume. Jamais le moindre nuage ne viendroit obſcurcir nos beaux jours. Près de vous, je défie la diſcorde de nous approcher... Elle! déſunir un inſtant nos cœurs! Non, non, cela n'eſt pas poſſible.

Mademoiſelle CORBELLE.

Tout auſſi poſſible qu'entre Merval & ma ſœur, & je vous avoue que ſon exemple me détourne un peu...

NERVILLE.

Ah Dieu! qu'entends-je! Devois-je m'attendre à cette injuſtice de votre part?

Mademoiſelle CORBELLE, *ſérieuſement.*

Et de quel droit vous plaignez-vous, Monſieur?

NERVILLE.

De quel droit?.. Ah la flamme la plus vive...

Mademoiſelle CORBELLE.

Merval en diſoit autant; Merval a changé, &...

NERVILLE *l'interrompant.*

N'achevez pas.... Dites moi, ſon époux ne partage-t-il point ces déſagrémens domeſtiques ? N'eſt-il pas de moitié dans ſes peines, & pouvons-nous prononcer lequel ſouffre le plus ? Je ne ſais quelle eſt l'origine de leurs querelles; mais tous deux en ſont les victimes. Croyez-moi; lorſqu'on eſt uni par des liens ſi étroits, les chagrins ſe partagent comme les plaiſirs. Tout eſt commun; & dès qu'on s'eſtime, il faut riſquer la vie enſemble.. Vous me parlez de quelques jours orageux ; mais vous ne ſongez pas au nombre de jours ſereins qui les ont précédés & qui ſont prêts à renaître. Oui, ils renaîtront ; j'en ſuis le garant. Deux cœurs honnêtes ſe reportent l'un vers l'autre par un penchant invincible ; & ſi quelque foibleſſe momentanée les ſépare, c'eſt pour prêter un nouveau charme à leur réunion.

Mademoiſelle CORBELLE.

Voilà comme le pinceau ſait tout embellir ; mais la réalité dément un peu cette illuſion flatteuſe, ce coloris trompeur... J'en crois l'expérience.

NERVILLE, *preſque en colere..*

Achevez, cruelle, de ſaiſir un prétexte odieux pour ſignaler votre indifférence.

Achevez

Achevez de désespérer un amant qui ne respire que pour vous... Mais vous riez... Ce que je vous dis, Mademoiselle, est cependant très-sérieux. Je vois trop que vous ne m'écoutez que pour vous distraire... Je suis désolé.

Mademoiselle CORBELLE.

En vérité, vous n'êtes ni sage, ni ingénieux Pour mieux me convaincre de la douceur d'un époux, vous commencez par me faire une querelle... Que sera-ce donc ?...

NERVILLE.

Mais s'il vous en coûte tant de prononcer un mot si facile à dire, favorisez-moi d'un signe de tête... Laissez moi lire dans ces beaux yeux l'assurance de votre tendresse... Vous les baissés... là, là, seulement un petit signe, & je suis le plus heureux des hommes.

Mademoiselle CORBELLE.

Votre bonheur dépendroit d'un signe de tête ? Non, non, je ne le crois pas ; vous voulez m'aimer ; je ne puis vous en empêcher... Contentez-vous de m'aimer ; oui, aimez-moi bien En récompense je vous promets, si vous venez à me déplaire d'être assez reconnoissante pour vous en avertir sur le champ... Etes-vous satisfait ?

NERVILLE.

Je pourrois l'être d'avantage... Vous soulevez, vous appaisez mon ame à votre gré. Oui, vous êtes bien la souveraine de mon être. Cette supposition que vous venez de faire, me chagrine un peu ; mais vous seriez bien ingrate, si vous teniez contre la force du sentiment qui m'enchaîne à vous.

SCÈNE II.

Mme. MERVAL, Mlle. CORBELLE, NERVILLE.

Madame MERVAL, *en entrant*

ET vous l'écoutez, ma sœur !

NERVILLE.

Ah ! Madame.

Mademoiselle CORBELLE.

Vous nous surprenez ainsi !

Madame MERVAL.

Tu rougis... Va, chere petite sœur, à ton tour... à ton tour... Voilà les momens que j'ai passés & que je voudrois rappeller. Que ceux qui leur ont succédés ne t'arrivent jamais !

Mademoiselle CORBELLE.

Et le sûr moyen de les éviter, est de ne

point se lier au sort d'un sexe inconstant ; & qui d'entre eux ne l'est pas !

NERVILLE, *à Mlle. Corbelle, du ton du reproche.*

Toujours !

Madame MERVAL, *à Mlle Corbelle.*

Ce n'est pas cela que j'ai voulu te faire entendre, quoique je ne sois plus heureuse.

NERVILLE.

Vous n'êtes plus heureuse. Eh ! quel Démon trouble votre félicité ? Quand on a connu celle du cœur, je ne saurois concevoir comment on peut vivre sans en jouir. Tenez, je n'ai point de foi à tous ces petits différens ; ils ne doivent être regardés que comme une ombre légerement distribuée dans le tableau du bonheur.

Madame MERVAL.

Ah ! Monsieur, que votre sexe est quelquefois cruel ! Je voulois que ce secret mourut avec moi dans mon sein. Jusqu'ici j'ai eu la force de renfermer mes chagrins, de m'interdire toute plainte ; mais ce courage me manque.

NERVILLE.

Votre douleur sera bientôt un tourment pour l'ame noble de Merval.

Madame MERVAL.

Si vous saviez, Monsieur, ce qu'un cœur

bien épris souffre des tiédeurs d'un Epoux ; ses regards sont moins affectueux ; sa voix, quand il me parle, n'a plus la même tendresse ; l'indifférence a succédé aux attentions les plus passionnées. Quelle révolution ! Et la cause en demeure toujours cachée.

NERVILLE.

Merval est un homme de bien : il vous a recherchée par amour : un tel sentiment une fois conçu, ne s'altere point.

Madame MERVAL.

Tous mes vœux étoient jadis satisfaits. Merval étoit tendre & plein d'égards. Je jouissois même de l'avenir. Mais ce songe charmant s'est évanoui. Plus de confiance ; sa conduite change de jour en jour.

NERVILLE.

Éloignez de tels soupçons. Merval n'est point infidele. Croyez-vous que par l'entremise d'un honnête homme il soit impossible de vous rendre votre Epoux.

Madame MERVAL, *se jettant dans les bras de sa sœur.*

Ma chere bonne amie ! L'amertume est au fond de mon ame... Reçois un aveu terrible ! Nous sommes peut-être sur le point de nous séparer...

Mademoiselle CORBELLE.

Vous séparer ! ô Dieu !

Madame MERVAL.

Hélas ! croirois-tu que Merval me l'a presque fait entendre, & je ne te dis pas encore tout ; je lui dois des ménagemens.

Mademoiselle CORBELLE, *pleurant à moitié.*

Ma sœur !.. Ah Monsieur !.. Comme je haïrois votre sexe... Tous les hommes peuvent être des Merval.

Madame MERVAL.

Ne dis rien contre lui, ne dis rien. Je l'aime, & ses droits sont toujours bien établis dans mon cœur.

NERVILLE.

Oui, Madame, aimez-le toujours malgré ses injustices. Il connoîtra ses erreurs. Vous lui serez plus chere... Ah ! Mademoiselle, vous ne savez pas combien l'hymen a de puissance sur un cœur vertueux. Il peut s'égarer ; mais il revient plus tendre... Non, un Époux fut-il un monstre, ne pourra jamais haïr une femme qui n'aura pas cessé de mériter son estime.

Madame MERVAL.

Et vous, Nerville, est-il bien vrai que vous puissiez faire l'apologie d'un lien qui de jour en jour semble devenir plus à charge à votre sexe : ou vous aimez beaucoup, ou vous n'êtes pas sincere.

NERVILLE.

Je le ſuis : ce n'eſt point un ſentiment aveugle qui me fait épouſer une ſi belle cauſe. La plus ſaine raiſon la plaidera toujours avec avantage. L'himen, de toutes les inſtitutions, eſt la plus ſainte & la plus digne d'être obſervée. Elle confirme le penchant de deux cœurs ſenſibles. Il leur eſt impoſſible d'ajouter à ſes nœuds, & que peut déſirer de plus un honnête homme ? Il ſe trouve aſſujetti, mais c'eſt pour être plus conſtamment heureux. La loi lui donne le gage perpétuel de ſa félicité. La loi veille à prévenir l'inſtabilité qu'un moment d'erreur pourroit faire naître. J'avois toujours entendu parler avec reſpect de ce nœud ſacré. En arrivant ici, jamais je ne fus plus ſurpris que de rencontrer une foule de petits perſonnages ironiques, tranchans, qui logeoient des ames ſans vigueur dans des corps efféminés ; je les entendis déclamer contre le plus auguſte des liens, le plus utile à la ſociété. Fiers d'idées ſubtiles & non moins fauſſes, ils ſe diſent Partiſans de la volupté & en connoiſſent à peine l'ombre. Ils verſent le ridicule ſur le mariage, & tout le feu de leur eſprit ne ſert qu'a parer la débauche. Voilà les Apologiſtes du célibat... Qu'ils viennent, ces Apologiſtes impies, je les confondrai, ou plutôt ſont ils dignes qu'on leur réponde ? Non, ils ſe rendent juſtice

en fuyant les plus touchans devoirs de l'homme. Ils ne sont faits, ni pour être Epoux, ni pour être peres, ni pour être amis.

Mademoiselle CORBELLE.

J'en reconnois plus d'un à ce portrait; & les touches sont encore ménagées.

Madame MERVAL.

Ah! Nerville, je vous fais honnête, & je crois que vous êtes bien éloigné de leur ressembler.

Mademoiselle CORBELLE.

Oui,.. Mais qui peut répondre....

NERVILLE.

Encore! cruelle, encore!... Épargnez ma sensibilité. Il ne tiendra qu'à vous de me faire adorer & bénir un titre que je brûle de porter.



SCÈNE III.

Mme. MERVAL, M. CORBELLE, NERVILLE, MERVAL, JULLER.

(*Merval & Juller parlent dans le fond du Théâtre.*)

JULLER, *à Merval.*

TU ne feras jamais qu'un sot si tu écoutes ses larmes... Parle en maître... Mais, la voici; il ne faut pas rétrograder. (*Juller passe à côté de Madame Merval, lui fait une révérence profonde, & dit fort haut à Mademoiselle Corbelle*,) Tous les jours plus jolie.

Mademoiselle CORBELLE, *froidement.*

Et vous, tous les jours plus complimenteur.

MERVAL, *dans le fond.*

Elle ne me regarde point... Elle détourne la tête... Elle me dédaigne... Oui, Juller a raison. Allons, je n'encenserai plus son orgueil & je braverai ses dédains. Retirons-nous.

Madame MERVAL, *sur le devant de la Scène.*

L'ingrat! Il ne daigne point m'aborder, me voir... Il fuit ma présence. Sortons, pour donner un libre cours à mes douleurs.

(*Elle va pour sortir.*)

MERVAL.

Non, reſtez, Madame, je vous en épargnerai la peine; c'eſt moi qui dois me dérober.

Madame MERVAL.

Ma préſence vous gêne. Suivez vos deſſeins, Monſieur; éloignez-vous de moi: allez chercher le plaiſir où vous comptez le trouver, les remords viendront vous punir, & votre conduite...

MERVAL.

Ma conduite, Madame! ma conduite! Je n'en dois compte à perſonne; la mienne n'entraîne point de remords; mais la vôtre eſt d'oublier la modération & la douceur.

Madame MERVAL.

Eſt-ce moi qui vous fuis, ingrat? Si mon extrême douceur s'eſt quelquefois démentie, c'eſt vous qui m'y avez forcée; & quel cœur peut demeurer calme au milieu de ſi ſenſibles atteintes! Il faut que je vous ſois devenue bien odieuſe.

MERVAL.

Bien odieuſe! Et ſur quoi fondez-vous...

Madame MERVAL.

Vous êtes complaiſant, ſenſible envers tout autre; vous n'êtes injuſte qu'envers moi.

Mademoiselle CORBELLE, *à part.*

Dieu ! que va-t-il arriver !

NERVILLE, *à part.*

Que ne suis-je loin, ou que ne puis-je calmer !

MERVAL.

Je suis injuste ! Envers vous !

Madame MERVAL.

Et comment traiteriez-vous une femme que vous haïriez ? Ah ! je vous ai mal connu.

MERVAL, *courroucé.*

Vous m'avez mal connu !.. Eh bien, vous me connoîtrez, Madame.

Madame MERVAL.

Je ne vous ai jamais imaginé tel, sans quoi j'eusse été plus tranquille.

MERVAL, *avec une fureur contrainte.*

J'en étois trop sûr pour en douter ; & c'est ainsi que vos paroles m'offensent.

Madame MERVAL.

C'est ainsi que vous insultez à mes larmes qui m'étouffent, qui coulent malgré moi... Ah Dieu ! La mesure de mes afflictions est remplie : vous n'y pouvez rien ajouter.

MERVAL.

Des plaintes, des reproches ! Oh faites-moi grace de tous ces gémissemens.

Madame MERVAL.

Ils vous importunent... Je vois votre projet Il eſt trop bien marqué; tout me le fait connoître; votre indifférence, votre ton ironique... Vous tendez à une ſéparation. Elle vous eſt facile, Monſieur; la loi vous favoriſe.

Scène muette d'étonnement & de douleur entre Mademoiſelle Corbelle & Nerville.)

MERVAL.

Vous la demandez, Madame?

Madame MERVAL.

C'eſt vous qui dans le fond du cœur ne déſirez, n'attendez que ce moment, ne cherchez qu'un pretexte...

MERVAL.

J'entends, Madame; vous le faites naître, & vous voulez m'en laiſſer l'honneur.

Madame MERVAL.

Ah! ſi mes yeux pouvoient lire dans le fond de votre ame...

MERVAL.

Eh bien? qu'y verriez-vous?

Madame MERVAL.

Mépris, injuſtice, infidélité.

MERVAL, *échauffé.*

Vous croyez que mon cœur nourrit de tels ſentimens?

Madame MERVAL.

Oui, Monsieur, je le crois; assez de preuves me l'attestent. Cessez de dissimuler. Débarrassez-vous du fardeau qui vous pese.

MERVAL, *en colere.*

C'en est trop, Madame, vous le voulez; oui, oui, nous nous séparerons... Ah! tu ne crois plus à mon cœur.

(*Madame Merval émue fait deux pas, & voudroit courir à son Epoux. Juller se met au devant d'elle, & lui prend la main.*)

JULLER.

Ah! Madame, que je suis désespéré de tout ceci; mais voilà qui est inconcevable... Croyez-moi, n'irritez pas son courroux... Dans un instant plus calme...

MERVAL, *dans le fond du Théâtre.*

Je me retire; je ne serois plus maître de moi. [*Il sort.*]

NERVILLE.

Dans quel étonnement!

Mademoiselle CORBELLE, *courant à sa sœur & la serrant dans ses bras.*

Ah! ma sœur, ma sœur! Comment appaiser cet orage? Quelle scène malheureuse! (*A Nerville qui s'avance humblement pour lui donner la main.*) Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi. En tout tems votre sexe fut injuste, barbare; je veux le fuir & le détester à jamais.

[*Elle donne le bras à Madame Merval, qui, dans sa douleur, marche à paslent & s'appuie sur elle.*]

SCÈNE IV.

JULLER, NERVILLE.

NERVILLE.

VOILA qui eſt fatal. Malheureux moment ! Une ſcène pareille entre deux Epoux qui ne devroient que s'adorer. Ah ! ſi j'euſſe prévu cet orage ... Ils en viennent au moins à des extrémités ſérieuſes.

JULLER.

Voilà qui eſt excellent. Tout va le mieux du monde.

NDRVILLE.

Que veux-tu dire ?

JULLER.

Je vois bien que ceci te paſſe. Cette leçon eſt au-deſſus de ta candide intelligence. Ne me ſuis je pas fait fort de te prouver ...

NENVILLE.

Tu veux me rappeller tes vains propos ... Oh ! c'eſt une mauvaiſe plaiſanterie que tu n'auras pas pouſſé plus loin ; & dans ces circonſtances ...

JULLER.

Je ne m'arrête point ainſi dans ma car-

riere... Tu crois peut-être que cette mésintelligence qui regne entre ces Epoux, est l'effet du hazard : non, mon ami, c'est moi qui prépare ces petits débats pour mieux la conduire où je veux la mener.

NERVILLE, *surpris*

Qu'entends-je !.. (*a part.*) Dissimulons... Laissons le parler.

JULLER.

C'est dans ces momens de douleur & de dépit que l'on surpend un cœur qui sembloit ne devoir jamais succomber, & la plus légere pente le fait aller loin.

NERVILLE.

Quoi ! c'est toi qui semes ici la discorde... (*a part.*) Possédons-nous.

JULLER, *d'un air avantageux.*

Va, personne ne connoît mieux que moi l'art de se glisser chez une femme. Je commence d'abord par me faire l'ami de la maison ; flattant les deux Epoux en particulier, peu à peu je deviens leur confident secret, l'homme nécessaire. J'étudie leur goût, leur penchant, & les mets à profit. J'excite de petites bourasques que je fais calmer à propos, en attendant que je fasse lever la tempête fâcheuse qui doit les séparer l'un de l'autre. Pendant ces premiers jours je surviens comme consolateur. Je flatte, je propose des raccommodemens que je fais

échouer ; alors je manie à mon gré un cœur dont je connois les replis. J'y domine avec mystere, mais avec empire ; & ce qui m'amuse beaucoup, c'est ce que l'Epoux aveuglé par ce génie favorable qui les rend tous confians, ne cesse point de m'être attaché... Je ne manque pas de bons amis.

NERVILLE.

Juller, ceci passe l'inconséquence, la légereté. Si l'on te connoissoit une ame pareille... (*à part.*) Je le démasquerai, je rendrai ses attaques vaines.

JULLER.

Détrompe-toi, mon pauvre Nerville ; de telles infidélités sont en honneur dans le commerce du monde.

NERVILLE.

Tu le crois donc peuplé de gens qui te ressemblent ?

JULLER.

Tu ne m'entends point ; ce qui t'effraie est ce qui constitue la paix du ménage, ce qui la fera renaître ici. La femme n'est jamais si complaisante, si douce, si attentive, que lorsqu'elle a une intrigue secrette à voiler. L'Epoux alors est presque aussi ménagé que l'Amant.

NERVILLE.

Et tu te crois déjà plus heureux qu'un

Epoux. (*a part*) Feignons encore d'applaudir.

JULLER.

Chacun pense ainsi, s'il n'agit pas de même.

NERVILLE, *reprenant son caractere.*

Chacun pense ainsi !... Pour moi, si l'on m'imputoit injustement ce dont tu te glorifies, je regarderois cette imputation comme le plus sensible outrage ; & croyant mon honneur véritablement offensé, j'en tirerois vengeance sur l'heure.

JULLER, *éclatant de rire.*

Tu es vraiment original.

NERVILLE.

Ce n'est point-là un faux point d'honneur comme celui auquel les hommes attachent un si haut prix... Quoi ! le larcin deshonore, & l'adultere source de tous les désordres ne seroit point un crime infâme ?... Au reste, je me plais à croire que tu renonceras à ton abominable projet.

JULLER.

Suis tes petites prétentions, & laisse-moi à mes grands desseins.

NERVILLE, *avec force.*

Tu ne les acheveras point... Non.

JULLER.

Tu te fâches ; mais choisis : il faut que j'aie Madame Merval ou la petite Corbelle...

Ton

e tien-
oi. Les
que le
en ap-
prenne

ous un
e Ma-
c.
t & lui

e faite.

adame

a ex-
expri-
regar-
d'une
La ré-
ne une
n'ils al-
qu'un

qu'elle
à son

JULLER, *lèvant les épaules.*

Prononcé ! Est-ce qu'une femme prononce ? Va, mon pauvre Nerville, il se fait sur un visage des mouvemens si prompts, si légers, que l'œil connoisseur qui sait les saisir, lit les nuances des passions cachées, comme celles des passions visibles. Tu t'étonnes encore.

NERVILLE.

Tu m'en impose ... Madame Merval ne sauroit être parjure à ses devoirs. La sœur de celle... Non, garde-toi de le penser. Sur qui faudroit-il compter ? Je croirois plutôt...

JULLER.

A un miracle, qu'à la fragilité d'une femme ! Mais je les reconcilierai après les avoir brouillés. Oh ! c'est la regle. (*Nerville lui lance un regard d'indignation.*) Tu es indisciplinable, n'en parlons plus. Je te laisse à ton imagination moralisante. Je ne t'entretenois sur cette matiere, que pour débrouiller un peu tes idées provinciales fort confuses sur un pareil sujet.

NERVILLE, *avec feu.*

Tu viens de me percer l'ame. Je ne ferai point témoin insensible du deshonneur de mon ami, & je n'en resterai pas là.

JULLER, *étonné.*

Que veux-tu dire ?

NERVILLE. *très-sérieusement.*

Il faut que tu me confirmes cette prétendue puissance que tu as sur le cœur de Madame Merval. Tu t'en es vanté. Je veux savoir si c'est avec quelque fondement. Il faut consentir à passer pour un calomniateur, ou avouer que tu ne connoissois ni elle, ni toi. Si tu me donnes preuve du contraire...

JULLER.

Eh bien, si je te la donne...

NERVILLE.

Alors je passerai par où tu voudras; & loin d'épouser la sœur, je serai le premier à mépriser & à fuir un sexe aussi perfide; mais j'exige...

JULLER.

Tu exiges...

NERVILLE.

Oui, & je te parle sérieusement,

JULLER, *avec un sourire forcé.*

Il te faut cette leçon? Il te la faut? Eh bien, on te la donnera, on te la donnera.

NERVILLE, *avec force.*

Je l'attends.



SCÈNE V.

NERVILLE, *seul.*

JE commence, mais trop tard, à pénétrer ce caractere pernicieux. Ce n'est point là cette légéreté ordinaire qui prend le ton du vice pour le ton du jour. C'est un vil imposteur !.. Voilà donc ces hommes qui sont admis, fêtés, caressés dans le monde, & dont on exalte l'esprit, sans savoir qu'il prend sa source dans un cœur vicié... Mais comment Merval lui accorde-t-il son amitié, sa confiance, lui a-t-il ouvert ses foyers?.. Ah! c'est l'homme qui a la meilleure opinion d'autrui. J'ai été moi-même séduit par cet extérieur poli & brillant, qui trop souvent ici est le masque de la fausseté... Dans quelles mains j'allois tomber, & que je rends graces au pere sage qui m'a appris de bonne heure à n'estimer les objets que par les degrés de ressemblance qu'ils ont avec la vertu!.. Mais qu'il tremble; je ne souffrirai pas qu'on joue impunément mon ami.

SCÈNE VI.

Mlle. CORBELLE, NERVILLE.

Mlle. CORBELLE, *arrivant précipitamment.*

JE vous cherchois, & j'ai à vous parler.

NERVILLE.

En quoi ai-je failli ?

Mademoiselle CORBELLE, *avec un peu de sévérité.*

Mais...

NERVILLE.

Parlez, ordonnez... Je suis prêt à réparer le malheur de vous avoir déplu.

Mademoiselle CORBELLE.

Souvent on peut affliger une personne sans lui déplaire... Il me paroît que vous êtes intimement lié avec Juller.

NERVILLE.

Je vous entends... & je vous proteste bien que je ne suis rien moins que son ami.

Mademoiselle CORBELLE.

Cet aveu m'enchante... Dites-moi quelle impression a fait sur lui l'éclat de cette scène ?

NERVILLE.

Je ne puis dire qu'il en ait été affecté aussi vivement que moi.

Mademoiselle CORBELLE.

Je m'en suis apperçue.

NERVILLE.

Je ne puis encore parler. L'ombre même d'une imprudence m'allarme ; mais bientôt je pourrai répondre plus positivement.

Mademoiselle CORBELLE.

Cet homme à coup sûr est un traître ; & je lui attribue la mésintelligence qui regne entre ma sœur & son époux.

NERVILLE.

Mais comment deux cœurs aussi vertueux ne triompheroient-ils pas d'un mauvais génie ?

Mademoiselle CORBELLE.

Oh ! voilà les hommes : ils ne veulent rien entendre. Merval est le plus honnête, le plus sensible de tous, & cependant il rend sa femme malheureuse.

NERVILLE.

Peut-être que sa femme... Pardonnez...

Mademoiselle CORBELLE.

Ma sœur est aussi complaisante qu'elle est généreuse. Un excès de sensibilité peut avoir quelquefois emporté trop loin le langage de son cœur ; mais par combien de vertus elle répare cet heureux défaut. Enfin, que la cause soit grave ou non, ils n'en sont pas moins prêts à se séparer.

NERVILLE.

Ah ! je préviendrai cette rupture, je la préviendrai.

Mademoiselle CORRELLE.

Il le faut ; abordez Merval avec confiance ; détruisez les inspirations secrettes de Juller. Le ton de la vérité & de la vertu a une force naturelle sur les cœurs droits ; & s'il faut vous le dire, je croirai volontiers à l'éloquence de votre ame.

NERVILLE.

Lorsque je l'employerai pour un autre ; elle sera plus heureuse que pour moi-même.

Mademoiselle CORBELLE.

En la faisant servir à une cause si belle, vous ne devez pas craindre qu'elle vous manque dans toute autre occasion.

NERVILLE.

Je sens que je vous devrai son triomphe.

[*Il sort.*]



SCÈNE VII.

Mademoiselle CORBELLE, *seule.*

DE jour en jour je m'apperçois que je l'estime d'avantage. Il fait oublier l'intérêt de son amour, lorsqu'un autre intérêt le lui commande ; mais plutôt ne confirme-t-il pas le premier... Ah ! jugeons des bonnes actions en elles mêmes, & ne remontons jamais au principe... Si Juller pouvoit être démasqué, si la paix réconcilioit ces deux époux, cette paix si douce, & qu'un moment fatal a troublée .. Ah ! la rupture est presque aussi sérieuse, que si elle avoit un fondement réel.



SCÈNE VIII.

Mme. MERVAL, Mlle. CORBELLE.

Madame MERVAL.

AH! ma sœur! aide-moi à supporter mes ennuis. J'ai le cœur cruellement oppressé.

Mademoiselle CORBELLE.

Ma sœur! remettez-vous. Ah! j'étois bien éloignée de croire Merval... Que les hommes sont injustes!

Madame MERVAL.

Ne dis rien, ne dis rien contre lui. J'ai tort, oui, j'ai tort. Je lui devois plus de ménagement. Je suis son épouse enfin, & je sens que j'aurai toujours à me reprocher de n'avoir point sçu passer sur des riens qui sont devenus de conséquence.

Mademoiselle CORBELLE.

Comment, ma sœur?

Madame MERVAL.

Oui, je me rappelle mille occasions où mon ame a laissé échapper de ces traits d'humeur, qui, quoique légers, doivent être immolés aux regards d'un Epoux.

Mademoiselle CORBELLE.

Tu te juges avec bien de la févérité... Ah! s'il t'avoit aimée...

Madame MERVAL.

Il m'aimoit, il m'aimoit, j'en fuis bien fûre, & préfentement il ne m'aime plus. Il m'a été toujours cher ; il me l'eft encore aujourd'hui malgré fes injuftices ; & cette féparation, fi elle arrive, fera pour moi un coup mortel.

Mademoifelle CORBELLE.

Vous me faites frémir!

Madame MERVAL.

Nous voilà nous autres femmes. Il femble que nous aimions la guerre, que nous nous laffions du repos ; & toujours exigeantes ou foibles, le combat une fois engagé, nous foupirons après la paix.

Mademoifelle CORBELLE.

Elle reviendra, ma fœur, elle reviendra.

Madame MERVAL.

Heureufe dans mon infortune, j'ai trouvé une amie dans ma fœur... Mais, pardonne, j'oublie toute la terre ; je ne m'occupe que de ma douleur, de moi feule... Laiffe-moi lire enfin dans ton âme ; parle-moi fans détour ; tu ne hais point Nerville ?

Mademoiselle CORBELLE.

Dis plutôt que je l'aime... Son caractere simple, ouvert & franc m'a toujours plu. Je n'hésite point à te l'avouer; mais j'attends encore... Il est si facile de se tromper... C'est assez sur ce chapitre... Réponds aussi ingénument à ma question. N'aurois-tu pas fait un mauvais marché avec Merval; & par un certain respect ou une aveugle tendresse peut être, ne couvrirois-tu pas ses défauts d'un voile officieux & discret?

Madame MERVAL.

Non, je ne fais que d'ouvrir les yeux. Le malheur m'a instruite, & je vais t'apprendre ce que j'ai découvert. Merval est toujours l'homme que j'ai vu, lorsque, pour la premiere fois, je lui donnai ma main. L'amour, dans les premieres années, nous voila reciproquement quelques foiblesses inséparables de l'humanité. Le premier fruit de nos amours, élevé d'abord sous nos yeux, servit à prolonger notre enchantement. Plus attachée, plus tendre que jamais, j'exigeois une tendresse égale à la mienne. Je ne voyois pas que je touchois à ce terme où nous sommes heureuses lorsque le cœur d'un Epoux gagne en amitié ce qu'il perd en amour. Je voulois voir Merval toujours amant, toujours passion-

né, parce que je l'étois moi-même. Un premier mouvement d'humeur devint le germe d'un autre ; & à force d'aimer, je parvins à croire qu'il ne m'aimoit plus. Les hommes ne veulent point être importunés, même par le sentiment du bonheur. Mon cœur plaide en ce moment pour Merval. Oui, ma tendresse l'a quelquefois tirannisé. Je reconnois trop tard ma faute.

Mademoiselle CORBELLE.

A parler vrai, Merval m'a toujours paru un bien galant homme, honnête, sans orgueil, presque sans foiblesse ; cependant je l'ai vu depuis quelque-tems dire & faire des choses qu'il sembloit amener tout exprès pour te piquer, & surtout en présence de Juller. Je te l'ai déja dit ; je n'aime point à les voir ensemble.

Madame MERVAL.

Je voulois te parler de ce Juller. Je ne crois pas me tromper : ce triste jour semble fait pour m'éclairer. Ne voudroit-il pas me faire sa cour ? T'en serois-tu apperçue ?

Mademoiselle CORBELLE.

J'attendois que tu m'en parlasses la premiere. Je l'ai surpris plus d'une fois qui épioit l'instant où nous nous séparions. Va, c'est un homme dangereux.

Madame MERVAL.

On ne l'eſt avec nous qu'autant que nous ſommes ſans méfiance. Il m'avoit paru juſqu'ici l'ami de mon époux & le mien ; il m'avoit même inſpiré quelqu'eſtime, mais le bandeau tombe. Quelques mots recueillis m'ont dévoilé ſon cœur. Je me rappelle pluſieurs diſcours que j'aurois regardé alors comme un crime de mal interprêter ; & je ſuis ſi étonnée, que j'ai peine à le croire.

Mademoiſelle CORBELLE.

Je n'ai jamais aimé ni ſon eſprit, tout brillant qu'on le ſuppoſe, ni ſa phiſionomie dont il eſt d'ailleurs ſi vain. Il a un certain regard auquel je ne me ſuis jamais fiée... Je voudrois qu'il fût à mille lieues d'ici.

Madame MERVAL.

Le traître n'a fait encore que lever un coin du maſque ; il faut qu'il tombe en entier. Je veux voir juſqu'où peut monter la trahiſon d'un faux ami ; & ſur le bord de quel précipice ſon orgueil inſolent ſe flattoit de conduire une femme que ſon honnêteté rendoit facile & confiante, mais qu'on n'aura point outragée impunément.

Mademoiſelle CORBELLE.

Oui, tu dois le confondre, & le faire connoitre à Merval qu'il abuſe.

Madame MERVAL.

Mais notre petit coufin fréquente ce Juller, cela me fait de la peine. S'il époufoit fes principes, fi celui-ci en faifoit fon difciple...

Mademoifelle CORBELLE.

Ne crains rien, ma fœur ; nous nous fommes expliqués à ce fujet... Il eft bien différent, bien différent ; à préfent même il eft occupé à ménager une réconciliation prompte & parfaite.

Madame MERVAL, *avec vivacité.*

Eh bien, dis-moi, comment ?

Mademoifelle CORBELLE.

Nerville verra Merval. Une ame honnête a une éloquence touchante. Il réuffira ; crois-en le préfage de mon cœur.

Madame MERVAL, *après un moment de filence, vivement & comme fortant d'une infpiration.*

Faifons mieux, ma fœur ! Allons retirer mon fils de fa penfion ! Tu fais que Merval chérit fon enfant. Que de fois nos regards fe font croifés fur fon berceau ! En le contemplant, nous nous aimions d'avantage. Il ne pourra vivre fous nos yeux fans ramener ici la concorde.

Mademoifelle CORBELLE.

Que je t'embraffe, ma fœur ! Le projet

eſt heureux, digne de toi ; c'eſt le Ciel qui te l'inſpire. Vîte, allons le chercher... Auſſi, pourquoi l'avoir exilé chez ce pédant ? Je vous l'ai dit. Les enfans n'en ſont que plus mal loin de leurs parens, & cela porte toujours malheur.

Madame MERVAL.

Je n'ai oſé contrarier les idées que Juller avoit inſpirées à mon mari. Tu ſais qu'il ſe flatte d'être profond ſur le chapitre tant débattu de l'Éducation publique & domeſtique.

Mademoiſelle CORBELLE

Le méchant ! que je le hais ! Un enfant de ſept ans courbé ſur des Auteurs latins, quand à peine il peut s'exprimer en françois ; c'eſt apprendre de bonne heure & avec grande peine, ce qu'il oubliera dès la premiere année qu'il ſera au Régiment.

Madame MERVAL.

Tu penſes bien comme moi, ma ſœur ; mais nous écoute-t-on... Allons le chercher. Oh ! comme il va ſauter de joie !

Mademoiſelle CORBELLE.

Un petit oiſeau échappant à tire-d'aîle aux griffes de l'épervier, ne s'evaderoit pas plus content, je vous en aſſure... Mais prenons garde à ce que perſonne ne devine notre projet. Il faut ſurprendre Merval, lui preſenter ſon fils & nous jetter tous à ſon cou !

Madame MERVAL.

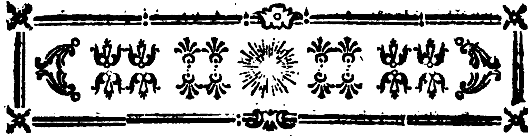
Il n'y tiendra pas ; il ſera attendri. . . Cet enfant, ſes careſſes, mon repentir, mon amour. . . .

Mademoiſelle CORBELLE, *l'interrompant.*

Partons : que ce bel amour ſoit l'ange de la paix, & qu'il ſerve à réunir deux cœurs faits pour s'aimer.

Fin du ſecond Acte.

ACTE



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERVAL, Le Petit MERVAL, UN DOMESTIQUE.

MERVAL, *tenant son fils par la main.*

(*A demi-voix à un Domestique.*)

ELLES sont sorties?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

MERVAL.

Y a-t-il longtems?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, environ depuis une heure.

MERVAL.

Bon, & d'un air fort empressé, m'as-tu dit?

LE DOMESTIQUE

Oh ! oui, Monſieur.

MERVAL.

Veille à ce que perſonne ne puiſſe nous voir avant que j'en ſois informé. (*à part.*) Elle me connoîtra enfin ; elle apprendra combien je l'aime. La préſence de cet enfant ramenera l'union & la gaieté ; c'eſt le ſignal & le garant de notre réconciliation. Je me remplis de cette douce & agréable image... Eh bien, mon fils ?

LE PETIT MERVAL.

Papa ! Oh ! que je ſuis joyeux quand je me retrouve ici ! Tout m'y fait plaiſir. C'eſt aujourd'hui un beau jour pour moi, oh bien plus beau qu'un jour de congé ! Comme je l'attendois !.. Mais courons à la chere maman ; il ne manque plus à mon bonheur, que de l'avoir embraſſée.

MERVAL.

Attends donc qu'elle ſoit de retour.

LE PETIT MERVAL.

Qu'il me tarde de ſauter à ſon cou !.. Eſt-elle allée bien loin ? Si je ſavois de quel côté il faut aller, je courrois au devant d'elle & de toutes mes forces.

(*Il ſe met en devoir de courir.*)

MERVAL, *l'arrêtant & le caressant.*

Mais la parole te revient à cette heure. Pourquoi n'osois-tu souffler un seul mot dans ta pension ?

LE PETIT MERVAL, *faisant une petite moue, & d'un air un peu chagrin.*

Mon cher pere, avez-vous jamais appris le latin ?

MERVAL.

Oui, mon fils, à ton âge j'étudiois beaucoup.

LE PETIT MERVAL.

Eh bien ! si vous savez le latin, pourquoi ne me l'enseignez-vous pas ? J'apprendrois bien mieux de vous tous ces mots difficiles, si longs à trouver dans le dictionnaire & si durs dans la bouche des maîtres.

MERVAL, *à part.*

Il m'embarrasse... Mais, mon fils, chacun a son état... Je m'occupe à présent d'autre chose... Tu as donc une grande aversion pour le latin ?

LE PETIT MERVAL.

C'est que j'ai ordinairement un grand mal de tête quand il faut rester enfermé presque tout le jour dans une étude, & cela ne se dissipe qu'aprés que j'ai bien couru.

MERVAL.

Mon ami, on ne peut cependant pas toujours se récréer. Chacun s'applique sérieusement de son côté. Il faut se rendre utile, autrement l'on n'est qu'un fardeau dans la société.

LE PETIT MERVAL.

Mais, mon cher pere, est-ce qu'on est bien utile & bien riche quand on sait le latin? Cependant ceux qui l'enseignent ont l'air bien pauvre, & n'ont pas grand esprit... Je le sais bien, moi.

MERVAL.

Mon fils! cette étude mene à des emplois que vous ne pouvez encore appercevoir, & là-dessus vous devez suivre mes volontés.

LE PETIT MERVAL, *pleurant à moitié.*

Ah! je m'efforcerai à faire de mon mieux... Si vous saviez pourtant comme nous souffrons tous sous ces maîtres! Depuis le maître de quartier jusqu'au Régent, c'est à qui nous chagrinera le plus. Ce n'est point-là votre douceur, votre esprit... Ils ne disent jamais rien d'amusant.

MERVAL.

Allons, Merval, ne soyez plus enfant. Nous verrons s'il est possible de vous rendre ici l'étude plus agréable : vous y resterez.

LE PETIT MERVAL, *avec surprise.*

J'y resterai !

MERVAL.

Oui, & pour toujours.

LE PETIT MERVAL, *avec la plus grande joie.*

Ah, mon cher pere ! en grace, en grace, ne retractez point ce que vous me faites espérer. J'apprendrai ici tout ce qu'il vous plaira. Je saurai toutes les langues à la fois si vous le voulez, pourvu que ma chere mere ou vous, me fassiez répéter.

(*Merval caresse son fils.*)

UN DOMESTIQUE, *qui entre.*

M. Juller, Monsieur.

MERVAL, *prenant son fils par la main.*

Dis à tout le monde que je suis absent. Je ne veux point qu'il me rencontre, & pour cause... Viens, mon fils.



SCÈNE II.

JULLER, UN DOMESTIQUE.

JULLER.

PERSONNE à la maison ?

LE DOMESTIQUE.

Personne, Monsieur.

JULLER.

On ne tardera sûrement pas à revenir ?

LE DOMESTIQUE.

C'est ce que je ne puis deviner, Monsieur.

JULLER.

J'attendrai.

LE DOMESTIQUE, *s'en allant.*

Soit.



SCENE III.

JULLER, *seul.*

OÙ sera-t-elle allée ? faire des réflexions... Oh ! les réflexions ne peuvent que me la ramener... Voici le moment ; le laisser échapper, ce seroit perdre tout le fruit de mon intrigue... Dès la premiere entrevue, prévenons toute réconciliation. Il n'y a plus à différer... Il faut... Oui, c'est cela... Ah ! je crois l'entendre avec sa sœur.

(Il se retire sur le devant de la Scène.)

SCÈNE IV.

Mme. MERVAL, Mlle. CORBELLE, JULLER.

Madame MERVAL, *avec affliction.*

TOUT conspire contre nous... Cruelle fatalité ! Un moment plutôt... Chere sœur, il me l'a enlevé... Nous sommes arrivées trop tard... J'interroge tous les domestiques ; ils sont muets... Je m'attendois du moins

à le trouver courant dans le jardin. Je ne vois ni le pere ni l'enfant... Ah! se sont-ils encore éloignés de moi pour mieux me punir.

Mademoiselle CORBELLE.

Voilà un tour perfide... Je vais faire mes enquêtes, après nous verrons. Oh! fut-il caché au centre de la terre, je le trouverai, je le trouverai.

(*Elle s'élance avec légereté.*)

SCENE V.

Madame MERVAL, JULLER.

JULLER.

PUIS-JE vous servir, Madame, dans la recherche que vous faites?

Madame MERVAL, *d'un ton grave.*

Vous m'attendiez, si je ne me trompe... (*à part.*) Je vais enfin te connoître.

JULLER.

Je l'avouerai; tout m'enchaîne où vous êtes. Je suis mal où vous n'êtes pas: quelque plaisir qui m'environne, je sens que loin de vous il me manque quelque chose... Expliquez-moi donc la cause de ce que j'é-

prouve... Ne craignez point de m'ouvrir votre cœur; nous sommes amis; nous le serons longtems, j'espere; vos intérets ne different point des miens... Je vous jure que c'est au prix de ma vie, que je voudrois payer le bonheur de la vôtre.

Madame MERVAL.

Monsieur, ne vous intéressez-vous point un peu trop en ma faveur, & ne craignez-vous pas d'avoir affaire à une femme qui ne pourra jamais s'acquitter envers vous, car je ne sais comment reconnoître tant d'attachement.

JULLER.

Peut-on voir l'ingratitude de votre Epoux, & demeurer insensible? Qui, vous connoissant, se persuadera jamais qu'aucun homme, à l'exception de votre mari, vous préfere une autre femme?

Madame MERVAL.

Je ne vous entends point.

JULLER.

Peut-il ainsi traiter votre beauté? Tant de perfections réunies... Il ne connoît point le prix dont vous êtes... Merval est depuis assez longtems heureux... Il a été votre adorateur; c'est un tribut que tous les hommes doivent après vous avoir vue.

Madame MERVAL.

A moi, Monſieur.

JULLER.

Le contentement, le bonheur, ſont encore des biens en votre pouvoir.

Madame MERVAL.

Je voudrois que le ſuccès fût entre mes mains. Il n'y a rien que je ne fiſſe dans cette vue ; mais quel aſcendant peut-il me reſter ſur un Epoux, après ce qui vient de m'arriver ?

JULLER.

Quelle infortune pour moi que vous ne m'ayez pas été deſtinée. Jamais vous n'auriez eſſuyé les chagrins qui vous tourmentent... Ah ! pourquoi vous ai-je connu trop tard... J'envie le ſort de Merval ; mais, ſi j'oſe le dire, une femme ainſi dédaignée, n'a plus de raiſon valable pour demeurer indifférente aux ſoins d'un conſolateur.

Madame MERVAL.

Eſt-ce vous qui parlez, Juller ?

JULLER.

Me croyez-vous le plus aveugle des hommes ? Seriez-vous à deviner le penchant qui m'entraîne vers vous ? Tout a dû ſervir à vous le confirmer. Ah ! liſez votre victoire dans mes yeux.

Madame MERVAL.

Vous ! mais vous oubliez...

JULLER.

Et quel autre pourroit mieux vous convenir ? Le ſort nous favoriſe. Nous demeurons tout près l'un de l'autre. Je pourrai vous voir, vous adorer à chaque heure du jour. Nous nous aimerons comme ces Epoux dont vous vous faites une ſi charmante idée. Je veux être avec vous comme le vôtre devroit y être... C'eſt moi qui ſais aimer. Votre bonheur ſera ſûr. Un voile impénétrable couvrira cet heureux myſtere. Vous verrez qu'il ajoute un nouveau prix... Vous m'entendez bien ?

Madame MERVAL.

Oui, je vous entends... A votre tour, écoutez-moi.

JULLER.

Ah !

Madame MERVAL.

Répondez-moi, Merval eſt-il votre ami ?

JULLER.

Ami ? mais oui, comme on l'eſt à Paris... Pourquoi mêler ſon nom à nos entretiens ?.. Vous me permettrez, d'ailleurs, de m'aimer plus que lui.

Madame MERVAL.

Il m'avoit semblé que la plus sincere affection vous attachoit à Merval ; c'étoit même ce motif, je pense, qui vous avoit déterminé à venir dans cette maison pour habiter ensemble, afin que les occasions de vous voir fussent plus multipliées.

JULLER.

Ah ! Madame, que dites-vous ? Avez-vous pû méconnoître le véritable & unique motif qui m'ait attiré près de vos charmes ?

Madame MERVAL.

Quoi ! ce n'étoit donc pas Merval ?

JULLER.

Non, je vous le jure.

Madame MERVAL.

Et quand vous le serriez sur votre sein, en lui protestant qu'il étoit votre plus cher ami, vous lui en imposiez donc ?

JULLER.

Ce n'étoit pas lui ; c'étoit vous que j'embrassois.

Madame MERVAL.

Mais concevez-vous que c'étoit une trahison ?

JULLER.

Une trahison !

Madame MERVAL.

Vous ne regardez pas comme un crime de la plus grande noirceur de dérober à un ami l'affection & la fidélité de sa femme ?

JULLER.

Madame, un amant bien épris croit tout légitime, & vous savez qu'il est des maris négligens qui méritent assurément tout ce qui leur arrive.

Madame MERVAL.

Il est des maris qui méritent qu'on les trahisse ? Supposons que mon Epoux ait des torts envers moi, que vous a-t-il fait à vous pour venir dans sa propre maison lui ravir le cœur de son Epouse ? Il vous aime ; il vous croit sincere ; il vous confie ce qu'il a de plus caché. Vous méditez tranquillement son malheur & son opprobre. Vous souriez tout bas de sa crédulité ; vous le caressez pour mieux lui percer le cœur. S'il me mettoit dans le cas de ne plus l'aimer, quel droit auriez-vous de le tromper & de le haïr ?

JULLER.

Madame, ces discours sont de l'ancien tems, & voilà une morale surannée. Ne puis je vous aimer sans le haïr ? On n'est point trompé alors qu'on ne soupçonne point l'être. Votre Epoux est étranger à

la cause que nous traitons. Elle ne le touche pas. Ne brouillons point les objets, de grace. Merval n'a rien à démêler ici.

Madame MERVAL.

Vous demandez que je m'engage avec vous dans une liaison qui me rendroit parjure aux sermens que j'ai fait à la face des autels, au fond de mon propre cœur, entre les mains d'un Epoux à qui je dois tout. Je tramerois une trahison, ou plutôt la mort contre l'amant que j'ai choisi, que j'ai préféré à tous, contre le pere de mon enfant!.. Mais, Monsieur, ne voyez-vous pas quelque chose de noir, d'injuste, d'infâme, dans un procédé pareil ? Seroit-il possible que vous chérissiez longtems la perfide qui viendroit de se deshonnorer à ses propres yeux ? Je doute même que vous l'ayez jamais pensé. Je vous aurois donc paru bien fausse, bien vile, bien méprisable... Non, Monsieur, dites plutôt que vous avez voulu m'éprouver... Cessez toute dissimulation, & rendez-moi la justice que vous me devez, & que je suppose reposer encore au fond de votre ame.

JULLER, *se retourne étonné, court ouvrir la porte d'un petit cabinet voisin, & y regarde.*

(*En revenant.*) Vous m'avez fait grand

peur ! J'ai vraiment cru que quelqu'un étoit caché là qui nous écoutoit... Ce n'est qu'en public qu'on fait la montre & l'etalage de tous ces beaux sentimens que personne n'adopte en particulier, que tant d'exemples détruisent, & qu'on abandonne enfin à la triste plume des moralistes modernes. N'avez-vous pas devant les yeux celles à qui leurs Epoux sont étrangers ? Faut-il vous les nommer ?.. Mais c'est un usage reçu.

Madame MERVAL.

Je ne vois rien que ce qui me paroît digne d'être imité. Je ferme les yeux sur le reste.

JULLER.

Je lis dans votre ame... Vous craignez... Reposez-vous sur mon expérience, rien ne percera au dehors.

Madame MERVAL, *avec dignité.*

Arrêtez : j'en ai trop entendu ; mais il falloit vous laisser parler, pour mieux vous connoître, pour mieux juger la profonde noirceur de votre ame. Vous vous êtes trompé, & vous m'avez mal connue. Je suis loin de vous aimer, & la maniere dont je vous le dis, doit vous en convaincre. Merval est le seul homme qui me soit cher; & si j'avois eu le malheur de changer à son égard, mon cœur, pour être injuste, seroit loin d'être coupable. Je vous plains d'être si méprisable

à mes yeux. Vos pareils sont le fléau de la société & les auteurs de tous ses désordres. Il est des criminels condamnés sur l'échafaud à des supplices publics qui n'ont pas causé tant de maux, & qui ont été bien moins lâches. Je ne trouve plus ici de termes pour exprimer l'horreur que m'inspirent ces hommes vils & perfides qui ne se disent les amis d'un homme confiant & vertueux, que pour venir d'un front plus assuré, souiller le lit où son cœur se repose.

JULLER.

Mais, Madame...

Madame MERVAL.

Rougissez; & si votre cœur n'est pas entiérement corrompu, connoissez le repentir, ou du moins la honte. Abjurez cet esprit faux & séducteur, qui vous sera funeste à vous-même. Félicitez-vous de m'avoir trouvée ferme contre vos discours, Je vous ravis le pouvoir de faire une infortunée, & vous épargne de nouveaux sujets de remords.

JULLER, *voulant changer de ton.*

Je vous reconnois, Madame; il faudroit ne vous avoir pas fréquentée pour s'attendre à d'autres paroles... Pardonnez : tout ceci n'étoit que pour entendre de votre bouche le vrai ton d'une honnête femme qui

répond

répond à certaines propositions. Ce ton est assez rare, & c'est même la premiere fois que je l'entends s'exprimer aussi noblement.

Madame MERVAL.

La crainte vous oblige à vouloir me donner le change sur votre bassesse. Allez, elle vous met à l'abri de toute vengeance. Mon epoux doit ignorer un aussi méprisable dessein. Comme cependant vous vous êtes intéressé à quelques-uns de nos démélés que vous avez même pris soin d'aigrir, & que je vous vois maintenant au grand jour; c'est à vous de chercher quelque prétexte honnête pour quitter cette maison. Je suppose que mon aspect vous feroit un reproche perpétuel; & je veux vous éviter l'affront de rougir devant une femme que vous avez offensée, & qui vous pardonne l'ignorance où vous étiez de ses principes.



SCÈNE VI.

Mme. MERVAL, Mlle. CORBELLE, JULLER.

Mademoiselle CORBELLE, *accourant.*

VENEZ vîte, ma sœur, venez vîte. Je l'ai trouvé. Oh, pour le coup, je le tiens. Je ne veux pas vous en dire davantage. Digne épouse ! heureuse mere ! venez.

(Elle entraîne sa sœur.)

SCENE VII.

JULLER.

QUI se feroit attendu à un pareil trait ! Est-ce haine, artifice, dissimulation ?.. Je ne la croyois pas d'un caractere si altier... Ces phisionomies douces sont quelquefois d'une fierté... J'aurai mal pris mon tems.... Aussi je voulois attendre... Comme elle m'a traité !.. Si l'on savoit cela... Ces femmes ! Eh bien, voilà la premiere, & je sens que mon orgueil s'en enflamme... Oh ! que j'aurois de plaisir à me venger !.. Si je la subjuguois, comme je lui ferois payer cher le

dépit dont je me sens rongé : elle dévoreroit à son tour... Mais qui sait après tout... Je ne crois point à cette vertu qui sonne si haut. Telle après avoir proferé d'aussi beaux discours avec un appareil imposant, se rend à bas bruit, & garde le secret. Nous verrons. Je n'abandonne point mon projet. Je changerai seulement de batteries : plus cachées, elles seront plus sures.

SCÈNE VIII.

JULLER, NERVILLE.

JULLER.

EH bien ? Qu'y a-t-il de nouveau ?.. Te voilà triste, abattu...

NERVILLE.

Je n'ai pas lieu d'être satisfait.

JULLER.

Quand on aime comme toi, cela ne peut être autrement.

NERVILLE.

Les chagrins qui oppressent le cœur de Madame Merval passent dans le cœur généreux de sa sœur... Je suis prêt de tomber dans une mélancolie affreuse.

JULLER.

Il t'est donc arrivé une disgrace sérieuse ?

NERVILLE.

Tout ce que je redoutois. Mademoiselle Corbelle aigrie contre notre ſexe, ne veut plus entendre parler de mariage.. Je viens de lui faire les propoſitions les plus reſpectueuſes, les plus paſſionnées. Savez-vous ce qu'elle m'a répondu? *Monſieur, je ne crois plus à aucun homme, après ce qui vient de ſe paſſer.*

JULLER.

Fort bien; tu mérites cela.

NERVILLE.

Et pourquoi?

JULLER.

Je te l'ai dit, mais tu ne veux pas m'en croire: voilà ce que c'eſt que d'être ſi reſpectueux, ſi paſſionné.

NERVILLE.

Toi qui te piques de l'être moins, ſerois-tu plus heureux?

JULLER.

Mais....

NERVILLE.

Il m'importe de le ſavoir. Tu devois tirer d'elle un aveu; tu t'en es vanté, du moins?

JULLER.

Eh bien; mon ami, apprends...

NERVILLE.

Acheve....

JULLER, *à voix baſſe.*

Apprends que tout eſt dit.

NERVILLE.

Quoi ! Madame Merval auroit écouté... Non, non.

JULLER.

Paix. Tu feras donc toujours candide ; tu ne croiras encore rien de tout ceci.

NERVILLE.

Elle feroit d'accord pour trahir son Epoux ?

JULLER.

Elle eſt femme... comme les autres... du ſecret.

NERVILLE, *avec chaleur.*

Il n'eſt pas poſſible.

JULLER.

Je n'ai point d'orgueil ; mais je ne vois point qu'il y ait tant à ſe récrier.

NERVILLE.

Quoi, elle ne t'a point fait rougir ! Je me ſerois trompé !

JULLER.

u es bien né pour l'être.

NERVILLE.

Et pour déteſter la perfidie... Si Madame Merval a pu trahir ſon Epoux, je ne réponds plus d'aucune femme. Je ne veux plus former aucun nœud, puiſque les plus ſaints ſont violés. Je les briſe tous. Je ne crois plus à l'amitié, à l'honneur, à rien ſur la terre... Tout cela me jette dans une miſantropie...

Autant n'être plus au monde. Où s'est donc réfugiée cette probité, cette candeur qui fait le charme de la société... Tout est perverti; pas un cœur, peut-on y penser sans frémir, qui ne recele la trahison.

JULLER.

Encore des déclamations? Du moins ne vas point faire soupçonner... Je veux bien te confier le petit arrangement que nous avons fait ensemble. Pour mieux tromper l'œil d'autrui, nous sommes convenus qu'elle feroit des caresses en public à son Epoux; (car je lui ai enjoint d'abord de se raccommoder avec lui) il est arrêté ensuite que nous paroîtrons d'une froideur extrême, quand je dis extrême, je veux dire raisonnée, sauf à nous en dédommager... Enfin, nous devons jouer un rôle fort comique & qui te surprendra dans quelques momens.

NERVILLE.

Quoi, ce seroit elle qui se prêteroit à cet artifice!.. La sœur de celle... (*avec fureur.*) Garde-toi... N'insulte pas...



SCÈNE IX.

Madame MERVAL, JULLER, NERVILLE, Mlle. CORBELLE, *portant le petit Merval entre ses bras.*

Mademoiselle CORBELLE, *avec une vivacité joyeuse.*

CACHONS à notre tour notre conquête... Je l'ai enfin emporté après m'être mise en embuscade... Il est à moi.. barricadons les portes... qu'il n'entre pas... Vengeons-nous.

LE PETIT MERVAL.

Chere Tante ! laissez entrer le cher Papa... Savez-vous bien que c'est lui qui m'a amené ici ?

Madame MERVAL.

Je te revois; mon cher fils !.. Que je baise encore ce front aimable où je démêle déjà les traits d'un Epoux... Ah ! pourquoi t'a-t-on éloigné d'une mere qui mettoit ses plus cheres délices à veiller sur ton enfance : reste avec moi, mon fils, reste avec moi; nous ne sommes point faits pour être séparés.

LE PETIT MERVAL.

Nous ne le serons plus, maman : le cher papa me l'a tantôt promis.

SCÈNE X.

Les Acteurs précédens, MERVAL, *entrant tout-à-coup.*

OUI, oui, je l'ai promis & je tiendrai parole... Ah ! ah ! vous me l'avez volé, mais je le reclame.

Madame MERVAL, *prenant son fils avec transport & le présentant à son Époux.*

Mon fils ! rends-moi le cœur de ton pere !

MERVAL, *recevant son fils & le baisant.*

Eh ! c'est moi qui voulois te le présenter ; pour qu'il fit notre paix.

Madame MERVAL, *tombant en larmes dans les bras de son Époux.*

Elle est faite, elle est faite !.. En embrassant le fils, ne songez plus qu'à la tendresse de sa mere.

MERVAL, *essuyant une larme.*

Nous avons eu tort tous deux, lorsque nous avons cru que nous ne nous aimions plus.

Mademoiselle CORBELLE, *soulevant l'enfant qui baise à la fois le pere & la mere.*

Tenez, tant qu'il sera ainsi entre vous deux, c'est lui qui vous commandera de bien vous aimer. (*Posant l'enfant à terre, & serrant*

sa sœur entre ses bras.) Ah ! chere sœur, quel moment pour mon cœur, & comme il goûte ta joie !

Madame MERVAL, *avec dignité à Juller.*

Monsieur Juller, soyez témoin d'une réconciliation aussi parfaite que nos cœurs pouvoient la desirer. Je retrouve mon Epoux tel que je l'ai toujours connu. Félicitez-moi ; voyez cet enfant qui ne sortira plus de dessous nos regards. Assurez-vous d'après notre exemple qu'il n'est rien de plus respectable que l'union conjugale, comme il n'est rien de plus cher à nos cœurs.

JULLER, *troublé.*

Madame, je suis très charmé, & vous pouvez croire...

MERVAL, *à Juller.*

C'est vous qui m'aviez conseillé de le mettre en pension chez ce maudit Pédadogue. L'ennuyeux personnage ! Sa phisionomie seule dégoûteroit de la science. J'étois tombé d'accord séduit par vos longs raisonnemens. Je l'avois ôté à sa mere pour le donner à un homme qui enseigne tout ce qu'il ne sait pas. Mais depuis un an qu'il n'étoit plus ici, il sembloit qu'il se fût mis une malédiction dans notre ménage. Nous ne savions plus de quoi nous amuser l'un & l'autre. Madame vouloit ceci, Monsieur vouloit cela ; c'étoit chaque jour de nouvelles contrariétés... Oh ! j'ai remis les choses sur l'ancien pied, & tout

n'en ira que mieux : (*prenant son fils par le menton.*) ce sera-là le point de notre raliement. (*à Madame Merval.*) Ma femme, je te le laisse ; tu l'éleveras à ta mode. Il a sept ans passés, je te le confie jusqu'à dix, après quoi je m'en charge. Nous verrons... Mais point de College ; l'instruction domestique est plus générale, plus touchante & vaut mieux, sans doute. Dans les Colléges, il est un danger presque inévitable pour les mœurs. Et où peut-il en recevoir de meilleures qu'ici ? (*à Juller.*) Je sais bien que vous m'allez répéter tout ce que vous m'avez dit là-dessus cent fois. Vous avez une éloquence terrible ; mais sur cet objet je n'en croirai que ma logique. J'agirai d'après elle, s'il vous plaît.

JULLER.

Agissez, Monsieur, agissez à votre gré ; mais pourquoi me compromettre...

MERVAL.

Oh ! je ne dis rien... Vous êtes mon ami ; après ma femme, s'entend ; mais puisque je suis en train, je vous prie de ne vous mêler en aucune façon de nos affaires domestiques. Je ne vous demanderai plus de conseils qu'en fait de plaisir. Ce nouveau langage vous étonne ; mais j'y ai réfléchi, & encore un coup, j'ai mes raisons.

Madame MERVAL.

Tant que nous serons unis, cher Merval ;

je défie le sort de nous porter de sensibles atteintes. M. Juller nous a entendus ; il sait ce qu'il a à faire, & je le crois trop poli, trop versé dans l'usage du monde, pour ne pas condescendre à nos prieres.

JULLER.

Je me suis toujours fait une loi de régler mes volontés sur vos desirs, Madame...

NERVILLE, *à Juller.*

Tu me parois bien mal à ton aise ; c'est pour la premiere fois que je te vois dans l'embarras.

JULLER, *à voix basse.*

Laisse-moi faire mon rôle ; elle fait le sien à ravir.

NERVILLE, *à demi-voix.*

Quel rôle !.. Si j'en suis le spectateur indifférent, j'en deviens le complice.

JULLER.

Tais-toi.

NERVILLE, *haut.*

Non, voilà trop longtems que je combats, c'est mon cœur que je consulte.

JULLER.

Encore une fois.

NERVILLE.

L'honneur me dicte en ce moment ce que je dois faire, & je n'écoute plus d'autre voix.

MERVAL, *étonné.*

Que veut-il dire ?

NERVILLE.

Ce n'eſt point violer un ſecret ; c'eſt rendre un hommage indiſpenſable à la vérité ; c'eſt honorer la vertu ; c'eſt démaſquer & flétrir le vice.

JULLER, *courroucé.*

Et que prétends-tu ?

NERVILLE, *à Merval.*

M. Merval, donnez-moi la main : je la ſerre, & ce n'eſt point pour vous trahir. Vous êtes un homme que j'eſtime, & je ſouffre trop en ce moment pour vous : voici la plus perfide des femmes, ou le plus infâme des hommes. Choiſiſſez.

MERVAL.

Nerville, tu m'interdis ; je ne comprends point....

Madame MERVAL.

Dans quelle ſurpriſe !

NERVILLE, *en montrant Juller.*

Il eſt un calomniateur abominable, ou vous êtes... (*s'inclinant devant Madame Merval.*) Pardonnez ; ce n'eſt pas vous qui portez ſur le front l'empreinte du crime. Mais toi, dont le regard traître & ſombre ſemble vouloir me dévorer ; toi, dont la bouche inſolente a oſé flétrir la vertu la plus pure, tombe à ſes pieds, demande-lui grace, avoue le plus noir menſonge...

JULLER.

Que signifie cette incartade provinciale ? Es-tu fou ?

NERVILLE.

Tu baisses les yeux malgré ton impudence ordinaire. Tu n'oses me regarder en face. Je lis sur ton front la pâle contenance de la rage.... Je la brave.

JULLER.

Ma vengeance ne tardera pas ; mais je sais le tems & le lieu où je dois l'accomplir.

(*Il sort.*)

NERVILLE.

Je ne crains point ton épée ; elle est de la même trempe que ton cœur.



SCÈNE XI, & *dernière.*

MERVAL, Madame MERVAL, Mademoiselle CORBELLE, NERVILLE.

MERVAL.

JE demeure ſtupéfait... Je n'ai pu dire encore un ſeul mot. Quoi ! il auroit calomnié ma femme ?

NERVILLE.

Je n'ai pu dompter le mouvement d'indignation que m'ont inſpirés ſon audace & ſa fauſſeté.

Madame MERVAL.

Je le connoiſſois vil, mais je ne ſoupçonnois pas qu'il dût pouſſer l'inſolence juſqu'à ce point ; le vice, je le vois, ne connoît point de bornes. (*à Merval.*) Je m'étois contentée de lui interdire cette maiſon, & tel eſt le ſens des dernieres paroles que je lui ai adreſſées.

MERVAL.

Que d'horreurs ! Et moi, ſéduis par la

facilité de mon caractere, j'étois la dupe de cet esprit captieux...

Mademoiselle CORBELLE.

Nerville, je suis contente de vous, & vous venez de gagner mon cœur en vous montrant l'ennemi d'un homme de mœurs aussi dangereuses. Je lui préparois une scene terrible : mais vous m'avez prévenue. Cette justice que vous avez rendue à ma sœur, ce courage, cette fermeté, ce courroux, cette indignation profonde, tout m'engage à vous en donner la récompense..... Voici ma main. Il ne tiendra plus à moi qu'elle ne vous soit assurée pour toute la vie.

NERVILLE, *lui baisant la main.*

O bonheur précieux ! Il sera toujours présent à mon cœur...

Mademoiselle CORBELLE.

Si tout le monde prenoit une résolution aussi forte, aussi décidée, la société se feroit justice à elle-même des monstres qu'elle tolere dans son sein.

MERVAL, *embrassant Nerville.*

Ah ! j'applaudis de grand cœur à cette union ; & je suis prêt, comme ma femme, à en pleurer de joie.

Mademoiselle CORBELLE.

Rentrons, ma chere sœur, rentrons ; & si vous m'en croyez, fermons notre porte à ces hommes scandaleux qui affichent le célibat & ne cherchent qu'à corrompre les mœurs les plus pures des sociétés, en violant les vertus qui en font le charme & l'honneur.

FIN

JEAN HENNUYER,

ÉVÊQUE DE LIZIEUX;

DRAME.

PRÉFACE.

Ce Drame a l'avantage d'être fondé sur l'hiſtoire, & les principaux faits qu'il renferme ſont atteſtés & connus. Il eſt donc inutile de le remettre ici ſous les yeux du lecteur, il ſuffira de lui faire connoître le perſonnage qui, jouant le premier rôle dans cette piece, eſt demeuré, pour ainſi dire, caché dans l'ombre du tableau qu'a tracé la plume des hiſtoriens. On jugera s'il méritoit d'en ſortir avec plus d'éclat.

Jean Hennuyer naquit à Saint-Quentin, Diocèſe de Laon, en 1497. Il fit ſes études à Paris au Collége de Navarre, où il fut bourſier; il y prit des dégrés, & fut reçu docteur. Après avoir reçu le bonnet, on lui confia la direction des études de Charles de Bourbon & de Charles de Lorraine.

Il paroît qu'avant ſon doctorat il avoit été précepteur d'Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme, & depuis Roi de Navarre : dans le même-temps il fut nommé profeſſeur en théologie. On ne ſçait préciſément en quelle année il parut à la Cour ; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il fut premier Aumônier de Henri II, & que ce Prince le nomma bientôt pour ſon Confeſſeur : il le fut juſqu'à la mort du Roi. Il fut auſſi Confeſſeur de Catherine de Médicis. L'on peut remarquer que ce n'étoient pas des conſciences vulgaires qu'il avoit à diriger. Nommé Evêque de Lodève en 1557, il ne prit point poſſeſſion de cet Evêché, ſans doute parce qu'on le retint à la Cour ; mais après la mort du Cardinal d'Annebaut, Evêque de Lizieux, arrivée au mois de Juin 1558, François II nomma Hennuyer à cet Evêché.

Ce fut-là, & dans les tems des fureurs de la Saint-Barthèlemi, qu'il donna cet exemple d'humanité qui seul immortalise sa vie. Le Lieutenant de Roi de sa province étant venu lui communiquer l'ordre qu'il avoit reçu de la Cour de massacrer tous les Huguenots de Lizieux, Jean Hennuyer, s'y opposa fermement, & donna acte de son opposition; il obtint de lui qu'il surseoiroit au massacre, & par ce sage délai, il préserva les Calvinistes de sa ville & de son Diocèse.

Je sais qu'on a voulu lui ravir la gloire d'avoir sauvé les Religionnaires; mais plusieurs historiens se sont accordés à lui en conserver tout l'honneur. On croit sur de bien moindres preuves des crimes attroces & antiques qui effrayent l'imagination, pourquoi auroit-on de la peine à ajouter foi à une action, qui dans le fond n'est qu'humaine? Tout panégyriste que je

ſuis, je crains même qu'on ne l'admire trop.

On a beaucoup écrit & diſputé pour ſavoir ſi cet Evêque avoit été Dominicain ou Sorboniſte ; il fut homme, ce qu'on ne peut pas totalement affirmer de tous ſes contemporains.

Ceux qui voudront voir ſon portrait iront le chercher dans le réfectoire de la maiſon de Navarre.

Il mourut en 1578, étant doyen de la faculté de théologie de Paris ; ainſi il vécut environ quatre-vingt ans, dans les tems les plus orageux qu'offre notre hiſtoire. Il n'eſt pas inutile de remarquer qu'il a vécu ſous les régnes de Charles VIII, de Louis XII, de François I, de Henri II, de François II, de Charles IX, & de Henri III ; ce qui a pu ſervir, je penſe, à lui rappeller que les Rois ne ſont pas immortels ; vérité trop

peu ſentie ſous les longs régnes. Comme le ſéjour habituel de la Cour où il paſſa preſque toute ſa vie, ne put ébranler ſes vertus, on peut avancer, je crois, qu'elles étoient vraiment ſolides.

C'eſt un grand & mémorable exemple que celui d'un Evêque qui, tandis que Rome (*a*) & toute la Catholicité autoriſe & conſacre ces meurtres au nom de Dieu, les a en horreur, s'oppoſe aux ordres d'un Roi foible & fu-

(*a*) La nouvelle de la mort de Coligni, & du maſſacre fut reçue à Rome avec les tranſports de la joie la plus vive. On tira le canon, on alluma des feux, comme pour l'événement le plus avantageux; il y eut une meſſe ſolemnelle d'action de grace, à laquelle le Pape Grégoire XIII, aſſiſta avec tout l'éclat que cette Cour donne aux cérémonies qu'elle veut rendre illuſtres. Le Cardinal de Lorraine récompenſa largement le courier, & l'interrogea en homme inſtruit d'avance. (*Eſprit de la Ligue tome II.*)

rieux, d'une Cour lâche & vindicative, & défend avec courage ces victimes infortunées que profcrivoient le fanatifme & une politique non moins aveugle & non moins barbare. Il n'a pas été le feul homme en place qui fe foit diftingué par la même fermeté ; mais ce zele, cette humanité dans un Prêtre vivant à la Cour, & Confeffeur d'un Roi, frappe bien davantage, & a droit encore aujourd'hui de nous étonner.

Qu'il a été petit le nombre de ceux qui ne fe montrerent pas alors indignes, je ne dis pas du nom de Chrétien, mais du nom d'homme (*)! A

(*) L'ardeur du pillage échauffa encore le carnage ; Brantôme rapporte que plufieurs de fes camarades, gentils-hommes comme lui, y gagnerent jufqu'à dix mille écus. Les pillards n'avoient pas honte de venir offrir au Roi & à la Reine les bijoux précieux, fruits de leurs brigandages, & ils étoient acceptés. *Ibid.*

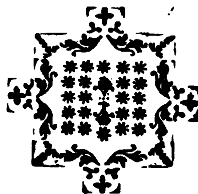
peine cinq ou six militaires paroissoient avoir conservé dans ce temps quelques traces de justice & de lumiere naturelle ; les autres commandans de provinces furent des forcénés, qui ne differerent pas beaucoup de ces dogues dont se servirent les Pisarres & les Vasco-Nunés, lorsqu'ils alloient à la chasse des malheureux Indiens qu'ils faisoient dévorer. Ces dogues guerriers étoient disciplinés & soudoyés comme eux. Ils obéissoient comme eux, & le savant auteur des Recherches Philosophiques sur les Américains dit qu'on trouva dans l'ancien état militaire de ce temps-là, que le dogue *Hérécillo* gagnoit deux réaux par mois pour services par lui rendus à la Couronne. Je ne sais si ceux qui servirent si bien Charles IX & sa digne Cour furent aussi bien récompensés ; mais je maintiens leur barbarie comme beaucoup plus incon

cevable. L'hiſtoire ne marque pas qu'ils ayent eu le même gout que leurs confreres pour la chair humaine. . . . .

. . . .

P. S. Ce Drame a paru pour la premiere fois, imprimé à Lauzanne, au mois d'Août 1772. Ce n'étoit pas ſans deſſein que l'auteur avoit choiſi le retour précis de la ſeconde année ſéculaire qui rappelloit l'époque de l'horrible maſſacre de la Saint-Barthelemi. C'étoit après deux cents années une eſpece d'expiation offerte à l'humanité, au nom de la Patrie, & un hommage rendu à la vraie Religion dans la perſonne d'un Prêtre qui la repréſentoit alors preſque ſeul. Tout foible qu'eſt l'ouvrage, puiſſe-t-il être un monument que le fanatiſme atroce ou ridicule (car il y en a de deux ſortes) ne trouvera plus ni appuis, ni défenſeurs !

On a imprimé plusieurs fois cette Piece sous le nom de Monsieur de Voltaire. Cette erreur des Libraires contrefacteurs n'étoit pas faite pour durer long-temps ; & l'on n'a pu sans doute soutenir un moment la comparaison, auprès de cet illustre Ecrivain, que par cette même horreur pour la persécution qui anime également l'Auteur de ce Drame.



PERSONNAGES.

JEAN HENNUYER, *Evêque de Lizieux.*
LE LIEUTENANT DE ROI *à Lizieux.*
SIMON, *Grand-Vicaire de l'Evêque.*
LES CURÉS *de Lizieux.*
TROUPE DE PRÊTRES.
TROUPE D'OFFICIERS.

ARSENNE *pere, habitant de Lizieux, Protestant.*
ARSENNE *fils, époux de Laure, Protestant.*
LAURE, *sœur d'Evrard, Protestante.*
EVRARD, *habitant de Paris, Protestant.*
SUZANNE, *Protestante, amie de Laure, & parente d'Arsenne.*
CLEVARD, *Protestant.*
THEVENIN, *Protestant.*
MENANCOURT, *Protestant.*
DUGAS, *Protestant.*
FOULE DE PROTESTANS.

La Scène est à Lizieux. L'action se passe le 27 Août 1572.









JEAN HENNUYER, ÉVÊQUE DE LIZIEUX.

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'appartement de Laure. Une grande armoire est entr'ouverte.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Laure range plusieurs vêtemens & linges, elle se plaît à considérer un justaucorps galamment orné.)

LAURE, *seule.*

IL avoit celui-là le jour qui combla nos vœux ! Cher époux, il me semble le voir sur toi... Et cette écharpe... Qu'il étoit bien !.. (*Elle baise l'écharpe & la serre avec soin. Elle prend un petit coffret dans lequel*

ſont des lettres & quelques joyaux.) Lettres chéries ! vous êtes mon tréſor. (*Elle lit & ſoupire en ſouriant, conſidérant quelques bijoux.*) Aimable en tout, on le reconnoît juſques dans ſes dons (*Elle prend une bague.*) Il y a un an que j'ai reçu ce premier gage, je tremblois encore, & nous n'oſions eſpérer... Qui m'eût promis alors que ſix mois après... Comme tout ce temps s'eſt écoulé ! il n'a duré pour moi qu'un inſtant... Oui, mais ces huit jours d'abſence, ces huit jours me paroiſſent des années... Il devroit être de retour... Comme je l'attends !.. Reviens, mon cher Arſenne, reviens, ta tendre Laure ſent trop qu'elle ne vit plus ſans toi... (*Elle prête l'oreille.*) A chaque minute il me ſemble l'entendre, & je ſuis toujours trompée. (*Elle ferme le coffret, & le r'ouvrant tout de ſuite, elle en tire une lettre.*) Que je liſe encore celle-ci. (*Preſſant la lettre contre ſon ſein.*) Quelle ame ! quel enjouement naïf ! quelle vérité ! (*On frappe, Laure jette tout par terre, renverſe des chaiſes, & courant toute émue à la porte, elle l'ouvre en criant avec une reſpiration agitée.*) Oh ! c'eſt lui, c'eſt lui !



SCÈNE II.

LAURE, SUZANNE.

LAURE, *appercevant Suzanne, recule d'un air surpris & fâché.*

QUOI ! vous, Suzanne ?

SUZANNE, *un peu interdite.*

Ma bonne amie, d'où vient donc ce triste étonnement ? Mon abord vous est-il fâcheux ?

LAURE, *réparant le désordre.*

Non, non, ma chere cousine ; pardon ; mais je croyois que c'étoit mon époux... Il n'est pas encore arrivé, jugez de ma peine.

SUZANNE.

Pour un jour de retard faut-il tant s'alarmer ?

LAURE.

Comment, pour un jour ?.. Comptez-vous un jour, depuis avant-hier à deux heures qu'il m'avoit promis d'être à Lizieux... Nous sommes allées au-devant de lui, il nous a fallu revenir seules.

SUZANNE.

Chere coufine, que ne vous a-t-on pas dit hier au foir pour vous tranquilifer fur ce retard ?

LAURE.

Ah ! ma bonne amie ; fi vous aviez aimé, vous fçauriez que les mots ne tranquilifent pas.

SUZANNE.

Vous devez cependant vous faire une raifon. On ne s'en va pas de Paris comme l'on veut. Songez donc qu'il a là toute vôtre famille avec une bonne partie de la fienne ; une vifite d'un côté, une affaire de l'autre, deux ou trois jours font bientôt paffés.

LAURE.

S'il favoit mes inquiétudes, rien ne l'auroit du arrêter.

SUZANNE.

Voilà comme le plaifir eft toujours mêlé d'un peu de peine... Vous vous êtes fait une fête d'aller à Paris voir célébrer ce grand mariage (*a*) de la fille de Médicis

(*a*) Les nôces de Henri, Roi de Navarre, & de Marguerite, fœur du Roi, furent célébrées avec une pompe vraiment royale. *Efprit de la Ligue*, *Tome II*.

avec le Roi de Navarre, vous avez voulu être témoin de cette alliance qui ſcelle notre réconciliation avec les Catholiques... Qu'elle a du être brillante cette fête, tous les viſages devoient être bien joyeux! .. Je n'ai jamais regretté d'être ſeule que dans cette circonſtance, parce que je n'avois pas, comme vous, un mari avec lequel j'aurois pu faire ce petit voyage; mais quand on eſt fille, il faut reſter à la maiſon.

LAURE.

En vérité, toutes ces fêtes ſi vantées, ſi pompeuſes, paroiſſent bien plus belles de loin, & ſurtout dans les récits que l'on en fait; de près on voit peu de choſe. Le tumulte, le bruit vous étourdiſſent, & le cœur demeure froid. . . Ce que ces fêtes ont eu pour moi de plus agréable, c'eſt qu'elles m'ont donné l'occaſion de revoir encore mes chers parens. J'ai eu auſſi l'avantage d'avoir amené avec moi un frere que j'aime, & qui eſt le meilleur ami de mon époux.

SUZANNE.

Sans doute; c'eſt bien ſon meilleur ami.. Ils ne ſont bien contens que lorſqu'ils ſe trouvent enſemble; c'eſt une union auſſi rare que charmante.

LAURE.

Juſqu'ici ſon cœur a été libre; je vous

drois bien qu'une fille de Lizieux pût le toucher & l'arrêter pour toujours dans cette ville, comme Arſenne a ſçu m'y fixer. (*Elle jette un regard à Suzanne.*) M'entendez-vous, chere Suzanne ? Pourquoi rougir ?..

SUZANNE, *baiſſant la tête.*

Oh ! nous parlerons de cela, ma bonne amie... Ce ſera pour un autre moment, s'il vous plaît.

LAURE.

Vous vous défiez de l'amour, chere Suzanne, & vous n'avez pas abſolument tort : mais je vous l'aſſure, quand il ſubjugue deux ames honnêtes, il ne peut qu'ajouter à leur bonheur.

SUZANNE.

Vous l'avez trouvée cette ame honnête qui ſympathiſe ſi bien avec la vôtre ; moi, je ne puis me flatter d'être auſſi heureuſe. Deux mariages fortunés ſont trop rares pour eſpérer de les voir ſe ſuccéder dans le cours de la même année.

LAURE.

Pourquoi, couſine ?.. Le ſecret d'être heureux conſiſte à ſe bien aimer ; alors tout ſe conforme de ſoi-même à nos deſirs. Il eſt une douceur qui abſorbe les chagrins de la vie ; le cœur de l'un eſt dans celui de l'autre ; on ne penſe, on n'agit qu'enſemble,

& ſouvent on eſt prêt tous les deux à ſe dire une même choſe... Quels doux épanchemens ! quelle confiance ! quel cercle d'heures fortunées !.. Non, l'exiſtence n'eſt vraiment précieuſe que pour deux époux qui s'aiment, & je préférerois aujourd'hu de perdre le jour, plutôt que ce ſentiment délicieux.

SUZANNE.

C'eſt cette crainte même de perdre un cœur qui m'auroit aimé, qui me fait redouter un engagement ſérieux... Que de ſouffrances au moindre nuage, à la plus légere ſéparation !.. Voyez par vous-même, vous allez paſſer quelques jours à Paris avec Arſenne ; au moment du retour, des affaires l'y retiennent malgré lui ; il vous laiſſe revenir accompagnée de votre frere ; il tarde un peu plusqu'il n'a promis, & vous voilà dans des inquiétudes cruelles, dans les tranſes les plus douloureuſes ; j'ai cru hier ne pouvoir jamais vous en faire revenir. Et dites-moi ſi tous vos contentemens ne ſont pas trop payés par de pareils troubles ?

LAURE.

Oh non, ma bonne amie ; l'abſence, il eſt vrai, eſt cruelle ; mais le retour... Ah ! chere Suzanne, comme mon cœur vole au-devant de lui ! Vous le connoiſſez, couſine ; qui peut mieux juger s'il mérite d'être

moins aimé ? Une bonté de cœur toujours égale, un heureux caractere, une gayeté franche; quelles vertus n'a t il pas?.. Mon frere lui ressemble beaucoup; je voudrois bien qu'il put vous inspirer le même amour!

SUZANNE.

Revenons, chere cousine, à ce que vous avez vu à Paris... Vous ne m'en avez déjà donné que des détails fort abrégés, qui ne me satisfont pas entiérement. Depuis que vous êtes de retour, on ne peut ni jouir de vous, ni vous faire parler comme l'on voudroit; vous retombez toujours sur le charme du mariage.

LAURE.

Que tu es cruelle! Eh! comment ne pas parler en tout tems de ce qu'on aime?



SCENE III.

LAURE, SUZANNE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MADAME, le papa Arſenne va deſcendre pou déjeuner avec vous... Il dit qu'il veut vous tenir compagnie en attendant ſon fils.

LAURE, *ſe levant avec joie, à Suzanne.*

Allons, allons au-devant de lui... Le digne vieillard !.. Je le reſpecte autant que je l'aime.

SUZANNE, *riant.*

Eh ! le voilà déjà, le cher homme !...

LAURE.

Il n'a point ſa canne, ma couſine... Aidons-le à marcher... Je crains toujours à ſon âge...

(Elles vont au-devant de lui ; pendant ce tems on apporte une table, ſur laquelle on ſert le déjeuner, du vin d'un côté, du lait de l'autre.)



SCÈNE IV.

ARSENNE *pere*, LAURE, SUZANNE.

ARSENNE *pere*.

BON jour, ma chere fille. Et toi, Suzanne, déja ?.. Tu es matineuſe... fort bien, je t'en félicite, & je t'en remercie pour elle... (*Il s'aſſied.*) Que j'aime à vous voir enſemble !.. De quoi vous entreteniez vous là toutes deux, mes aimables enfans ?

SUZANNE.

De tout ce qu'elle a vu de curieux à Paris... Oh ! quand viendra mon tour d'aller voir cette grande ville ?

ARSENNE *pere*.

Bientôt, bientôt, ma niece... En attendant nous en cauſerons tout en déjeûnant. (*A Laure.*) J'aime bien que l'on conte, & je ne me laſſe pas de t'entendre. (*Il s'apperçoit d'un peu de triſteſſe.*) Eh mais, encore rêveuſe, chagrine ?..

LAURE, *ſe contraignant pour ſourire.*

Non, non, cher papa, non.

ARSENNE *pere.*

Il faut que je te le dise, ma chere Laure, tu me fis hier beaucoup de peine ; en nous quittant tu me dis un bon soir prononcé d'un ton. . Je me suis détourné plutôt pour te cacher mes larmes que pour éviter les tiennes... Tu m'as empêché de dormir toute la nuit. La pauvre enfant, disois-je à chaque heure, elle tremble pour mon fils, elle veille & pleure... Tes craintes m'ont troublé.

LAURE.

Mon pere... puissent-elles bientôt se dissiper !

ARSENNE *pere.*

Oh je ne veux point que l'on soit comme cela ; pour s'aimer faut-il se tourmenter de mille terreurs chimériques, & pour quelques heures de retard créer des malheurs imaginaires... toi qui as de la raison, je ne te reconnois point... Ah ça déjeûnons.

LAURE.

Pourquoi dumoins n'a-t-il pas, par quelque mot d'avis, prévenu mes allarmes.

ARSENNE *pere.*

Parbleu si j'avois été ton époux, tu aurois donc pleuré éternellement... Moi qui te parle, j'ai été plusieurs années, & des années entieres sans pouvoir jouir du bonheur d'embrasser une seule fois ou ma

femme ou mon fils. Il eſt vrai que portant les armes dans ces tems de guerres inteſtines, je ſongeois encore plus à ſoutenir leurs droits qu'à les revoir dans leurs foyers... Allons, de la tranquilité, ma fille ; la paix eſt faite, Dieu ſoit béni, & ſoyons tous en joie... Va, mon fils avant la fin du jour nous aura tous embraſſés ; c'eſt moi qui t'en réponds.

LAURE.

Je l'eſpere bien, mais hier vous diſiez de même.

ARSENNE *pere.*

Pour aujourd'hui tu verras... Eſt-ce qu'Evrard eſt déja ſorti ?

LAURE, *à un domeſtique.*

Avez-vous vu mon frere ?

LE DOMESTIQUE.

Madame, il eſt allé de grand matin faire ſa tournée dans la ville, il a dit en partant qu'il iroit peut-être hors des portes, au-devant de Monſieur ſon beau-frere, voir s'il n'arriveroit pas.

ARSENNE *pere.*

Les chers enfans ! je les vois d'ici qui ſe rencontrent ſur le grand chemin & qui

s'embrassent avec un cœur... à leur santé. (*Il boit.*) C'est un excellent garçon que cet Evrard, n'est-il pas vrai, ma niece?

SUZANNE.

Oui, mon oncle... Allons, cousine; reprenez votre gaieté accoutumée; quelque chose de votre voyage. Je n'ai jamais vu Paris, & je brûle d'entendre toutes les descriptions qu'on en fait. Ce n'est que là, je pense, que l'on voit ce qu'il y a de beau & de merveilleux.

ARSENNE *pere.*

J'ai presque regret de n'avoir pas été avec vous, mais à mon âge on fuit le fracas. J'ai vu tant de fêtes dans ma jeunesse. D'ailleurs mon fils y étoit, c'est tout comme moi-même... redis moi toute-fois ce qui m'intéresse. Vous avez été voir ensemble l'amiral Coligny. Répétez-moi bien cela. On vous a présentés à lui, n'est-il pas vrai? Eh bien qu'en disoit mon fils? C'est là un vertueux humain, un grand général, un digne patriote... J'ai servi sous lui, nous nous connoissons bien. Un jour... Mais cela iroit trop loin... dis, dis.

LAURE.

Mon pere, il nous a parlé de vous avec une amitié tendre & distinguée... Il étoit alors dans son lit, assis sur son séant. Quel

respect nous imprimoit ses traits vénérables ! nous arrosions de larmes les mains qu'il nous tendoit...

ARSENNE *pere.*

Quoi, l'assassin (*a*) qui l'a blessé n'est pas encore découvert ?

LAURE.

On le poursuit, nous a-t-on dit... Comme nous entrions, nous avons vu sortir de chez lui Médicis & le Roi. Il en avoit reçu les marques d'attachement les plus extraordinaires (*b*); il étoit tranquile alors, sans émotion, sans trouble, & disoit se trouver assez bien.

ARSENNE *pere.*

Dieu veille sur ses jours ! c'est le plus ferme soutien de notre parti infortuné. Notre défense sans doute étoit juste... Eh que restera-t-il donc à l'homme si l'on veut

---

(*a*) Coligny fut blessé au bras gauche par le nommé Maurevel, qu'on appelloit publiquement le tueur du Roi. Cet assassin tira à Coligny un coup d'arquebuse par une fenêtre couverte d'un rideau, lorsque l'amiral revenoit du Louvre. *Esp. de la Ligue, t. II.*

(*b*) Charles se rendit dans la chambre du malade, avec sa mere, le Duc d'Anjou, les Maréchaux de France & un brillant cortége. *Ibidem.*

lui ravir jusqu'à la liberté de penser ! François catholiques ! ô mes compatriotes, ne reconnoissons-nous pas le même Dieu ? A quoi ont servi tant de combats cruels ? Est-ce en se déchirant le flanc que l'on apprend à mieux célébrer le créateur... Il fut un tems, où désolé de voir l'embrâsement de cette guerre civile, j'aurois plutôt souhaité que nous puissions tous devenir catholiques ; mais peut-on agir contre sa propre conscience ? Est-il en notre pouvoir d'avouer une croyance que nous rejettons en nous-mêmes ? Il faudroit donc devenir fourbes, hypocrites, menteurs, & alors je préférerois de combattre & de mourir... Mais pardon, ma fille, je vous entretiens de batailles. Un vieillard qui a servi est sujet à ce défaut. Parlons plutôt de cette grande alliance dont tu viens d'être témoin... Tout devoit y être bien brillant.

SUZANNE.

Quelle magnificence cela devoit faire ? Tout le monde dit que c'étoit une profusion, & d'un faste, d'un éclat... mais les époux avoient-ils l'air bien contents ?

LAURE.

S'il faut le dire ; sous tous ces superbes dehors, je n'ai point apperçu de véritable joie. Une nôce bourgeoise m'a toujours semblé plus riante. Cet appareil magnifique

ne sert qu'à déguiser l'ennui. Tout est consacré à je ne sais quelle représentation. On observe scrupuleusement l'étiquette, & l'on manque la gaieté. Il faut que la gaieté dans ce pays soit contraire à l'étiquette. Non, les époux n'avoient pas l'air contens. je crois. Et la plupart des physionomies de cette cour ne me plaisent point. Médicis a le regard funeste, & Charles IX semble être le page de sa mere. Je ne sais, mais je ne lui trouve ni cette noblesse, ni cette dignité affable qui caractérise un Roi. Le Prince de Béarn, par exemple...

ARSENNE *pere.*

Vous voulez dire le Roi de Navarre.

LAURE.

Oui, mon pere.

ARSENNE *pere, le front épanoui de joie.*

Eh bien?

LAURE.

Ah voilà une phisionomie d'homme à se faire adorer de tout le monde... un front ouvert qui inspire la confiance... des traits qui peignent la grandeur d'ame & la bonté. Il a avec cela un certain air amoureux qui ne déplaît à personne... Oh, j'aimerois bien à voir un Prince de ce caractere assis sur le trône de France.

ARSENNE *pere.*

Avec un miniſtre tel que Coligny, n'eſt-ce pas, ma fille ?

SUZANNE.

Meſſieurs les catholiques ne trouveroient peut-être pas leur compte à vos arrangemens.

ARSENNE *pere.*

Je ſuis bien ſur que Coligny ne ſeroit point perſécuteur, & que le Roi de Navarre leur laiſſeroit cette liberté qu'ils veulent nous ravir. Je ſerois le premier à défendre leurs droits, ſi l'on avoit l'injuſtice de les contraindre ; mais que dis-je ? Nous n'avons plus de vœux à former. Le calme a ſuccédé aux orages. La paix eſt cimentée aux pieds des autels ; elle a réuni les partis oppoſés. Tout nous promet à l'avenir des jours auſſi tranquilles que fortunés.



SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, EVRARD; *il entre d'un air effaré & sombre.*

LAURE, *se levant avec précipitation.*

MON frere !... De retour sans mon époux ?

EVRARD.

Bon jour, ma chere Laure.

LAURE.

Avez-vous été loin au-devant de lui, mon frere ?

EVRARD, *les yeux baissés.*

Assez loin, ma sœur.

LAURE.

Quoi, vous ne l'avez pas rencontré, ni lui, ni personne qui l'ait vu ?

EVRARD.

Personne.

ARSENNE *pere.*

Vous devez avoir grand appétit...
Asseyez-vous là & déjeûnez.

EVRARD.

Non.

SUZANNE, *à Evrard.*

Mais qu'avez-vous ?

LAURE.

Qu'est-ce donc, mon frere, comme vous êtes changé ?

EVRARD.

Moi ?

ARSENNE *pere.*

Il n'aura rien pris encore... Et le grand air...

LAURE, *le regardant fixement.*

Qu'avez-vous ?

EVRARD, *s'efforçant de se remettre.*

Mais je n'ai rien, ma sœur ; rien du tout ; vous dis-je, rien.

ARSENNE *pere, après l'avoir examiné.*

Vous êtes en effet un peu pâle. Jamais il ne faut sortir à jeun, entendez vous ; mais buvez un bon verre de vin, cela vous remettra.

(Il lui verse du vin.)

EVRARD, *s'approchant d'Arsenne, bas à son oreille.*

Avez-vous un petit moment à me donner ?..

ARSENNE *pere.*

Eh pourquoi donc ?

EVRARD.

Paſſons dans une autre chambre, je vous prie.

ARSENNE *pere.*

Préſentement ?

EVRARD.

Oui, & ſur-tout ſans faire ſemblant de rien.

ARSENNE *pere.*

Allez le premier... je vous ſuivrai... Non, laiſſez-moi faire. (*Se levant.*) Ma fille, je reviens, ce n'eſt que pour un inſtant.

LAURE, *au-devant de la porte.*

Où allez-vous, mon pere ?.. Evrard, où allez-vous ?.. Vous me faites mourir... Votre air, votre ſon de voix.... Eh mon Dieu que lui ſeroit-il arrivé ! Qu'auriez-vous appris ?

EVRARD.

Ma ſœur, ſoyez tranquille.

LAURE.

Non, je ne le ſerai pas... Pourquoi ſe ſéparer de moi ?.. Je ne vous crois point, & je crains tout.

EVRARD.

EVRARD, *se domptant.*

Ne puis-je avoir quelque chose de particulier à lui communiquer ? Et sur quoi vous allarmez-vous ?

LAURE.

Sur quoi, mon frere ?.. Votre visage vous trahit... Va, tu peux tout dire, après la terreur où tu m'as jettée.

EVRARD.

Hélas ! que vous dirai-je, ma sœur ?

SCÈNE VI.

Acteurs precédens, MENANCOURT.

MENANCOURT, *troublé.*

MON cher Evrard, Arsenne est-il de retour ?.. Sauriez-vous ?.. Nous sommes tous tremblans... Mon pere m'envoye... je viens vous demander des nouvelles.

EVRARD, *lui faisant en vain quelques signes.*

A moi ! des nouvelles ?

MENANCOURT.

Oui, vous avez été hors de la ville... On m'a dit que vous avez appris sur la

route quelque chose du désastre qui est arrivé dans Paris.

LAURE.

Un désastre ! . . à Paris ! . .

SUZANNE, *la soutenant.*

Ah ! ma bonne amie, pourquoi vous épouvanter à ce point ?

ARSENNE *pere.*

Parlez, Evrard, car la frayeur exagere les maux, & son imagination prompte à s'enflammer va toujours saisir l'excès du malheur... Il ne peut être que moindre dans la vérité. . . Parlez. . .

EVRARD.

Eh bien, il seroit inutile de vous rien déguiser, & d'ailleurs le poids qui m'accable pèse trop sur mon cœur... Apprenez...

(*Il s'arrête.*)

ARSENNE *pere.*

Acheve, Evrard, tu m'interdis... Acheve.

EVRARD.

Je tremble, j'hésite à le dire. (*Il les prend chacun par une main & leur dit à demi-voix.*) On parle d'une trahison abominable...

LAURE.

Comme il me fait frémir !

EVRARD.

On dit que cette paix si sacrée, sur laquelle nos freres se sont endormis, vient d'être horriblement violée. On parle de surprises nocturnes, de violences, d'assassinats. Selon les uns, nos freres ont été égorgés dans leurs lits; selon les autres, on a embrâsé leurs maisons. L'Amiral même, dit-on, a été massacré dans son hôtel, & par l'ordre du Roi.

ARSENNE *pere, détachant sa main avec feu de celle d'Evrard, & d'une voix pleine de véhémence.*

Par l'ordre du Roi! Coligny! ne le croyez pas, ma fille, ne le croyez pas... Cela est-il possible!.. Par l'ordre du Roi!.. N'avons-nous pas la sauve garde de sa parole? N'avons-nous pas à sa voix déposé tout soupçon?.. Qui peut inventer de pareils blasphêmes & se plaire à les répandre!.. Evrard, votre cœur a-t-il dû y ajouter foi, & comment votre bouche ose-t-elle les répéter?

EVRARD.

J'ai vécu parmi nos ennemis. J'ai vu de près cette cour, & je sais trop ce qu'on en peut attendre.

LAURE

O mes tristes pressentiments! seriez-

vous les avant-coureurs du malheur de ma vie?.. Suzanne, ne m'abandonne point.

ARSENNE *pere.*

Ma fille, vous croiriez...

LAURE.

Eh, si je le croyois, j'aurois déja cessé de vivre.

ARSENNE *pere, avec chaleur.*

Allez, il n'existe point de pareils monstres sur la surface de la terre. Un Roi de vingt-deux ans n'embrasse pas ses sujets, ne les invite pas à des fêtes publiques pour les égorger à l'issue des festins... Quoi, tant de promesses ; quoi tant de témoignages de bonté n'auroient été qu'une feinte employée pour enfoncer plus sûrement le poignard dans nos cœurs !

EVRARD.

Puisse cette affreuse nouvelle bientôt se démentir ! .. Je suis dans un état violent... A peine me connois-je.... Mon cher Arsenne, mon ami, nous sommes partis sans toi, nous t'avons laissé dans cette ville malheureuse avec notre mere, &...

SUZANNE. *à Evrard à voix basse.*

Imprudent ! Eh menagez sa sensibilité !

LAURE.

Mon frere ! est-ce ainsi que vous me rassurez ?

EVRARD, *à Laure.*

Pardon, ma sœur, je ne songeois pas à toi... Va, croyons-en plutôt l'expérience d'un pere. Ce bruit se trouvera sans fondement. Tu ne tarderas pas à revoir ton époux, & moi mon ami.

LAURE.

Cruel ! de quel ton tu me consoles ! .. Tu voudrois me donner une espérance qui te manque... Va, il n'y aura que sa présence qui pourra me tranquiliser.

EVRARD, *avec un frémissement secret.*

Le ciel n'aura pas permis ces épouvantables cruautés.

ARSENNE *pere.*

Non, non ... modérez-vous, mes enfans; on n'est point impitoyable & barbare de sang froid. J'ai vu nos adversaires lever le glaive sur nos têtes, mais c'étoit dans le choc des batailles. Je les ai connus trop braves à Jarnac, à Moncontour, aux plaines de Saint-Denis pour devenir si tôt de lâches assassins... Qui a osé imaginer une aussi détestable histoire ? Quelque méchant ténébreux qui s'est plu à épouvanter l'ef-

prit de ſes concitoyens par ces peintures ſanglantes & bizarres qui en impoſent à la multitude... Que de fois j'ai vu les plus petites cauſes, les plus puériles, alarmer tout un Royaume... D'ailleurs eſt-ce pour la premiere fois que vous vous êtes trouvés abuſés par les faux bruits qui courent?

LAURE.

Hélas! les mauvais ſe ſont preſque toujours confirmés.

ARSENNE *pere, à Evrard.*

Mais de qui enfin tenez-vous une nouvelle auſſi abſurde?

EVRARD.

Turinge, que j'ai rencontré, eſt le premier qui m'a glacé d'effroi. Dugas, Clévard, ont dit la même choſe, ainſi que pluſieurs des nôtres.

LAURE.

Pluſieurs!.. mon pere! pluſieurs!.. ciel! ce ſeroit la vérité!

ARSENNE *pere.*

Allons, ma fille, je ſors de ce pas. Je ſouffre trop d'entendre de pareils diſcours. Je ſaurai qui interroger, je remonterai à la ſource, & j'eſpere bientôt vous convaincre que ce bruit eſt non ſeulement faux, mais même dénué de toute apparence.

LAURE.

J'irai avec vous, mon pere... J'irai par tout... Suzanne m'accompagnera.

ARSENNE *pere, avec réflexion.*

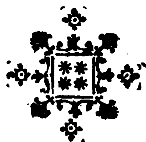
Non, demeurez, ma fille; nous reviendrons... Gardez-vous bien d'écouter vos alarmes; songez qu'elles offenseroient la nature & l'humanité.

LAURE.

Eh! comment ne pas frémir après ce qu'on vient d'annoncer!.. Arsenne, mon cher Arsenne!

ARSENNE *pere, lui prenant les mains.*

Eh! ma chere fille, si je pouvois le croire, que ferois-je encore sur la terre? C'est alors que j'aurois trop vécu; je voudrois mourir à cette place en te serrant la main, & en prononçant le nom de mon malheureux fils...



SCÈNE VII.

Les précédens, THEVENIN, *troupe de Proteſtans.*

THEVENIN.

RESPECTABLE Arſenne, nous ſommes tous plongés dans la conſternation. Le malheur exiſte-t-il ? Où eſt votre fils ? S'il arrivoit, il pourroit calmer nos frayeurs... Elles vont en augmentant.

ARSENNE *pere.*

Meſſieurs, croyez que tous ces rapports émanent d'une ſource obſcure, & ne nous rendons pas complices d'un bruit dont on pourroit nous faire un crime par la ſuite.

THEVENIN.

Ces rapports ſe ſont dé a beaucoup multipliés. Ils ſemblent venir de pluſieurs endroits. Heureuſement cependant qu'ils paroiſſent ſe contredire.

ARSENNE *pere, vivement.*

Ah, je le crois. (*A Laure.*) Entendez-

vous, ma fille, ces rapports se contredisent. Bientôt ils s'en iront en fumée.

THEVENIN.

Dieu le veuille ... j'ai mon neveu à Paris ... il m'est bien cher.

UN PROTESTANT.

J'y ai mon pere.

UN AUTRE PROTESTANT.

Moi, mon frere.

UN AUTRE.

Je viens d'y envoyer mes enfans.

EVRARD, *embrassant l'un d'eux.*

Ah malheureux que nous sommes, en serons-nous quittes pour la terreur ?

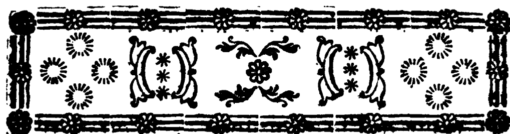
ARSENNE *pere.*

Mes amis, n'allons pas au-devant du désespoir. Nous n'avons aucune certitude. Un moment encore, & nous nous reprocherons sans doute nos craintes. Je me hâte d'aller m'informer de ce qui doit les dissiper. Je me transporterai sur le grand chemin pour interroger tous ceux qui arriveront, & vous rougirez bientôt d'avoir cru.

LAURE, *donnant le bras à Arsennes.*

Je vous accompagne, mon pere. Je ne vous quitte point... Allons apprendre ce que le ciel a décidé ſur notre ſort ; mais hélas, que je ne rentre jamais dans cette ville, s'il eſt tel qu'il nous menace.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURE, SUZANNE.

(Laure arrive, pâle, échevelée, les yeux noyés dans les larmes, les bras tendus & levés au ciel, précipitant ses pas dans une espece de désespoir. Elle va tomber sur un fauteuil, laissant pencher son corps en entier sur un des bras. Suzanne la suit, & se jette un genou en terre en l'embrassant pour la relever. Laure abaisse sa tête contre son sein, & demeure immobile dans un douloureux silence.)

LAURE.

Laisse, laisse ; tes soins sont inutiles ... il est tems que je meure ... ma mere ... mon époux ... tu l'as entendu ... ni le sexe, ni l'âge n'ont été épargnés !.. La

paix eſt dans le tombeau qu'ils habitent...
C'en eſt fait, c'en eſt fait... tout eſt perdu pour moi : (*après un long ſilence.*) Dieu ! tu ſais pour qui je t'implore... N'eſt-il plus, ou l'aurois-tu dérobé au fer des aſſaſſins ?.. Ah ! s'il étoit ainſi ! mille actions de graces te ſoient rendues... J'embraſſe toutes les autres douleurs, les plus longues, les plus horribles ; mais pour celle-là, ô mon Dieu, daigne, daigne me l'épargner...

(*Elle retombe accablée & muette.*)

SCÈNE II.

Les Acteurs précédens, ARSENNE *pere*, EVRARD, THEVENIN.

(*Arſenne pere, ſoutenu par Thevenin, & ſuivi d'Evrard, arrive à pas lents juſqu'en préſence de Laure ; ils s'arrêtent tous trois à la contempler dans un morne ſilence.*)

ARSENNE, *pere.*

PUISSE la douleur me délivrer bientôt de ce monde !.. terre ſanglante !.. jour affreux !.. je vous quitte. Qui pourroit vouloir ſurvivre à de pareilles horreurs... Ah !

c'eſt bien à cette heure que je gémis d'avoir vécu trop longtems.

LAURE.

O ma mere !.. O mes chers parens !.. O toi pour qui j'expire de terreur !..

ARSENNE *pere.*

Mourons, ma fille, mourons ; ſuivons nos freres lâchement maſſacrés. La France arroſée de leur ſang, n'eſt plus notre patrie ... recevez moi dans votre ſéjour, martyrs glorieux de notre religion. Et toi, Coligny, ombre ſacrée, pardonne, ſi avant toi j'ai commencé à pleurer mon fils !

LAURE.

Tout ce qui m'eſt cher n'eſt plus, ſans doute, & je ne puis mourir... O tourment !

EVRARD.

Que ne ſuis-je reſté à Paris ? Je les aurois défendus, je ſerois tombé à leurs côtés, & je ſerois moins à plaindre que dans cette cruelle incertitude... Si j'ai perdu l'homme que j'aimois, ce frere, ce cœur tendre & généreux, il ne me reſtera plus au monde qu'à le venger.... Il le ſera, ma ſœur, il le ſera, j'en jure par toi. (*D'un ton ſombre.*) S'il eſt mort, tu n'as plus de frere. Tremblez, lâches & féroces aſſaſſins, vous n'a-

vez pas tout égorgé. Il reste encore de cette déplorable famille quelqu'un qui saura profiter de vos horribles leçons... Qu'entends-je? Quel bruit?

(Plusieurs Réformés sont à la porte & l'ouvrent subitement; ils jettent tous un cri en s'écartant pour faire passage à Arsenne.)

Arsenne! Arsenne! Arsenne!

(Laure se retourne & laisse voir un visage où se peignent tous les sentimens qui agitent son cœur. Tous les personnages sont en mouvement.)

SCÈNE III.

Les Acteurs précédents, ARSENNE *fils.*

ARSENNE *fils. Il entre en désordre, & s'élance; en passant il embrasse son pere & Evrard.)*

MON pere!.. Mon ami!..

ARSENNE *pere,* & EVRARD.

Mon fils!.. Mon ami!..

ARSENNE *fils, dans les bras de son épouse, & d'une voix étouffée.*

O ma bien aimée, je te vois encore!..

LAURE.

Tu vis & je te presse dans mes bras. (*La tête penchée, & d'une voix affaiblie par l'excès du sentiment.*) Je meurs de saisissement & de joie...

(*Ils restent quelques momens embrassés; Laure se dégage, & le fait asseoir.*)

ARSENNE *pere, avec entrailles.*

O Dieu! vous m'avez sauvé mon fils!

EVRARD.

Nous te revoyons!.. Réponds-nous ami; tu ne t'es donc pas trouvé?..

ARSENNE *fils, les bras tendus, la bouche ouverte, les yeux enflammés.*

Laisse-moi respirer.

EVRARD, *après un moment d'intervalle.*

Dis-nous seulement, aurois-tu été témoin du massacre de cette nuit?..

ARSENNE *fils, se levant avec précipitation, & se tournant vers Evrard en lui montrant ses vêtemens.*

Tiens... regarde mes vêtemens...

LAURE, *le prend par un bras, & d'un œil alarmé visite ses habillemens.*

Dieux! ils sont tout couverts de sang... Tu es blessé...

ARSENNE *fils*, *à Laure.*

Ce sang que tu vois n'est pas le mien.. : Hélas ! c'est celui de ta mere, de ton oncle, de tes plus proches parens, de tous ceux enfin qui avec moi ont voulu les défendre.

LAURE, *jettant un cri.*

Ma mere !.. Quoi, son âge !.. les monstres l'ont assassinée...

ARSENNE *fils.*

A mes yeux !

EVRARD, *courant toute la scène en furieux.*

Ciel !.. ma mere !.. vengeance, vengeance !

ARSENNE *pere tombe à côté de Laure.*

Chaque instant nous apporte des horreurs imprévues... Où sommes nous, malheureux ?. Une main invisible nous a-t-elle précipités au séjour des démons ?

ARSENNE *fils.*

Cette cour abominable, fléau perpétuel de la nation, a médité le crime... Paris nage dans le sang. os freres sont égorgés. Leurs assassins triomphent, & foulent aux pieds leurs corps sanglans.

EVRARD.

EVRARD.

Acheve ..., ma fureur eſt calme ... parle; je peux t'écouter...

ARSENNE *fils*.

Leur déteſtable fête cachoit le meurtre. En ſignant la paix, ils ſignoient notre mort... Les lâches ! ils nous tendent la veille une main careſſante, ils nous ſouhaitent une nuit tranquille, nous nous endormons ; ils briſent nos portes & nous réveillent en nous perçant le ſein.

EVRARD.

Et comment nous es-tu rendu ?

ARSENNE *fils*.

Je ne ſais... A travers les flambeaux, les poignards, les meurtriers, les ruiſſeaux de ſang, les monceaux de corps étendus qui barroient les paſſages, l'horreur & la confuſion de cette nuit effroyable, j'ai échappé par miracle à leurs coups.

EVRARD.

Et tu n'as pu échapper que ſeul... Les nôtres... Dieu !

ARSENNE *fils*, *du ton du déſeſpoir*.

Quel reproche !.. Eh ! demande-moi plutôt, pourquoi dans cette ville il eſt encore des habitans... La mort étoit partout... Je combats les aſſaſſins, je me trouve renverſé parmi les mourans, & bien-

tôt je n'embrasse plus que des cadavres. J'avois perdu le sentiment ; ils me laisserent pour mort ; mais revenant à moi, je suis sorti, pour ainsi dire, du tombeau des miens. J'ai erré par la ville. L'arme sanglante que je portois à la main, mes cheveux hérissés, mes habits souillés de sang & de poussiere m'ont fait regarder moi-même comme un assassin.... Enfin, précipitant mes pas égarés, j'ai franchi l'espace qui me séparoit de vous.

(Il retombe accablé.)

LAURE, *à Suzanne.*

Dispense-toi de ces vains secours, & ne cherche point à ranimer ma misérable vie.

ARSENNE *fils, après un silence.*

Suis-je loin en effet de ces monstres barbares ?... Mes idées se troublent... ma pensée s'enfuit... les victimes de leur férocité, pâles & déchirées, me poursuivent & m'environnent. Je les vois encore ! *(En pleurant.)* Ah ! mon pere, j'en mourrai.

LAURE.

Tu es dans nos bras, cher époux ; je n'ai plus de mere.... hélas ! daigne vivre pour moi.

ARSENNE *fils.*

Moi, vivre après ce que j'ai vu ?.. Ah ! cette nuit horrible n'a point frappé vos regards. Vous n'avez pas entendu les cris

de rage des assassins, mêlés aux cris expirans de mes proches. Vous n'avez pas reçu leurs soupirs lamentables. Vous ne les avez point vus la main sur leurs blessures, prendre de leur sang, le montrer au ciel, & tomber en implorant des vengeurs... Je me sauve chez Coligny. Je voulois mourir auprès de ce grand homme, ou du moins y rallier notre parti dispersé. On précipitoit son corps déchiré. Guise fouloit aux pieds ses cheveux blancs. Sa troupe impie insultoit encore à la dépouille du plus honorable des humains.

ARSENNE *pere, avec enthousiasme.*

Fureur insensée! fureur impuissante! son ame rayonnante de gloire, mon fils, étoit déjà dans les cieux.

ARSENNE *fils.*

Pourriez-vous nommer ceux qui conduisoient la horde effrénée des meurtriers?.. A leur tête marchoient ces émissaires de Rome, déchaînés du fond de leurs retraites solitaires, monstres infernaux, allaités des poisons de l'Italie. Une joie cruelle anime leurs regards. D'une main ils désignent les victimes avec l'image du Christ; de l'autre ils portent le poignard dans leurs cœurs. Ils échauffent avec le nom du Roi & celui de Dieu, le carnage trop lent à leur gré. Ils levent leurs mains ensanglantées pour bénir

l'homicide qui frappe le plus de coups. Ils relevent, ils encouragent le bras du meurtrier, lassé de forfaits. J'ai vu jusques à des enfans, (a) excités par l'exemple, égorger d'autres enfans endormis dans leurs berceaux.

EVRARD; *errant sur la scène.*

Quel tableau, Dieu vengeur! & ton tonnerre repose!

ARSENNE *fils.*

Je cotoye la Seine, ses eaux rouges de sang, voituroient des corps défigurés. Je passe devant le Louvre. Quel spectacle! un peuple immense avec des gémissemens & des cris désespérés, imploroit un azyle aux portes du palais de ses Rois. Clameurs plaintives, cris pitoyables, vous avez frappé l'oreille du Souverain sans émouvoir son âme. Que dis-je! c'est-là que les bourreaux marchoient d'un air plus triomphant, que les flambeaux redoublés éclairoient une plus vaste scène de carnage. Le sang des sujets regorge à longs flots sous l'œil tranquille du Monarque. Les lances, les piques hérissées des soldats renversent, déchirent ce

---

(a) *Des enfans de dix ans tuerent des enfans au maillot.* Ces faits-là ne sont pas controuvés. Malheur à qui les imagineroit!.. Ils ne sont que trop attestés par tous les mémoires du tems.

peuple ſans défenſe, tandis que Charles & ſon barbare frere, (*a*) du haut de leur balcon, dans leur féroce allégreſſe, font voler la mort ſur ceux qui fuyent, & tirent ſur ces infortunés, reclamant leur appui, & qui leur tendoient les bras !

ARSENNE *pere.*

Arrête ... épargne-moi... Plutôt mourir ſur l'heure que d'en entendre d'avantage.

(*a*) J'ai lu ces propres mots dans les Mémoires manuſcrits de M. Felibien des Avaux, qu'il avoit extraits des Mémoires de M. Poullain, Lieutenant-Général de la Prevôté de l'Iſle de France, Auteur du procès-verbal contenant l'hiſtoire de la Ligue, ſous le regne de Henri III. » Henri, Duc d'Anjou, » qui fut Roi, après Charles IX ſon frere, ſous » le nom de Henri III ; & le Duc de Guiſe, dans » les ordres qu'ils envoyerent dans les provinces, » ordonnoient de n'épargner ni vieillards, ni fem- » mes groſſes, ni enfans agiſſans ou à la mammelle. » Henri eut l'honneur de tuer à coups d'arquebuſe, » par une des fenêtres du Louvre, qui eſt la cin- » quiéme devant la place du Louvre, à compter » du petit pont de la Reine, ſept perſonnes ; & ſon » frere Charles IX en tua trois, & rioit ſi haut » avec éclat, qu'on les entendoit d'en bas. »

EVRARD.

Et voilà nos chefs ! (*Après un silence.*) Amis ! vous venez de l'entendre, (*Aux Protestans.*) ce sont ces Prêtres qui ont donné le signal du meurtre... Le coup vient de Rome. Médicis a respiré l'air de ce climat... C'est elle qui a transporté dans le nôtre, des crimes jusqu'alors inconnus... Laisserons nous tant d'horreurs impunies?.. Attendrons-nous qu'elles se renouvellent?.. Nous tenons du moins ici un de ces chefs fanatiques qui ont fait de l'homme un monstre sanguinaire.

ARSENNE, *fils, assis.*

C'est aux flambeaux des autels qu'ils ont allumé les flambeaux du carnage.

EVRARD.

Mon sang bouillonne & brûle de les immoler.

ARSENNE *fils se levant tout-à-coup, fixant Evrard, & lui prenant la main.*

Eh bien... payons la mort par la mort, & que les auteurs du massacre tombent les premiers sous nos coups.

LAURE, *les séparant & se mettant entr'eux deux.*

Ah ! parlez plutôt de vous sauver... Oublies-tu pour qui le ciel t'a conservé?..

Vois ton pere, vois ton épouse... Fuyons avant que cet orage sanglant s'étende plus loin... Que sait on s'il n'arriveroit pas jusques à nous ? Un courage inutile n'est qu'une imprudence téméraire... Crois que sans toi tant de forfaits ne resteront pas sans châtiment. Remets-en le soin à ce vengeur suprême qui a compté les soupirs de toutes les victimes !

ARSENNE *pere.*

Je l'approuve... Tu te dois avant tout à ton épouse, & tu n'es plus à toi. Fuis, fuis avec elle. Allez, & ne vous reposez pas que vous ne soyez en sûreté... Je saurai bientôt vous rejoindre.

LAURE.

Nous ne vous quitterons pas d'un seul instant, mon pere ! ce n'est qu'en vous sauvant que nous croirons nous échapper.

ARSENNE *pere.*

Ne songez point à moi... Eh ! qu'ai je à perdre ? Quelques jours malheureux & voisins du trépas. Partez, vous dis je. Prenez la route de l'Angleterre. Abandonnez pour jamais cette affreuse patrie que le fanatisme arrose du sang de ses plus dignes citoyens.

ARSENNE *fils.*

Vous jugez la fuite nécessaire, & je suirois seul ! & je laisserois ici nos freres trou-

blés, incertains, tremblans dans leurs maisons, la tête sous le couteau mortel... Non ... je ne partirai que le dernier. Leur salut à tous me regarde, & m'est plus cher que le mien.

ARSENNE *pere.*

Chacun de nous prendra différens sentiers pour se réunir sur la frontiere. Nous te suivrons tour à tour, &c...

ARSENNE *fils, l'interrompant.*

Le malheur nous rend tous égaux, mon pere. Le péril doit se partager de même. Dans ces redoutables instans, est-il permis de séparer sa cause de celle de ses amis? Non... Allez, j'ai vu mourir les miens, je saurai mourir aussi.. .C'est à vous de partir avec ma femme & Suzanne, leur sexe & votre âge sont un privilege, mais nous...



SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens, CLEVARD, *& plusieurs nouveaux Réformés qui entrent avec lui.*

CLEVARD, *d'une voix triste & plaintive.*

AMIS infortunés ! voici donc aussi notre dernier jour....

ARSENNE *fils.*

Clevard ! Que viens-tu nous dire ?

CLEVARD, *à Arsenne fils.*

Hélas ! tu ne t'es sauvé de Paris que pour périr aujourd'hui avec nous. La rage de nos ennemis ne se borne pas à la capitale ; elle s'étend sur toute la France. Par tout nous sommes proscrits (*a*). Cette malheureuse ville va subir le même sort. C'est

(*a*) Charles IX autorisa de son nom le massacre qui se fit dans les provinces. Il fut horrible à Meaux, à Bourges, à Orléans, à Lyon, à Toulouse, à Rouen, sans compter les petites villes, les bourgs & les châteaux particuliers, où les Seigneurs ne furent pas toujours en sûreté contre la fureur des

un embrâſement univerſel où nous allons tous diſparoître.

LAURE.

Eh! que tardons-nous?.. Fuyons, fuyons tous enſemble.

CLEVARD.

Ah! Madame, ſi la fuite étoit poſſible je ne ſerois plus ici. Les portes de la ville viennent de ſe fermer. Des brigades ſont répandues ſur les chemins. La garniſon eſt ſous les armes : elle a bloqué les murs. Entendez-vous le bruit des tambours? le ſon redoublé des cloches? Tout annonce notre trépas.

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas! où fuir?

(*Ils expriment leur effroi & leur douleur par divers ſignes.*)

CLEVARD.

Les Égliſes des Catholiques ſont ouvertes. Ils s'y raſſemblent comme dans un jour ſo-

---

peuples ameutés. Les cadavres pourriſſoient ſur la terre ſans ſépulture; & pluſieurs rivieres furent tellement infectées des corps qu'on y jettoit, que ceux qui en habitoient les bords ne voulûrent de longtems boire de leurs eaux, ni manger de leur poiſſon. (*Eſprit de la Ligue, tome II.*)

lemnel. J'ai passé près d'eux, & j'ai lu notre arrêt dans leurs regards... O vous amis, qu'une même foi unit & rassemble, qu'allons-nous devenir ?

ARSENNE *fils va saisir une arme, chacun l'imite.*

Armons-nous, armons-nous... Il ne s'agit plus de fuir... Vendons cher notre sang... Où te cacherai-je, chère épouse ?.. Comment te dérober à leur férocité ?

LAURE *armée, & se rangeant auprès de son époux.*

Va, j'aurai un courage égal à leurs fureurs... Ils verront ce qu'est une femme qui combat pour ce qu'elle aime.

EVRARD, *armé.*

Je vous défendrai tous jusqu'au dernier soupir.

ARSENNE *fils, à son pere, en pleurant.*

Mais, vous, mon pere, vous hélas ! quel sera votre sort ?.. Votre bras affaibli par les années, n'est plus celui qui s'est distingué dans les combats... A cette idée je frissonne. Un tremblement universel me saisit...

ARSENNE *pere, avec grandeur.*

Je ne daignerai point m'armer contre de lâches assassins. Qu'ils trempent leurs mains dans mon sang, qu'ils me délivrent du jour qu'ils m'ont rendu odieux, j'y consens ...

ta main du moins, mon fils, fermera ma paupiere. Je n'approuve pas toutefois cette défenſe, quoique légitime : mon fils ! nous donnerons la mort, & nous ne l'éviterons pas. Je préférerois d'attendre & de recevoir le coup comme Coligny.

ARSENNE *fils, d'un ton douloureux.*

Comme Coligny ! ah Dieu ! quel nom avez-vous prononcé ?.. Il redouble ma fureur, ou plutôt il m'éclaire. (*Jettant l'épée.*) Non, je n'ai plus beſoin de cette arme. Recours faible & impuiſſant, je t'abjure. (*d'un ton plus calme.*) Seul, je vous vengerai tous, amis ; ſeul je me ſens la force d'épouvanter & d'arrêter vos aſſaſſins !.. Ciel ! ſi tu m'as conſervé le jour, je le reconnois enfin ; c'eſt pour un autre exemple, & je le dois à la terre.

EVRARD.

Ami ! quel eſt ton projet ?

(*Arſenne ne répond rien. Il ſe couvre le viſage des deux mains, errant ſur la ſcène.*)



SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT, *accourant avec effroi, & à pas précipités.*

HÉLAS ! où trouver un asyle ? quel Dieu daignera nous protéger ! .. Je viens me rejoindre à vous, mais pour mourir.

LAURE.

Ah Menancourt !

MENANCOURT.

Nous ne pouvons leur échapper. Ils nous tiennent enfermés comme de vils troupeaux que l'on doit égorger. Ne craignez pas qu'ils viennent à cette heure ; ils sauront bien comment nous surprendre sans rien hazarder. Ils attendront le milieu de la nuit. Alors le signal éclatera ; assaillis par le nombre, & brûlés dans nos propres maisons, bientôt tout sera dit de nous.

LAURE.

O mon pere, ô mon cher Arsenne.

MENANCOURT.

Aucun de nous ne sera épargné !

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas ! nous n'avons donc plus qu'à tendre la gorge à ces satellites de l'enfer armés contre les vrais fideles. (*environnant Arsenne pere.*) Dans ces extrêmités, quel parti faut-il prendre ?

ARSENNE *pere, avec des sanglots.*

Attendre la mort en prieres, mes enfans, & la recevoir en martyrs. Nos freres du haut du ciel nous tendent les bras ! . .

FOULE DE PROTESTANS.

Qu'ils sont heureux, ceux qui se sont endormis dans la tombe avant ces jours d'horreurs !

MENANCOURT.

L'Évêque triomphe ; il appelle autour de lui ces hommes hypocrites qui prêchent la paix, & dont le cœur ne vit que pour la haîne ; ils ne demandent tous que le sang de ceux qu'ils ne peuvent tromper ou corrompre.

ARSENNE *fils, sortant de sa léthargie.*

Poursuis, Menancourt, poursuis. . .

MENANCOURT.

Ils courent dans toutes les maisons aiguiser les poignards qui nous sont destinés. Ils applaudissent à ces épouvantables forfaits. Ils

prononcent d'une bouche homicide le nom de Dieu. Ils effrayent par l'anathême de Rome ceux à qui l'humanité parleroit encore.

ARSENNE *fils, dans un mouvement désordonné & rapide, tirant un poignard.*

C'en est trop... Vous voyez ce poignard... Il va nous faire justice... C'est trop honorer des assassins que de les combattre... Evrard!.. viens avec moi.

EVRARD, *avec transport.*

Je te suis par tout.

ARSENNE *fils, toujours dans le même état.*

Je vais saisir le chef de ces prêtres barbares. Sous son vêtement de Pontife, il sentira le fer dans son cœur altéré de la soif de notre sang... Si mon bras faiblissoit...

EVRARD.

Je t'entends!

ARSENNE *fils.*

Que ne puis-je du même coup exterminer tous ses ministres!

ARSENNE *pere.*

Dieu!.. Mon fils!.. Quel dessein affreux, écoute-moi...

ARSENNE *fils*.

Si vous les aviez vus comme moi dans cette nuit ſanglante, vos mains ſeroient déjà dans leurs cœurs...

EVRARD, *prenant la main d'Arſenne fils*.

Je veux avoir l'honeur du premier coup !

LAURE, *à ſon époux*.

Arrête, la vengeance t'égare... Arrête, ſonge que dans ce ſein malheureux eſt enfermé peut-être un fils que tu vas priver d'un pere.

ARSENNE *fils*, *aliéné de douleur*.

Qu'il meure dans tes flancs, qu'il ne voie jamais le jour plutôt que de reſpirer l'air que ces monſtres reſpirent... Qu'a-t-il beſoin de naître ? La vie n'eſt qu'un préſent horrible que je maudis & que je déteſte.

LAURE.

Ah Dieu !

ARSENNE *fils*.

Je ne vis plus pour lui, je ne vis plus pour toi.

LAURE, *avec un grand cri*.

Cruel !.. Eſt-ce toi qui parles ?..

ARSENNE *pere*.

Mon fils !..

LAURE, *à ſes genoux*.

Aye quelque pitié d'une mere...

ARSENNE

ARSENNE *fils*, *détournant la tête.*

Je ſuis mort pour vous tous, je ne vous écoute plus... Il n'exiſte plus de moi que deux bras armés pour la cauſe commune.

LAURE, *lui faiſant une eſpèce de violence.*

Je ne te quitte point, cruel!.. Tes ſens ſont aliénés... Laiſſe déſarmer ton bras... Tu caches un poignard... Ah! duſſes-tu m'en punir, je veux te l'ôter des mains.

ARSENNE *fils*, *la repouſſant.*

Qu'oſes-tu dire?.. Tremble!.. Tu ne ſais pas... Ce poignard?.. Nul ne pourra l'arracher que de mes mains glacées... C'eſt un monument éternel du crime... Un ſang précieux empreint ſur ce fer en traits ineffaçables...

LAURE.

Tu me fais frémir... Un ſang précieux! Tout le mien s'eſt glacé.

ARSENNE *fils*.

Malheureuſe!.. Oſes encore le demander?.. Je l'ai retiré fumant du ſein de ta mere expirante... Il faut que mon bras le replonge tout entier...

LAURE.

Je me meurs!..

EVRARD, *voulant lui arracher le poignard.*

Il m'appartient... Cede, cede-le moi.

ARSENNE *fils, avec un geste terrible.*

Non, je le garde, il est à moi... Les cruels !.. Marchons !.. Ils m'ont assez montré comme l'on assassine...

EVRARD.

Je ne me connois plus !.. Où sont-ils, les barbares ? Le sang innocent des nôtres me crie, frappe... Dans chacun de ces prêtres, je cours immoler un de leurs assassins.

ARSENNE *pere, s'opposant au passage.*

Vous n'irez pas plus loin, mes enfans, ou vous mépriserez ma voix paternelle.

EVRARD.

Cessez de nous retenir. Nous revenons à notre tour tout couverts du sang de nos éternels ennemis.

ARSENNE *pere, succombant à moitié sous l'effort.*

Arrêtez... Eh quoi, voulez-vous me voir expirer à vos pieds ?.. Non ; je ne me releverai point que vous n'écoutiez ma priere. (*Ses enfans le relevent en donnant des signes d'impatience & de fureur.*) Prêtez l'oreille à un vieillard qui touche à sa derniere heure... La douleur va consumer le reste de ses ans...

Je sens vos transports & les accès de votre désespoir, mais répondez-moi, mes fils? A quoi sert la vengeance? Ranime-t-elle les cendres de ceux qui ne sont plus? Hélas! elle ne peut que rallumer la rage de nos bourreaux. Le fort écrâse le foible, & sourit encore de son audace impuissante... N'imitons pas les cruels catholiques: laissons leur l'emploi du poignard, & s'il faut choisir d'être le meurtrier ou la victime, plutôt mourir que de porter le nom d'homicide... Le ciel en ce moment jette en mon sein un rayon de sa lumiere; il m'éclaire, il m'inspire, il me donne une juste confiance en lui, & je vais t'étonner... Ce Prélat sur qui tu veux porter tes mains désespérées, ne partage point les fureurs de sa secte. La renommée lui attribue des vertus douces & bienfaisantes. Que sait-on si loin d'être un barbare, il n'est pas au contraire juste, doux, humain, compatissant...

ARSENNE *fils.*

Lui!.. suppôt de Rome... humain! compatissant!.. Ah!..

ARSENNE *pere.*

Mon cher fils, c'est après les scènes du carnage que l'ame plus tranquille apperçoit l'horreur du forfait, & tremble de le pour-

suivre. L'effroi du passé entre alors dans les cœurs & préserve les dernieres victimes... Assemblons nous au Palais de l'Evêque. La sainteté du lieu sera notre force. C'est là un séjour de paix. Là ne paroissent jamais des soldats armés. Il n'est point dans cette ville d'autre refuge contre la violence. Si elle éclatte contre nous, il sera toujours tems de nous défendre, lorsqu'on nous attaquera.

ARSENNE *fils*.

Oui, il sera tems lorsque votre sang rejaillira sur moi, lorsqu'en tombant vous me tendrez vos mains foibles & tremblantes... Eh quoi! vous voulez que je voie massacrer ma femme, vous, mon ami?.. Si le ciel me désaprouve, qu'il daigne vous soustraire à leur vue... Oui, grand Dieu, mon bras est prêt à frapper; nul que toi ne peut le désarmer. Que ton tonnerre me réduise en poudre avant de commettre rien qui puisse te déplaire, mais je me regarde en ce moment comme l'instrument de tes justes vengeances.

ARSENNE *pere*.

Aveugle! ouvre les yeux. Qui a veillé sur toi dans l'horreur du massacre? Qui t'a enlevé du milieu des morts, si ce n'est ce même Dieu dont tu outrage aujourd'hui la

clémence ? n'est-ce pas sa main invisible & puissante qui a conduit jusqu'ici tes pas, & tu ne compteras plus sur sa miséricorde, ingrat, sur cette miséricorde qui s'est manifestée sur toi avec tant d'éclat. Ce Dieu qui a étendu jusqu'à ce terme mes déplorables années peut prolonger notre vie au milieu de la troupe homicide. Leurs poignards tomberont devant nous comme ils ont tombé devant toi. Va, ce Dieu qui nous voit n'aura pas réuni notre triste famille, pour la frapper ensemble & l'écraser du même coup.

EVRARD.

Ne prêtons pas plus longtems l'oreille à ce langage d'une timide vieillesse. Vous parlez de modération, mon pere, lorsque nous sommes environnés de tygres furieux!.. Dans l'extrême péril qu'a-t-on à ménager? L'assassin est toujours lâche quand on prévient ses coups. Tomberons-nous comme nos freres? Ils ont été surpris, nous ne le sommes pas... Irons-nous offrir notre sein aux meurtriers qui riront de notre foiblesse, & leur ferons-nous dire encore que nous ne savons que pâlir & mordre la poussiere?.. Non, nos bras déséspérés auront quelque force..: Mais c'est trop parler... Tout est permis après cette horrible viola-

tion des loix. (*Allant à Laure.*) Ma sœur, je te donne le dernier adieu... Tu sais qui je vais venger !

LAURE, *se soulevant avec effort.*

Mon frere !.. Hélas ! où comptez-vous aller sans moi ?

ARSENNE *pere, dans la désolation.*

Ah ! ils ne m'entendent plus, ma fille, ils ne m'entendent plus... Ils vont être des forcénés comme les catholiques ; ils vont allumer la colere céleste. (*Saisissant son fils qui sortoit.*) Crains-toi, crains-toi, malheureux... Arsenne !.. Mon fils !.. Tu vas donc les justifier en les imitant.

ARSENNE *fils, reculant de surprise.*

Moi ! les justifier !

ARSENNE *pere, avec la simplicité de la vraie grandeur.*

Oui, tu comptes pour rien l'innocence... Tu n'as plus d'autre sentiment qu'une rage sanguinaire. Dieu va détourner ses regards de dessus toi, & tu mourras criminel... Mais ne crois pas que je t'abandonne. (*Avec éclat.*) Mes forces renaîtront pour te l'arracher ce poignard... Au moment que tu croiras frapper, je t'enchainerai dans mes bras, je te crierai, *tu n'es plus un chrétien*, & t'arra-

chant à ton aveugle délire, je sauverai ta vertu toute entiere.

ARSENNE *fils, vaincu.*

Ah mon pere! mon pere! qu'a donc votre voix!.. Ciel!.. je tombe dans vos bras... ayez pitié de moi & de ma fureur... elle souleve encore mon ame, elle l'oppresse. Votre état est plus tranquille que le mien... Eh bien, dites moi ce qu'il faut faire pour sauver ma femme, mon ami & vous,.. Dites, & j'obéis sans résistance... Quel espoir allez-vous me donner?

ARSENNE *pere, le tenant dans ses bras avec tendresse.*

Le plus sûr, le plus convenable aux circonstances; il faut, je te l'ai déjà dit, il faut nous refugier au palais de l'Evêque, nous y réunir tous... Là, rassemblés, nous trouverons, si mon cœur ne me trompe pas, un homme de paix où nous comptions rencontrer un barbare. Là, nos gémissemens ne formeront qu'une seule & même voix qui montera fléchir le ciel. Là, du moins nous serons en plus grand nombre, & s'il nous faut périr, nous nous défendrons avec plus de force & de courage, puisque nous ne formerons plus

tous ensemble qu'une seule & même famille.

MENANCOURT.

La prudence s'exprime par la bouche du sage & vertueux Arsenne. Plusieurs de nos freres se sont déjà rendus dans ce Palais comme dans un sanctuaire inviolable. L'Evêque, à nos vœux suppliants, pourra sentir son cœur s'émouvoir. Si, malgré nos prieres & nos cris plaintifs, il nous refuse un asyle à ses pieds, s'il nous rejette sous le glaive des bourreaux, alors plus de grace; que nos bras armés du fer, soient aussi prompts qu'inexorables. Mais cachons le glaive de la vengeance jusqu'à l'instant qu'il faudra frapper. Sachons nous modérer; dissimulons même; autrement leur triomphe seroit facile, & notre perte certaine.

UN PROTESTANT, *élevant la voix.*

Ce projet paroît le plus sage, comme le plus sûr... Nous suivrons tous le même destin.

FOULE DE PROTESTANS.

Nous l'acceptons, nous l'acceptons, (*A Arsenne fils, l'environnant.*) Ami! il faut l'adopter & te contraindre.

ARSENNE *fils, dans leurs bras.*

Oui, mes amis, j'embrasserai cet espoir puisqu'il vous reste... Je me contiendrai, je me soumettrai à tout pour le salut général... J'immolerai ma vengeance, ma vie, pour conserver vos jours... Mais veillez sur ce que j'ai de plus cher... Mon pere, ma femme, au nom de l'amour demeurez ici...

LAURE, *vivement.*

C'est en vain... Je ne puis te quitter.

ARSENNE *fils, se jettant dans ses bras.*

Ah!

ARSENNE *pere, avec dignité.*

Allons tous, & n'oublions pas la vertu du chrétien, l'espérance. Qu'elle embrâse nos cœurs de son feu divin & consolateur. Epouvantons nos bourreaux, mais par la fermeté. Tombons en martyrs, & non en assassins, & montrons en mourant que nous savons qu'il est une autre vie. Elevons enfin nos ames vers celui qui nous voit du haut des Cieux; c'est lui qui met un frein à la rage des méchans. S'il nous protege, nous ne périrons pas.

FOULE DE PROTESTANS.

Adressons nos vœux à l'arbître de nos jours ... & demeurons résignés ensuite à ses décrets éternels.

(Ils levent tous les mains au ciel.)

ARSENNE *pere, la tête découverte & les mains jointes.*

O Dieu des miséricordes ! vois ce faible troupeau qui a toujours marché dans la voie de tes préceptes. Au moment où la fureur se déploye contre lui, ne permets pas qu'il périsse tout entier. Désarme les ennemis d'une loi que nos peres nous ont transmise, & que nous n'abandonnerons pas, dussions-nous exposer mille fois notre vie pour elle... Grand Dieu, regarde en pitié ce troupeau fidele qui t'implore en t'adorant. Il espere en toi ; il chantera constamment tes louanges ; il te bénira, soit qu'il expire sous le fer des bourreaux, soit qu'il revoie le temple où il a coutume de célébrer tes bienfaits & ta clémence.

LAURE.

O Dieu, sauve mon frere, mon époux & mon pere.

ARSENNE *fils.*

O Dieu ! daigne me pardonner mes fureurs. Je ne t'offre plus qu'un cœur repentant & soumis... Sauve ma femme & ces généreux amis.

EVRARD.

O Dieu ! sauve mon frere, & fais-moi la grace d'expirer.

FOULE DE PROTESTANS.

O Dieu ! sauve le vertueux Arsenne, & toute sa famille.

ARSENNE *pere.*

Grand Dieu ! fais tomber sur moi seul les coups qui menacent ton peuple... Que j'acheve ma longue carriere, & qu'il te loue en paix sur ma tombe.

EVRARD, *embrassant Arsenne fils.*

Ami !

ARSENNE *fils, embrassant Evrard.*

Mon frere !

ARSENNE *pere, embrassant Laure & Suzanne.*

Ma fille !.. ma chere niece !..

LAURE ET SUZANNE, *embrassant Arsenne pere.*

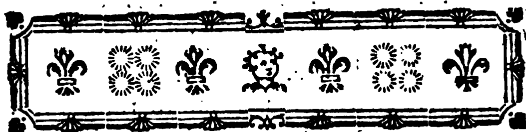
Ah mon pere! ah mon oncle!

FOULE DE PROTESTANS, *en s'embrassant réciproquement.*

Mon frere!... Mon ami! Mon ami!.. Mon frere!..

(Ils sortent tous ensemble, en observant toutefois un certain ordre.)

Fin du second Acte.



ACTE III.

(La scène est dans le Palais de l'Evêque.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Theâtre représente l'appartement de l'Evêque ; un Diacre est dans le fond. Sur un des côtés du Théâtre est un bureau sur lequel sont plusieurs lettres décachetées.

JEAN HENNUYER, *debout, la main droite appuyée sur un prie-dieu, & de l'autre se couvrant le visage. Il la lève vers le ciel au moment qu'il va parler. —— Un grand Christ doit être au-dessus du prie-dieu.*

GRAND Dieu !.. & ce sont des chrétiens !.. Est-ce donc là l'exemple que tu leur donnas en mourant sur la croix. (*Il met un genou en terre.*) Seigneur, accepte l'amertume dont mon ame est remplie. Je t'offre mes pleurs en expiation... Le reste de ma vie ne va plus être que douleur. (*Il reste dans un profond silence, il soupire : il prie : il se releve.*)

Quelle image épouvantable ! que de crimes ! ô superstition ! cruel fanatisme, quand cesseras-tu de profaner ma sainte religion... D'un côté l'incrédule, de l'autre l'hypocrite... L'imposteur ambitieux qui corrompt l'esprit faible & qui le pousse au meurtre... Ah cruels ! si la vengeance vous portoit à verser le sang de vos freres, falloit-il encore couvrir vos attentats de ce voile respectable & sacré !.. Et vous chefs des peuples, que n'en êtes-vous les plus vertueux ? Vous bâtissez vos grandeurs sur de sanglans forfaits, & vous ne voyez point l'abîme éternel que vous creusez sous vos pas.... O Médicis ! & toi Charles !.. O le Roi que le ciel m'a donné, quels noms allez-vous porter sur la terre ? Quel rang allez-vous tenir dans la postérité ? Je tremble déjà d'apprendre les châtimens réservés.. Pere des humains, pere miséricordieux, ne les menage point dans ce monde ; qu'ils servent à ta justice d'exemple effrayant, mais daigne les préserver dans l'autre des supplices éternels.

(Il se remet à prier.)

(L'on vient parler au Diacre. Celui-ci sort & rentre avec le Grand-Vicaire. Simon s'approche ; l'Evêque se leve.)

SCÈNE II.

JEAN HENNUYER, SIMON, *Grand-Vicaire.*

SIMON.

MONSEIGNEUR, le Lieutenant de Roi vient d'arriver, & demande à parler à votre grandeur.

JEAN HENNUYER.

Qu'on l'introduise.

(Il va le recevoir. Simon est devant qui donne ordre aux domestiques d'ouvrir les deux battans. Tout le monde se retire.)

SCÈNE III.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MONSEIGNEUR, je viens vous faire part des ordres nouveaux que le Roi mon Maître vient de nous envoyer.

JEAN HENNUYER.

Dieu le garde ! Que nous veut-il ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les ordres portent expreſſément qu'aucun réformé ne puiſſe échapper de cette ville.

JEAN HENNUYER, *alarmé.*

Qu'entends-je ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les Proteſtans de Lizieux doivent ſuivre ceux de Paris. L'édit de mort eſt général. J'ai pris à cet effet de ſages précautions & la garniſon eſt ſous les armes.

JEAN HENNUYER.

Et l'on demande de moi ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Que vous me ſecondiez, car nous devons agir de concert ; que vous inſtruiſiez votre clergé de ce qu'il doit faire ; que chacun de vos prêtres monte en chaire, & prêche aux catholiques de ſe montrer inéxorables, & de n'avoir aucun égard aux liaiſons du ſang ou de l'amitié. Que tout huguenot périſſe enfin au lieu où il ſera trouvé.

JEAN HENNUYER.

Mais dans la lettre que Sa Majeſté nous a écrite

écrite, elle s'excuse de tout ce qui s'est passé. Elle déclare formellement de n'y être entrée pour rien. (*a*)

LE LIEUTENANT DE ROI.

L'ordre est changé. Sa Majesté déclare Coligny coupable d'un complot qui devoit lui ôter la couronne & la vie. Sa Majesté s'attend à être servie avec autant de zele qu'elle l'a été à Paris par ses fideles serviteurs. Ce sont ses propres termes.

JEAN HENNUYER.

Mais, Monsieur, puisque le Roi a changé deux fois d'avis, ne pourrions-nous pas en attendre un troisiéme, & dans un cas de cette importance, ne feroit-ce pas le ser-

(*a*) Le Roi écrivit le premier jour aux Gouverneurs des Provinces qu'il n'avoit aucune part au désordre qui étoit le fruit de l'animosité des deux maisons de Guise & de Chatillon. Qu'ils eussent donc soin de faire entendre à tout le monde, que ce qui venoit d'arriver n'apporteroit aucun changement aux Edits de pacification, & qu'il commandoit que chacun restat tranquille : mais dès le lendemain on dépêcha par toutes les villes du Royaume des Catholiques accrédités, chargés d'ordres verbaux tout contraires. (*Esprit de la Ligue, tome II.*)

vir très fidélement que de lui laisser le tems de la réflexion ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Non, Monseigneur : ceci est une affaire de religion, & vous regárde particuliérement. Nos projets doivent être unanimes. Encore quelques heures & la race de ces mécréans aura disparu. Nos soldats brûlent de servir la cause des autels & du trône, & je crois que vos prêtres ne s'y prêteront pas les derniers.

JEAN HENNUYER.

Aucun, Monsieur, croyez-moi : aucun ne participera à cette sanglante trahison. Le pur ministere auquel Dieu nous a destinés, est d'enseigner & non de violenter les consciences, de prier, & non de contraindre, d'annoncer la parole évangélique avec la flamme de la charité, & non de forger à notre gré une doctrine persécutrice, opposée à celle de notre divin maître. Ce n'est que par des exemples de douceur, de modération & de vertu, qu'il nous est permis de convaincre autrui de la supériorité de notre croyance. . . . Je ne connois point, Monsieur, d'autre voie pour convertir.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Ce langage dans votre bouche aſſurément a de quoi m'étonner... Ainſi loin d'approuver la conduite du Roi, vous refuſez d'obéir à l'odre qu'il vous envoye.

JEAN HENNUYER.

Oui, je ſuis loin de répondre aux ordres homicides que vous m'apportez...

LE LIEUTENANT DE ROI, *ſurpris.*

Y penſez-vous, Monſeigneur ?

JEAN HENNUYER.

J'y penſe très bien, Monſieur. Et depuis quand les conciles & les tribunaux ont-ils décidé qu'il falloit percer le cœur de celui qui ne penſoit pas comme nous ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais, ſongez-vous, Monſeigneur, que par une déſobéiſſance auſſi formelle, vous vous rendrez coupable du crime de leze-Majeſté au premier chef ?

JEAN HENNUYER.

C'eſt en ne protégeant pas contre lui ſes ſujets que je croirois me rendre grandement criminel.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Enviſagez, de grace, le péril où vous

vous expofez... Voilà l'ordre qui me concerne. Voici le vôtre... Lifez...

JEAN HENNUYER, *avec un noble couroux.*

Je refufe, vous dis-je, de l'accepter... l'ordre me paroît injufte, cruel, inexécutable.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Eft-ce à nous d'examiner les ordres du Souverain? Dieu l'a mis fur le Trône, il regne par lui. C'eft à lui feul qu'il eft refponfable de fes actions. Elles n'ont d'autre juge que la Divinité même.

JEAN HENNUYER.

Le Monarque qui dit ne devoir répondre qu'à Dieu, dit en d'autres termes ne vouloir répondre à perfonne, car méconnoiffant les loix, il méconnoit l'auteur de toute juftice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Notre devoir eft d'obéir. Nous ne répondons ni du bien ni du mal qui peut arriver. Nos ordres remplis, nous fommes dégagés du refte. Si chaque fujet fe mêloit de péfer les raifons du Monarque, que deviendroit alors fon autorité?

JEAN HENNUYER.

Cette maniere de raisonner convient parfaitement au militaire, lorsqu'il est en campagne, ou rangé en bataille devant l'ennemi. Comme il ne fait alors qu un avec le tout, dont le Général est la tête & l'ame, le moment décide, & la volonté particuliere doit être anéantie. Mais répondez-moi, Monsieur : s'il venoit toutefois un ordre à tel régiment de fondre sur tel autre de son parti, & de tourner les armes contre ses propres concitoyens, alors on supposeroit, je pense, que c'est un mal-entendu, un moment d'erreur, de trouble, de vertige, & l'on se dispenseroit, à ce que j'imagine, de massacrer ses camarades. Il en est de même aujourd'hui. Un délire fanatique a transporté la Cour de Charles. Gardez-vous de confondre cette crise violente & passagere avec les loix fondamentales de la Monarchie : celles-ci peuvent être oubliées, mais elles seront toujours en vigueur, parce qu'elles se trouvent d'accord avec la conscience, l'honneur & la raison, bien différentes, par conséquent, de cet ordre furieux & insensé qui les outrage également. Comme le principe qui l'a dicté est cruel & absurde, cette volonté d'un homme doit être constamment rejettée par tout citoyen digne de ce nom.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monseigneur, je n'admets point ces distinctions, & je ne me piqué pas de raisonner si profondément.

JEAN HENNUYER.

Il ne faut pas raisonner profondément pour sentir qu'on est homme & chrétien, avant que d'être sujet; que le Monarque qui passe n'est point la Patrie, qu'il est des bornes que le pouvoir Royal ne sauroit franchir, sans quoi le sujet ne seroit plus qu'un vil instrument de servitude; que la vertu enfin est de toute éternité dans le cœur de l'homme pour l'avertir quand il doit obéir ou résister. Il est de ces ordres sanguinaires que la Divinité même (s'il étoit possible qu'elle les donnât) ne pourroit faire adopter à l'homme juste... Quoi! Charles âgé de vingt-deux ans, ordonnera à des Prélats sexagénaires, à de braves & anciens Officiers, d'égorger au premier clin d'œil cent mille de leurs concitoyens; & nous, étouffant toute équité, toute lumiere naturelle, nous ne saurions que nous baigner dans leur sang... Si Charles venoit à changer, s'il nous ordonnoit de suivre le culte de ceux même qu'il vient de proscrire, il faudroit donc, par le même principe, abjurer la foi antique de l'Eglise, & mépriser

le salut de nos ames... L'humanité, croyez-moi, a ses droits bien avant ceux de la Royauté. Qui ne parle plus en homme, ne peut plus commander en Roi... Il faut donc, Monsieur, servir notre jeune Monarque en lui désobéissant, cela devient un devoir; & je ne serois pas étonné qu'il punit demain de mort, ceux qui auroient été assez lâches pour avoir hâté l'exécution de pareils ordres.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Permettez-moi de ne point entrer dans ces détails. Il serait aussi inutile que dangereux de s'y arrêter... Joignez-vous à moi, Monseigneur, je vous en prie pour la derniere fois... Je serois forcé d'envoyer un grief contre vous, ne vous perdez pas... Ceci pourroit avoir des suites plus funestes que vous ne pensez... Laissez ces malheureux huguenots subir leur sort: le Roi ne fait sans doute, en les immolant, que prevenir leurs fureurs.

JEAN HENNUYER.

Ah Dieu! ce n'est donc pas assez de commettre le crime, on entreprend encore de le justifier... Vous m'avez assez entendu pour faire votre rapport, Monsieur... croyez que rien ne pourra jamais me faire changer de réponse.. S'il vous reste quelque chose d'humain, apprenez à penser comme moi.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Ja suis catholique romain, Monseigneur, & j'en fais gloire. J'obéis à ma religion. N'a-t-elle pas enseigné dans tous les tems à obéir aux Rois quels qu'ils soient. N'a-t-elle pas décidé qu'ils avoient la puissance du glaive ? N'a t-elle pas défendu aux sujets de juger de la légitimité des desseins d'un Monarque, ni de celle des moyens qu'il jugeroit à propos d'employer ? quand le fils aîné de l'Eglise s'éleve contre des hérétiques, il affermit la gloire de son sceptre, & sa volonté devient une loi sacrée.

JEAN HENNUYER.

Vous êtes dans l'erreur, vous dis-je... Ceci est une œuvre de violence, de perfidie & de scélératesse. Vous renverseriez donc la patrie, si le chef l'ordonnoit ?.. La loi a pour caractere non équivoque le consentement général de la nation ; & depuis quand les peuples se sont-ils élus un Roi despote, arbitraire, absolu ? Depuis quand lui ont-ils remis le pouvoir de les égorger avec leur propre épée ? S'il régne sur eux, ce n'est que pour les défendre contre l'ennemi, pour maintenir l'harmonie dans l'intérieur du Royaume, pour veiller quand ils dorment, & non pour disposer de leurs jours au gré de son caprice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais ſi le Monarque a des coupables à punir ?

JEAN HENNUYER.

S'il a ce malheur, alors le cri univerſel doit conſtater le forfait, & dépoſer contre les criminels. Il eſt aiſé de reconnoître la voix publique ; elle ſe fait entendre, ou plutôt elle tonne au deſſus du diadême. Nulle excuſe pour le Souverain qui y ferme l'oreille. Encore ne doit-il ſigner l'arrêt qu'après l'avoir lu écrit dans les yeux de ces hommes de loi, conſacrés à la juſtice, interpretes & dépoſitaires des droits des citoyens, dont les vertus & les travaux ont gagné dès longtems la confiance des peuples ; il doit ſe redouter lui-même, & craindre ſur-tout cette ambition cachée d'une plus grande autorité, qui conduit toujours à des démarches iniques. S'il mépriſe ces formes auguſtes, barriere utile à lui-même comme aux autres, il tombe dans toutes les ſurpriſes qu'on lui à préparées. Son pouvoir devient une tyrannie énorme, & ſes exécuteurs ne ſont plus que ſes complices.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Votre refus eſt formel... Vous allez le ſigner, s'il vous plaît, Monſeigneur... Je dois me mettre en regle.

JEAN HENNUYER, *prenant une plume.*

Oui, je le signerai, & de tout mon sang, s'il le faut. (*Il prend l'ordre, le parcourt des yeux, & les leve au ciel en soupirant.*) En croirai-je mes yeux ? Quel monument pour la race future ! » N'épargnez ni les vieil» lards, ni les femmes grosses, ni enfans » agissans & à la mamelle (*a*) « Dieu, qui tiens en main le cœur des Rois, daigne changer le sien ! (*Il écrit, se leve, & prenant l'ordre qu'il remet au Lieutenant de Roi*) Tenez, Monsieur, Dieu veuille que celui qui l'a envoyé le jette au feu en recevant ma réponse.

(*Le Lieutenant de Roi se retire, en regardant l'Eveque comme un homme perdu.*)

(*a*) Propres termes des ordres envoyés aux Commandans de Province par Charles IX & le Duc de Guise.



SCÈNE IV.

JEAN HENNUYER, SIMON.

SIMON. *accourant avec inquiétude.*

AH Monſeigneur, qu'avez-vous fait ? Vous avez l'ame trop ſenſible. Votre humanité vous perdra.

JEAN HENNUYER.

Qu'oſez-vous dire ? Appellez-vous humanité ne point égorger des hommes innocens ?

SIMON.

Eh ! que vous ſont-ils pour vous ſacrifier pour eux ? Vous ne répondez pas de leurs jours. Laiſſez faire le Conſeil du Roi. Il ſert la religion & nous. D'ailleurs ces proſcrits ſont des hérétiques entêtés qui ne reſpirent que la ruine de nos autels... Je regarde tout ceci comme un juſte châtiment deſcendu du ciel.

JEAN HENNUYER.

Vous penſez ainſi, Monſieur... Certes, je ne ſavois pas avoir ſi près de moi un de ces hommes qui ne portent les habits ſacerdotaux que pour le malheur des autres,

& le scandale d'une loi sainte! Est-ce là le langage des Apôtres? Où avez-vous lu de pareilles maximes? Rien n'est plus injurieux à la religion, ni plus contraire à son esprit que ces excès condamnés par l'Evangile, dont le premier précepte (vous devriez le savoir) est celui de la charité; & le second, l'obligation de l'étendre jusqu'à nos ennemis... Allez, renfermez-vous dans ma bibliothéque; lisez-y l'Evangile. Méditez ce livre divin, & voyez si le fanatisme a jamais pû le faire servir à autoriser ses fureurs... Gardez-vous surtout de vous présenter à l'autel que vous n'y apportiez un cœur nouveau.. Vous ne sortirez point sans mon ordre... J'irai vous trouver dans votre retraite, & vous remettre sous les yeux les vrais principes d'une loi que vous ne connoissez pas encore... Je remercie Dieu toutefois de vous avoir fait connoître à moi, afin que je puisse un jour vous reconcilier avec lui... Vous en avez besoin... Allez, & sachez vous repentir.

SIMON, *à voix basse.*

Oui, je me repens, car de cette affaire-ci, je perdrai peut-être un bon bénéfice.

(*Il sort.*)



SCÈNE V.

JEAN HENNUYER, LES CURÉS DE LIZIEUX.

(On voit les Curés dans l'enfoncement. L'Evêque leur fait signe d'approcher.)

JEAN HENNUYER.

SAGE Augustin, discret Césaire, & vous pieux Sébastien, approchez... Vous sentez mes douleurs, & vous les partagez... J'ai vû couler vos pleurs au premier récit de ces fureurs que vous détestez ; mais ce ne sont pas des larmes stériles que Dieu demande, ce sont des actions... Allez, que nos Eglises soient ouvertes ; appellez-y les chrétiens ; recommandez-leur la paix ; défendez-leur le meurtre & toute violence. Prêchez surtout la pénitence ; le repentir est nécessaire. Que chacun se prosterne, & par de longues prieres cherche à désarmer la justice divine si cruellement outragée. Que ce soit à qui réparera le plus de crimes, à qui fera le plus de bien à ce reste d'infortunées victimes... Hélas ! il n'est qu'au pouvoir de Dieu d'effacer tant de maux.

(Les Curés sortent après avoir humblement salué l'Evêque)

SCÈNE VI.

JEAN HENNUYER, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSEIGNEUR, une foule de Protestans, hommes, femmes, vieillards, enfans, ont pénétré dans le portique de votre palais. Ils demandent tous à vous parler. Ils ont l'air troublé & même farouche... Je crains...

JEAN HENNUYER, *avec ame.*

Ils n'ont rien à craindre de moi, qu'aurois-je à craindre d'eux? Allez, que mes appartemens leur soient ouverts : dites-leur qu'en tout tems je les protégerai de tout mon pouvoir.... Qu'ils viennent... (*Avec surprise.*) Mais le Lieutenant de Roi encore, que veut-il?



SCÈNE VII.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monseigneur, je reviens ſur mes pas...

JEAN HENNUYER.

Eh bien, Monſieur ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Il eſt encore tems de vous joindre à moi ; & rien n'aura tranſpiré. Je vous offre un moyen qui peut s'accorder avec votre façon de penſer... Vous ſouffrirez ſeulement ce que vous ne pouvez empêcher.

JEAN HENNUYER.

Ce que je ne peux empêcher ? Qu'entendez-vous ? Parlez.

LE LIEUTENANT DE ROI.

J'ai réfléchi ſur ma commiſſion, & j'ai vu que votre déſobéiſſance ne me dégageoit pas, que je reſterois toujours inculpé pour n'avoir pas preſſé l'exécution : ainſi je vais notifier l'ordre, & diſpoſer les troupes.

JEAN HENNUYER, *avec force.*

Et vous croyez que d'un œil indifférent je comtemplerai ce massacre ! Vous vous êtes flatté que content de m'y être refusé par quelques mots, je me croirai quitte ainsi envers ma conscience, envers l'Etat... Non, non, je suis le Pasteur, & je défendrai le troupeau. Ils ont sur mon cœur les mêmes droits que les catholiques, & leur bien temporel ne me regarde pas moins que leur bien spirituel.

LE LIEUTENANT DE ROI, *fierement.*

Mais vous vous abusez étrangement, Monseigneur, mes soldats, à ce que je pense, ne sont pas sous votre commandement.

JEAN HENNUYER.

Que dites-vous ? Je leur commanderai au nom de Pontife, si ce n'est au nom d'homme... J'irai, j'irai au-devant de leurs coups... Je couvrirai ces malheureux de mes vêtemens sacrés... Je tiendrai dans mes mains le Dieu de clémence & de paix, & nous verrons alors; nous verrons si les sacriléges passeront outre, s'ils fouleront aux pieds le Dieu & le ministre pour massacrer plus librement leurs freres. (*Il va ouvrir les portes lui-même à la troupe des Réformés; Arsenne fils &*

Evrard

Evrard sont à leur tête.) Venez, venez, approchez, mes amis, ne craignez rien. Vous êtes ici sous ma garde. Ce Palais est à vous. Désormais il vous servira d'azile, & s'il le faut, de citadelle. Je réponds de vos jours. (*A plusieurs Prêtres qui sont présens.*) Qu'on apporte des vivres ; que tout le Clergé se rende en foule à ma voix ; qu'il vienne servir & défendre ce peuple désarmé. (*Aux Protestans.*) Mes freres, ce n'est point notre sainte religion qui vous hait & qui vous poursuit. Elle vous aime toujours comme ses enfans égarés ; elle vous appelle ; elle vous tend les bras ; elle n'enseigne aux hommes qu'à se traiter avec indulgence. Un zele aveugle & barbare, de fausses raisons d'état font armer contre vos jours : mais le vrai catholique reclame vos droits indignement violés. Loin de faire des martyrs, il ne lui est permis que de l'être.

ARSENNE, *fils, à son pere.*

Quel langage, mon pere ! comme il m'étonne. (*A l'Evêque.*) Quoi ! ce seroit vous qui nous protégeriez ?

JEAN HENNUYER.

Je rougis devant vous d'avoir à prendre votre défense ? & contre qui ?.. Restez dans mon palais. Tout l'or des autels coulera,

s'il le faut, pour vous y nourrir, & le sanctuaire où repose le Saint des saints va vous servir de refuge contre la barbarie; jusqu'à ce que la réponse de la Cour soit arrivée, & que la voix de l'humanité se soit fait entendre.

ARSENNE *fils, à son pere.*

O Dieu! est-il possible?.. C'est un Prêtre, & il parle ainsi!..

ARSENNE *pere.*

Tu le vois, mon fils; c'est Dieu qui l'inspire... Espérons toujours en lui.

JEAN HENNUYER.

L'enfer donne en ce moment la secousse la plus terrible au christianisme. (*En montrant les Protestans.*) Hélas! nous étions prêts à les embrasser dans le même temple; ils revenoient à nous, (*a*) & dans un instant fatal, voici que tout est embrâsé... Malheur, malheur à ceux qui ont dit que ver-

(*a*) Le jour du mariage, l'Amiral voyant aux voutes de la Cathédrale, les drapeaux pris sur lui dans les journées de Jarnac & Montcontour, dit tout haut, en les montrant au Maréchal de Damville, bientôt ils seront remplacés par d'autres plus agréables à des yeux Français.

ser le sang de ses semblables, c'étoit honorer l'Être suprême. Je viens démentir leurs horribles leçons. La vraie religion est celle qui est bienfaisante, qui peint un Dieu comme pere de tous les humains, & qui le fait aimer, afin qu'il soit adoré de tous.

ARSENNE *fils*, *à part*.

Quelle morale pure & touchante !..

LE LIEUTENANT DE ROI, *à l'Evêque*.

Ainsi vous appellez ouvertement la révolte, & vous les soulevez contre le trône... Votre zele est indiscret, Monseigneur; car je vous avertis que mes ordres s'étendent jusqu'à les arracher de ces lieux.

ARSENNE *fils*.

Vous l'entendez, mon pere... le barbare !..

JEAN HENNUYER.

Militaire féroce ! ma voix vous condamne au nom du Seigneur. (*Etendant les mains & appellant les Protestans.*) Venez, venez mes enfans, entourez-moi, pressez-moi... C'est sous ces mains paternelles que vous trouverez votre salut. (*Au Lieutenant de Roi.*) Laissez plutôt tomber ces indignes armes ; ne me forcez pas à vous les ôter des mains... Quoi ! ce seroit dans le cœur de ces hommes vivans, dont l'œil vous im-

piore, que vous demanderiez à porter le couteau ?

LE LIEUTENANT DE ROI, *élevant la voix.*

Vous avez rassemblé mes victimes. Vous me secondez en les protégeant... Je reviens, &...

(*Il se fait un grand tumulte.*)

ARSENNE *fils*, *s'élançant le fer en main sur le Lieutenant de Roi.*

Péris, barbare, péris...

(*Tous les Protestans tirent leurs armes.*)

JEAN HENNUYER, *couvrant le Lieutenant de Roi de tout son corps.*

Que faites-vous, amis ? Cruels ! arrêtez ; que voulez-vous faire ?

ARSENNE *fils*, *menaçant.*

Prévenir ses coups, & la mort de ceux qui m'environnent.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Où suis-je ?

JEAN HENNUYER *protégeant toujours le Lieutenant de Roi.*

Percez plutôt ca sein... Je mourrai content si je désarme vos vengeances.

ARSENNE *fils, aux siens.*

Amis, c'est un Dieu !.. J'ai honte de ma fureur... Jettons bas ces armes, & tombons à ses pieds. (*Tous tombent aux genoux de l'Evêque, & y déposent leurs épées. Arsenne fils prosterné.*) Héros de l'humanité ! vois à tes pieds les glaives, qu'aveugles & furieux nous te destinions avant de te connoître... Nous courions en désespérés donner la mort avant de la recevoir... Ta vertu nous désarme. (*Au Lieutenant de Roi.*) Et c'est à elle seule, Ministre barbare, que vous devez ici la vie.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Quelle audace ! j'en frémis !

ARSENNE *pere, à l'Evêque.*

Pontife humain ! ah ! pardonnez-leur... Egarés par le désespoir, ils se perdoient sans vous... Je reconnois dans vos paroles la voix de nos anciens patriarches... Eh ! que tous les chefs de votre Eglise ne vous ressemblent-ils ? Leurs vertus nous auroient dès longtems gagnés.

(*Il s'incline.*)

JEAN HENNUYER.

Relevez-vous, vénérable vieillard... L'attendrissante vertu se peint dans tous vos traits... Relevez-vous, mes freres...

Quel triomphe pour mon cœur ! Oh ! que n'êtes vous les enfans de ma loi ! (*Au Lieutenant de Roi.*) Voyez, Monſieur, ce que d'un côté produit la douceur, & de l'autre la violence ! Rendez-vous, croyez-moi. Trop de crimes ſe ſont déjà commis. La France a reçu une playe cruelle & profonde qui ſaignera longtems. Elle aura perdu volontairement de ſa force ainſi que de ſa gloire, & tel ſera le fruit de l'intolérance ; elle amene à ſa ſuite tous les fléaux.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monſeigneur, je pars ſur le champ, & vais rendre compte à la Cour de ce qui vient de ſe paſſer.

JEAN HENNUYER.

Allez, Monſieur... de mon côté je préviendrai auſſi la Cour, quoique nos intérêts ne ſoient pas faits pour ſe reſſembler.



SCÈNE VIII.

Les Acteurs précédens.

JEAN HENNUYER.

FAMILLES malheureuſes ! qui veniez chez moi chercher la vengeance, je vous pardonne, hélas ! vos égaremens : mais retenez bien de moi, & retenez pour toujours que les attentats de la cruauté ne s'effacent point par des attentats nouveaux, & que le moyen d'étouffer les diſcordes civiles n'eſt point d'imiter le fanatiſme, car alors il s'étend, il devient plus terrible, & plus implacable... Je tremble que les deux partis plus acharnés...

ARSENNE *fils.*

Pardonnez, auguſte libérateur, pardonnez... Oui, le déſeſpoir m'égaroit... Témoin du carnage de cette nuit épouvantable, je ne reſpirois que le meurtre...

JEAN HENNUYER *avec le plus grand intérêt.*

Vous ſeriez un de ceux qui ont échappé ? Vous vous êtes trouvé...

ARSENNE *fils.*

Si je m'y ſuis trouvé !.. J'ai vu maſſacrer ma famille entiere. J'ai vu des mains conſacrées aux antels... (*Lui baiſant la main.*) Mais, hélas ! bien différentes de celles que je touche, ſe plonger dans le ſang des miens. J'ai vu le ſourire de leur horrible joie inſulter aux ſoupirs des mourans... Ce ſont eux qui ont empoiſonné mon cœur des tranſports de la vengeance. Ce ſont eux qui dans ce palais conduiſoient mon bras ſur vous, ſur tous les vôtres.

JEAN HENNUYER, *ſe couvrant le viſage.*

O nuit, nuit exécrable ! que ne puis-je à jamais t'effacer de la mémoire des hommes : mais non, vis, vis à jamais pour les épouvanter ſur eux-mêmes, en leur offrant le tableau de leurs propres fureurs... O ma patrie, ô ma religion, toutes deux ſi cheres à mon cœur, qui a déchaîné contre vous ces ennemis qui déchirent votre ſein, ces miniſtres impies & féroces qui vous trahiſſent & vous déshonorent ?

ARSENNE *fils.*

Hélas ! ils nous aſſiegent encore ; ils vont reparoître... En nous quittant ; ce Lieutenant de Roi a jetté ſur nous un regard me-

naçant. Il va armer ſes ſoldats. Payés pour le carnage, ils ne ſavent qu'obéir... Je vous immolerai ma vengeance, ma vengeance qui m'étoit ſi chere ; mais ſauvez ces femmes, ces vieillards, ces enfans, & ce qui reſtera ne craindra plus le fer des aſſaſſins.

JEAN HENNUYER.

Je vous préſerverai tous. Ici le Lieutenant de Roi n'oſera rien entreprendre. J'obtiendrai de la Cour le ſalut général. Ces atrocités ſont trop étrangeres à l'homme pour être durables. Il ouvre enfin les yeux à la lumiere. La nature frappe les cœurs les plus endurcis, & le remord inévitable les tranforme à ſa voix.

ARSENNE *fils*.

Des remords ! eux ! ah ! c'eſt une illuſion de votre cœur généreux... Hélas ! nous périrons malgré vous. (*On apperçoit ici des Officiers dans l'enfoncement.*) Ils viennent, je les vois ; ils s'avancent en troupe ; c'eſt fait de nous. (*Douloureuſement.*) Sauvez ſeulement mon pere, ma femme ... & je meurs en vous béniſſant.

JEAN HENNUYER, *avec force*.

Raſſurez-vous, raſſurez-vous.

FOULE DE PROTESTANS, *environnant le Prélat.*

Sauvez-nous, ſauvez-nous ... nous allons tous périr...

JEAN HENNUYER.

Mes freres ! Banniſſez, banniſſez tout effroi... Je réponds de vos jours.

(*Tous les Officiers entrent en corps.*)

SCENE IX.

Acteurs précédens, TROUPE D'OFFICIERS.

L'OFFICIER MAJOR.

NOus venons vous déclarer, Monſeigneur, qu'aucun de nous ne marchera pour l'exécution préméditée : l'office que l'on attendoit de nous ne peut être exercé que contre les ennemis du Roi & de ſon État. Écrivez de notre part à la Cour que dans tout le militaire il ne s'eſt trouvé que des hommes courageux, prêts à voler aux actions les plus brillantes, mais pas un ſeul bourreau. (*a*)

(*a*) On ſent bien qu'on a voulu conſacrer ici l'exemple trop peu ſuivi de pluſieurs Commandans

JEAN HENNUYER, *le pressant dans ses bras.*

C'est vous qui êtes les vrais Catholiques! les vrais enfans de la patrie & de la religion: vous les servez toutes deux à la fois, vous serez chéris par elles dans les tems les plus reculés, & vos noms, brillans d'éclat, deviendront les noms les plus chers au génie bienfaisant de l'humanité.

ARSENNE *fils, à l'Evêque.*

Ah! c'est vous qui inspirez votre vertu à tous ceux qui vous approchent... Que ne peut l'exemple d'une charité sublime & courageuse!

UN AUTRE OFFICIER.

Si nous nous sommes prêtés à quelques démarches secrettes, c'est que nous avons

---

de province qui eurent la probité & le courage de rejetter les ordres de la Cour. Tels furent le Comte de Tende en Provence; Gordes en Dauphiné; Chabot, Charni en Bourgogne; Saint-Heran en Auvergne; de la Guiche à Mâcon; le Vicomte d'Orthe à Bayonne; Thomasseau de Gursay à Angers. Le nom de ce dernier a été recueilli par M. Felibien des Avaux, historiographe du Roi, dans les Mémoires de M. Poullain, *déjà cités, page 36.*

ignoré jusqu'à ce moment quelle étoit la nature des ordres auxquels nous refusons d'obéir. Nous sommes tous d'accord pour protéger ceux dont on exigeoit que nous fussions les assassins ; s'il s'en trouvoit un parmi nous qui balançat, nous l'enverrions suivre le Lieutenant de Roi, qui va mendier au Louvre une récompense : la nôtre est au-dessus des bienfaits des Monarques.

ARSENNE *pere, avec transport.*

Je les reconnois, ces braves guerriers, tels que je les ai combattus.

UN JEUNE OFFICIER.

Si notre refus déplaît à la Cour, si elle traite de révolte une action juste, j'aime mieux renoncer à la gloire des combats, que de déshonorer ce fer que je garde à l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

On n'est jamais criminel pour refuser d'être persécuteur, quel que soit le prétexte: si le conseil vous condamne, l'univers entier vous admirera. Qu'avez-vous à redouter ? Vous avez accompli les loix les plus solemnelles de la nature & de la religion... Cependant si vous le voulez, vous pouvez tout rejetter sur moi ; quiconque fait son devoir suivant les mouvemens de sa

conſcience, n'eſtime la vie que pour faire le bien, & n'a rien alors à craindre des Rois.

ARSENNE *fils aux ſiens.*

C'eſt un homme inſpiré... Ah ! chere Laure, je vivrai donc pour toi... (*Montrant l'Evêque avec une admiration reſpectueuſe.*) Je me ſacrifierois pour lui... Nous lui devons tous le jour que nous reſpirons.

LAURE.

Cher époux !.. je veux que nos enfans apprennent ſon nom immédiatement après celui de Dieu, & que ce nom ſi cher, à jamais gravé dans nos cœurs ſoit béni dans leur bouche chaque jour de leur vie !

EVRARD, *embraſſant ſon ami.*

Et qui de nous pourra jamais oublier tant de grandeur & d'humanité.

(*Ici paroiſſent les Curés de Lizieux.*)



SCÈNE X, & dernière.

Acteurs précédens, TROUPE DE CURÉS.

JEAN HENNUYER.

APPROCHEZ, dignes Pasteurs que j'ai choisis pour me seconder, & à qui la religion doit son auguste triomphe; que ce jour, où le catholique paroît digne de ce nom, soit le plus beau de notre vie... Il vous reste à faire connoître au chrétien qui s'est séparé de nous, l'excellence de nos maximes pour la grande perfection des mœurs: mais que la charité commence l'ouvrage... Courez, embrassez chacun de ces infortunés; qu'ils retrouvent en vous les parens, les amis qu'ils ont perdus. Tachons à force de bienfaits, de fermer les blessures que leur cœur a reçues.

(Les Curés sont suivis d'une foule de Catholiques de chaque paroisse, qui changés par leurs prédications, embrassent les Protestans & leur parlent avec l'effusion de l'amitié & de la tendresse.)

ARSENNE *pere*.

Que n'avons-nous toujours ainsi été unis!.. Tel étoit le précepte & le vœu de l'huma-

nité. Pourquoi a-t-il été si fréquemment trompé ?.. Ah ! j'ai retrouvé des hommes. Ils me font connoître que ce n'est pas leur loi qui ordonne la haîne. Que dis-je ? Ils s'exposent à toute la colere de la Cour (*a*) pour nous sauver. Voilà les héros chrétiens.

JEAN HENNUYER, *prenant Arsenne pere par la main.*

Allons donner à tous l'exemple de la fraternité ; marchons ensemble par la ville ; que les deux partis s'appaisent en voyant l'image de la concorde, & que le pere des humains, offensé des crimes qui couvrent la face de la France, daigne arrêter un regard de bonté sur ce petit coin du Royaume.

(*Les Curés se confondent avec les Réformés, & le digne Prélat sort le dernier, en tenant la main du vieil Arsenne. Les Officiers ferment la marche.*)

(*a*) En effet, voici ce qu'on lit dans l'excellente histoire intitulée, *l'Esprit de la Ligue*, que j'ai déja citée plusieurs fois avec complaisance, parce que je ne puis en citer une meilleure. » La mort pré» cipitée du Vicomte d'Orthe & du Comte de Tende » a fait croire que leur générosité fut récompensée » par le poison.

Fin du Tome second.

2879

